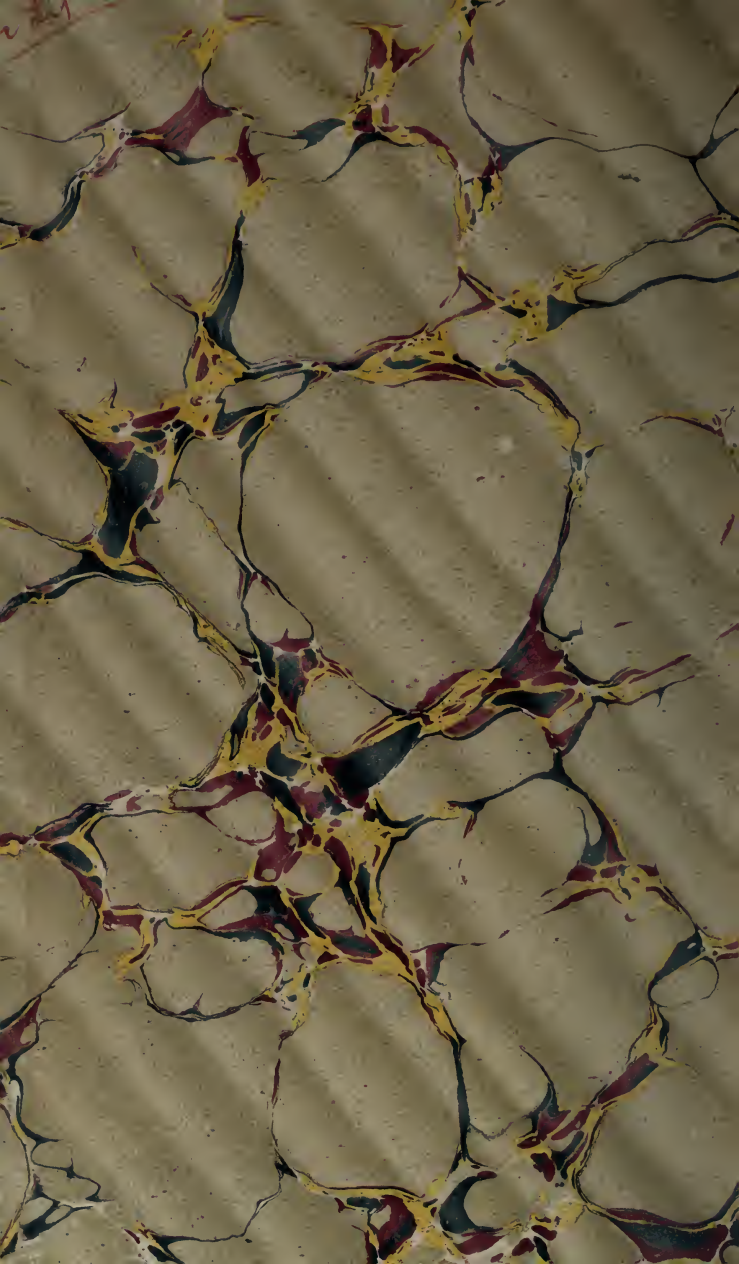

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ACTES ET PAROLES

PENDANT L'EXIL

I

TOUS DROITS RÉSERVÉS

H895a

VICTOR HUGO

ACTES ET PAROLES

PENDANT L'EXIL

I

1853-1861

PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT-BENOIT, 7

DC
280
.5
H8
18--
t.3

17673
b

CE QUE C'EST QUE L'EXIL

I

Le droit incarné, c'est le citoyen; le droit couronné, c'est le législateur. Les républiques anciennes se représentaient le droit assis dans la chaise curule, ayant en main ce sceptre, la loi, et vêtu de cette pourpre, l'autorité. Cette figure était vraie, et l'idéal n'est pas autre aujourd'hui. Toute société régulière doit avoir à son sommet le droit sacré et armé, sacré par la justice, armé de la liberté.

Dans ce qui vient d'être dit, le mot force n'a pas été prononcé. La force existe pourtant ; mais elle n'existe pas hors du droit ; elle existe dans le droit.

Qui dit droit dit force.

Qu'y a-t-il donc hors du droit ?

La violence.

Il n'y a qu'une nécessité, la vérité; c'est pourquoi il n'y a qu'une force, le droit. Le succès en dehors de la vérité et du droit est une apparence. La courte vue des tyrans s'y trompe ; un guet-apens réussi leur fait l'effet d'une victoire, mais cette victoire est pleine de cendre ; le criminel croit que son crime est son complice ; erreur ; son crime est son punisseur ; toujours l'assassin se coupe à son couteau ; toujours la trahison trahit le traître ; les délinquants, sans qu'ils s'en doutent, sont tenus au collet par leur forfait, spectre invisible ; jamais une mauvaise action ne vous lâche ; et fatalement, par un itinéraire inexorable, aboutissant aux cloaques de sang pour la gloire et aux abîmes de boue pour la honte, sans rémission pour les

coupables, les Dix-huit Brumaire conduisent les grands à Waterloo et les Deux-Décembre traînent les petits à Sedan.

Quand ils dépouillent et découronnent le droit, les hommes de violence et les traîtres d'état ne savent ce qu'ils font.

II

L'exil, c'est la nudité du droit. Rien de plus terrible. Pour qui? Pour celui qui subit l'exil? Non, pour celui qui l'inflige. Le supplice se retourne et mord le bourreau.

Un rêveur qui se promène seul sur une grève, un désert autour d'un songeur, une tête vieillie et tranquille autour de laquelle tournent des oiseaux de tempête étonnés, l'assiduité d'un philosophe au lever rassurant du matin, Dieu pris à témoin de temps en temps en présence des rochers et des arbres, un roseau qui non seulement pense, mais médite, des cheveux qui de noirs deviennent gris et de gris deviennent blancs dans la solitude, un homme qui se sent de plus en plus devenir une ombre, le long passage des années sur celui qui est absent, mais qui n'est pas mort, la gravité de ce déshérité, la nostalgie de cet innocent, rien de plus redoutable pour les malfaiteurs couronnés.

Quoi que fassent les tout-puissants momentanés, l'éternel fond leur résiste. Ils n'ont que la surface de la certitude, le dessous appartient aux penseurs. Vous exilez un homme. Soit. Et après? Vous pouvez arracher un arbre de ses racines, vous n'arracherez pas le jour du ciel. Demain, l'aurore.

Pourtant, rendons cette justice aux proscripteurs; ils sont logiques, parfaits, abominables. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour anéantir le proscrit.

Parviennent-ils à leur but? réussissent-ils? sans doute.

Un homme tellement ruiné qu'il n'a plus que son honneur, tellement dépouillé qu'il n'a plus que sa conscience, tellement isolé qu'il n'a plus près de lui que l'équité, tellement renié qu'il n'a plus avec lui que la vérité, tellement jeté aux ténèbres qu'il ne lui reste plus que le soleil, voilà ce que c'est qu'un proscrit.

III

L'exil n'est pas une chose matérielle, c'est une chose morale. Tous les coins de terre se valent. *Angulus ridet.* Tout lieu de rêverie est bon, pourvu que le coin soit obscur et que l'horizon soit vaste.

En particulier l'archipel de la Manche est attrayant; il n'a pas de peine à ressembler à la patrie, étant la France. Jersey et Guernesey sont des morceaux de la Gaule, cassée au huitième siècle par la mer. Jersey a eu plus de coquetterie que Guernesey; elle y a gagné d'être plus jolie et moins belle. A Jersey la forêt s'est faite jardin; à Guernesey le rocher est resté colosse. Plus de grâce ici, plus de majesté là. A Jersey on est en Normandie, à Guernesey on est en Bretagne. Un bouquet grand comme la ville de Londres, c'est Jersey. Tout y est parfum, rayon, sourire; ce qui n'empêche pas les visites de la tempête. Celui qui écrit ces pages a quelque part qualifié Jersey « une idylle en pleine mer ». Aux temps païens, Jersey a été plus romaine et Guernesey plus celtique; on sent à Jersey Jupiter et à Guernesey Teutatès. A Guernesey, la férocité a disparu, mais la sauvagerie est restée. A Guernesey, ce qui fut jadis druidique est maintenant huguenot; ce n'est plus Moloch, mais c'est Calvin; l'église est froide, le paysage est prude, la religion a de l'humeur. Somme toute, deux îles charmantes; l'une aimable, l'autre revêche.

Un jour la reine d'Angleterre, plus que la reine d'Angle-

terre, la duchesse de Normandie, vénérable et sacrée six jours sur sept, fit une visite, avec salves, fumée, vacarme et cérémonie, à Guernesey. C'était un dimanche, le seul jour de la semaine qui ne fût pas à elle. La reine, devenue brusquement « cette femme », violait le repos du Seigneur. Elle descendit sur le quai au milieu de la foule muette. Pas un front ne se découvrit. Un seul homme la salua, le proscrit qui parle ici.

Il ne saluait pas une reine, mais une femme.

L'île dévote fut bourrue. Ce puritanisme a sa grandeur.

Guernesey est faite pour ne laisser au proscrit que de bons souvenirs ; mais l'exil existe en dehors du lieu d'exil. Au point de vue intérieur, on peut dire : il n'y a pas de bel exil.

L'exil est le pays sévère ; là tout est renversé, inhabitable, démoli et gisant, hors le devoir, seul debout, qui, comme un clocher d'église dans une ville écroulée, paraît plus haut de toute cette chute autour de lui.

L'exil est un lieu de châtiment.

De qui ?

Du tyran.

Mais le tyran se défend.

IV

Attendez-vous à tout, vous qui êtes proscrit. On vous jette au loin, mais on ne vous lâche pas. Le proscripteur est curieux et son regard se multiplie sur vous. Il vous fait des visites ingénieuses et variées. Un respectable pasteur protestant s'assied à votre foyer, ce protestantisme émarge à la caisse Tronsin-Dumersan ; un prince étranger qui baragouine se présente, c'est Vidocq qui vient vous voir ; est-ce un vrai prince ? oui, il est de sang royal, et aussi de la

police; un professeur gravement doctrinaire s'introduit chez vous, vous le surprenez lisant vos papiers. Tout est permis contre vous; vous êtes hors la loi, c'est-à-dire hors l'équité, hors la raison, hors le respect, hors la vraisemblance; on se dira autorisé par vous à publier vos conversations, et l'on aura soin qu'elles soient stupides; on vous attribuera des paroles que vous n'avez pas dites, des lettres que vous n'avez pas écrites, des actions que vous n'avez pas faites. On vous approche pour mieux choisir la place où l'on vous poignardera; l'exil est à claire-voie; on y regarde comme dans une fosse aux bêtes; vous êtes isolé, et guetté.

N'écrivez pas à vos amis de France; il est permis d'ouvrir vos lettres; la cour de cassation y consent; défiez-vous de vos relations de proscrit, elles aboutissent à des choses obscures; cet homme qui vous sourit à Jersey vous déchire à Paris; celui qui vous salue sous son nom vous insulte sous un pseudonyme; celui-là, à Jersey même, écrit contre les hommes de l'exil des pages dignes d'être offertes aux hommes de l'empire, et auxquelles du reste il rend justice en les dédiant aux banquiers Pereire. Tout cela est tout simple, sachez-le. Vous êtes au lazaret. Si quelqu'un d'honnête vient vous voir, malheur à lui. La frontière l'attend, et l'empereur est là sous sa forme gendarme. On mettra des femmes nues pour chercher sur elles un livre de vous, et si elles résistent, si elles s'indignent, on leur dira : *ce n'est pas pour votre peau.*

Le maître, qui est le traître, vous entoure de qui bon lui semble; le proscripteur dispose de la qualité de proscrit; il en orne ses agents; aucune sécurité; prenez garde à vous; vous parlez à un visage, c'est un masque qui entend; votre exil est hanté par ce spectre, l'espion.

Un inconnu, très mystérieux, vient vous parler bas à l'oreille; il vous déclare que, si vous le voulez, il se charge d'assassiner l'empereur; c'est Bonaparte qui vous offre de tuer Bonaparte. A vos banquets de fraternité, quelqu'un dans un coin criera : *Vive Marat! vive Hébert! vive la guillotine!* Avec un peu d'attention vous reconnaîtrez la voix de Carlier. Quelquefois l'espion mendie; l'empereur vous demande l'aumône par son Piétri; vous donnez, il rit;

gaîté de bourreau. Vous payez les dettes d'auberge de cet exilé, c'est un agent; vous payez le voyage de ce fugitif, c'est un sbire; vous passez la rue, vous entendez dire : *Voilà le vrai tyran!* C'est de vous qu'on parle; vous vous retournez; qui est cet homme? on vous répond : c'est un proscrit. Point. C'est un fonctionnaire. Il est farouche et payé. C'est un républicain signé *Maupas*. Coco se déguise en Scævola.

Quant aux inventions, quant aux impostures, quant aux turpitudes, acceptez-les. Ce sont les projectiles de l'empire.

Surtout ne réclamez pas. On rirait. Après la réclamation, l'injure recommencera, la même, sans même prendre la peine de varier; à quoi bon changer de bave? celle d'hier est bonne.

L'outrage continuera, sans relâche, tous les jours, avec la tranquillité infatigable et la conscience satisfaite de la roue qui tourne et de la vénalité qui ment. De représailles point; l'injure se défend par sa bassesse; la platitude sauve l'insecte. L'écrasement de zéro est impossible. Et la calomnie, sûre de l'impunité, s'en donne à cœur joie; elle descend à de si niaises indignités que l'abaissement de la démentir dépasse le dégoût de l'endurer.

Les insulteurs ont pour public les imbéciles. Cela fait un gros rire.

On en vient à s'étonner que vous ne trouviez pas tout naturel d'être calomnié. Est-ce que vous n'êtes pas là pour cela? O homme naïf, vous êtes cible. Tel personnage est de l'académie pour vous avoir insulté; tel autre a la croix pour le même acte de bravoure, l'empereur l'a décoré sur le champ d'honneur de la calomnie; tel autre, qui s'est distingué aussi par des affronts d'éclat, est nommé préfet. Vous outrager est lucratif. Il faut bien que les gens vivent. Dame! pourquoi êtes-vous exilé?

Soyez raisonnable. Vous êtes dans votre tort. Qui vous forçait de trouver mauvais le coup d'état? Quelle idée avez-vous eue de combattre pour le droit? Quel caprice vous a passé par la tête de vous révolter du côté de la loi? Est-ce qu'on prend la défense du droit et de la loi quand ils n'ont plus personne pour eux? Voilà bien les démagogues!

s'entêter, persévérer, persister, c'est absurde. Un homme poignarde le droit et assassine la loi. Il est probable qu'il a ses raisons. Soyez avec cet homme. Le succès le fait juste. Soyez avec le succès puisque le succès devient le droit. Tout le monde vous en saura gré. Nous ferons votre éloge. Au lieu d'être proscrit vous serez sénateur, et vous n'aurez pas la figure d'un idiot.

Osez-vous douter du bon droit de cet homme? mais vous voyez bien qu'il a réussi! Vous voyez bien que les juges qui l'avaient mis en accusation lui prêtent serment! Vous voyez bien que les prêtres, les soldats, les évêques, les généraux, sont avec lui! Vous croyez avoir plus de vertu que tout cela! vous voulez tenir tête à tout cela! Allons donc! D'un côté tout ce qui est respecté, tout ce qui est respectable, tout ce qui est vénéré, tout ce qui est vénérable, de l'autre, vous! C'est inepte; et nous vous bafouons, et nous faisons bien. Mentir contre une brute est permis. Tous les honnêtes gens sont contre vous; et nous, les calomniateurs, nous sommes avec les honnêtes gens. Voyons, réfléchissez, rentrez en vous-même. Il fallait bien sauver la société. De qui? de vous. De quoi ne la menaciez-vous pas? Plus de guerre, plus d'échafaud, l'abolition de la peine de mort, l'enseignement gratuit et obligatoire, tout le monde sachant lire! C'était affreux. Et que d'utopies abominables! la femme de mineure faite majeure, cette moitié du genre humain admise au suffrage universel, le mariage libéré par le divorce; l'enfant pauvre instruit comme l'enfant riche, l'égalité résultant de l'éducation; l'impôt diminué d'abord et supprimé enfin par la destruction des parasitismes, par la mise en location des édifices nationaux, par l'égout transformé en engrais, par la répartition des biens communaux, par le défrichement des jachères, par l'exploitation de la plus-value sociale; la vie à bon marché, par l'empoissonnement des fleuves; plus de classes, plus de frontières, plus de ligatures, la république d'Europe, l'unité monétaire continentale, la circulation décuplée décuplant la richesse; que de folies? il fallait bien se garer de tout cela! Quoi! la paix serait faite parmi les hommes, il n'y aurait plus d'armée, il n'y aurait plus de service militaire! Quoi! la France serait cultivée de

façon à pouvoir nourrir deux cent cinquante millions d'hommes; il n'y aurait plus d'impôt, la France vivrait de ses rentes! Quoi! la femme voterait, l'enfant aurait un droit devant le père, la mère de famille ne serait plus une sujette et une servante, le mari n'aurait plus le droit de tuer sa femme! Quoi! le prêtre ne serait plus le maître! Quoi! il n'y aurait plus de batailles, il n'y aurait plus de soldats, il n'y aurait plus de bourreaux, il n'y aurait plus de potences et de guillotines! mais c'est épouvantable! il fallait nous sauver. Le président l'a fait! vive l'empereur! — Vous lui résistez; nous vous déchirons; nous écrivons sur vous des choses quelconques. Nous savons bien que ce que nous disons n'est pas vrai, mais nous protégeons la société, et la calomnie qui protége la société est d'utilité publique. Puisque la magistrature est avec le coup d'état, la justice y est aussi; puisque le clergé est avec le coup d'état, la religion y est aussi; la religion et la justice sont des figures immaculées et saintes; la calomnie qui leur est utile participe de l'honneur qu'on leur doit; c'est une fille publique, soit, mais elle sert des vierges. Respectez-la.

Ainsi raisonnent les insulteurs.

Ce que le proscrit a de mieux à faire, c'est de penser à autre chose.

V

Puisqu'il est au bord de la mer, qu'il en profite. Que cette mobilité sous l'infini lui donne la sagesse. Qu'il médite sur l'émeute éternelle des flots contre le rivage et des impostures contre la vérité. Les diatribes sont vainement convulsives. Qu'il regarde la vague cracher sur le rocher, et qu'il se demande ce que cette salive y gagne et ce que ce granit y perd.

Non, pas de révolte contre l'injure, pas de dépense

d'émotion, pas de représailles, ayez une tranquillité sévère. La roche ruisselle, mais ne bouge pas. Parfois elle brille du ruissellement. La calomnie finit par être un lustre. A un ruban d'argent sur la rose, on reconnaît que la chenille a passé.

Le crachat au front du Christ, quoi de plus beau!

Un prêtre, un certain Ségur, a appelé Garibaldi poltron. Et, en verve de métaphore, il ajoute : *Comme la lune.* — Garibaldi poltron comme la lune! Ceci plaît à la pensée. Et il en découle des conséquences. Achille est lâche, donc Thersite est brave; Voltaire est stupide, donc Ségur est profond.

Que le proscrit fasse son devoir, et qu'il laisse la diatribe faire sa besogne.

Que le proscrit traqué, trahi, hué, aboyé, mordu, se taise.

C'est grand le silence.

Aussi bien vouloir éteindre l'injure, c'est l'attiser. Tout ce que l'on jette à la calomnie lui est combustible. Elle emploie à son métier sa propre honte. La contredire, c'est la satisfaire. Au fond, la calomnie estime profondément le calomnié. C'est elle qui souffre; elle meurt du dédain. Elle aspire à l'honneur d'un démenti. Ne le lui accordez pas. Être soufflетée lui prouverait qu'on l'aperçoit. Elle montrerait sa joue toute chaude en disant : Donc j'existe!

VI

D'ailleurs, pourquoi et de quoi les proscrits se plaindraient-ils? Regardez toute l'histoire. Les grands hommes sont encore plus insultés qu'eux.

L'outrage est une vieille habitude humaine; jeter des pierres plaît aux mains fainéantes; malheur à tout ce qui dépasse le niveau; les sommets ont la propriété de faire

venir d'en haut la foudre et d'en bas la lapidation. C'est presque leur faute; pourquoi sont-ils des sommets? Ils attirent le regard et l'affront. Ce passant, l'envieux, n'est jamais absent de la rue et a pour fonction la haine; et toujours on le rencontre, petit et furieux, dans l'ombre des hauts édifices.

Les spécialistes auraient des études à faire dans la recherche des causes d'insomnie des grands hommes. Homère dort, *bonus dormitat;* ce sommeil est piqué par Zoïle. Eschyle sent sur sa peau la cuisson d'Eupolis et de Cratinus; ces infiniment petits abondent; Virgile a sur lui Mœvius; Horace, Licilius; Juvénal, Codrus; Dante a Cecchi; Shakespeare a Green; Rotrou a Scudéri, et Corneille a l'académie; Molière a Donneau de Visé, Montesquieu a Desfontaines, Buffon a Labeaumelle, Jean-Jacques a Palissot, Diderot a Nonotte, Voltaire a Fréron. La gloire, lit doré où il y a des punaises.

L'exil n'est pas la gloire, mais il y a avec la gloire cette ressemblance, la vermine. L'adversité n'est pas une chose qu'on laisse tranquille. Voir le sommeil du juste banni déplaît aux ramasseurs de miettes sous les tables de Néron ou de Tibère. Comment, il dort! il est donc heureux! mordons-le!

Un homme terrassé, gisant, balayé dehors (ce qui est tout simple; quand Vitellius est l'idole, Juvénal est l'ordure), un expulsé, un déshérité, un vaincu, on est jaloux de cela. Chose bizarre, les proscrits ont des envieux. Cela se comprendrait des hautes vertus enviant les hautes infortunes, de Caton enviant Régulus, de Thraséas enviant Brutus, de Rabbe enviant Barbès. Mais point. Ce sont les vils qui se mêlent d'être jaloux des altiers; ce qui est importuné par la fière protestation du vaincu, c'est la nullité plate et vaine. Gustave Planche jalouse Louis Blanc, Baculard jalouse Milton, et Jocrisse jalouse Eschyle.

L'insulteur antique ne suivait que le char du vainqueur, l'insulteur actuel suit la claie du vaincu. Le vaincu saigne. Les insulteurs ajoutent leur boue à ce sang. Soit. Qu'ils aient cette joie.

Cette joie paraît d'autant plus réelle qu'elle n'est point haïe du maître et qu'elle est habituellement payée. Les

fonds secrets s'épanouissent en outrages publics. Les despotes, dans leur guerre aux proscrits, ont deux auxiliaires : premièrement, l'envie, deuxièmement, la corruption.

Quand on dit ce que c'est que l'exil, il faut entrer un peu dans le détail. L'indication de certains rongeurs spéciaux fait partie du sujet, et nous avons dû pénétrer dans cette entomologie.

VII

Tels sont les petits côtés de l'exil, voici les grands :

Songer, penser, souffrir.

Être seul et sentir qu'on est avec tous ; exécrer le succès du mal, mais plaindre le bonheur du méchant ; s'affermir comme citoyen et se purifier comme philosophe ; être pauvre, et réparer sa ruine avec son travail ; méditer et préméditer, méditer le bien et préméditer le mieux ; n'avoir d'autre colère que la colère publique, ignorer la haine personnelle ; respirer le vaste air vivant des solitudes, s'absorber dans la grande rêverie absolue ; regarder ce qui est en haut sans perdre de vue ce qui est en bas ; ne jamais pousser la contemplation de l'idéal jusqu'à l'oubli du tyran ; constater en soi le magnifique mélange de l'indignation qui s'accroît et de l'apaisement qui augmente ; avoir deux âmes, son âme et la patrie.

Une chose est douce, c'est la pitié d'avance ; tenir la clémence prête pour le coupable quand il sera terrassé et agenouillé ; se dire qu'on ne repoussera jamais des mains jointes. On sent une joie auguste à faire aux vaincus de l'avenir, quels qu'ils soient, et aux fugitifs inconnus, une promesse d'hospitalité. La colère désarme devant l'ennemi accablé. Celui qui écrit ces lignes a habitué ses compagnons d'exil à lui entendre dire : — *Si jamais, le lendemain d'une révolution, Bonaparte en fuite frappe à ma*

porte et me demande asile, pas un cheveu ne tombera de sa tête.

Ces méditations, compliquées de tous les déchaînements de l'adversité, plaisent à la conscience du proscrit. Elles ne l'empêchent pas de faire son devoir. Loin de là. Elles l'y encouragent. Sois d'autant plus sévère aujourd'hui que tu seras plus compatissant demain; foudroie le puissant en attendant que tu secoures le suppliant. Plus tard, tu ne mettras à ton amnistie qu'une condition, le repentir. Aujourd'hui tu as affaire au crime heureux. Frappe.

Creuser le précipice à l'ennemi vainqueur, préparer l'asile à l'ennemi vaincu, combattre avec l'espoir de pouvoir pardonner, c'est là le grand effort et le grand rêve de l'exil. Ajoutez à cela le dévouement à la souffrance universelle. Le proscrit a ce contentement magnanime de ne pas être inutile. Blessé lui-même, saignant lui-même, il s'oublie et il panse de son mieux la plaie humaine. On croit qu'il fait des songes; non; il cherche la réalité. Disons plus, il la trouve. Il rôde dans le désert et il songe aux villes, aux tumultes, aux fourmillements, aux misères, à tout ce qui travaille, à la pensée, à la charrue, à l'aiguille aux doigts rouges de l'ouvrière sans feu dans la mansarde, au mal qui pousse là où l'on ne sème pas le bien, au chômage du père, à l'ignorance de l'enfant, à la croissance des mauvaises herbes dans les cerveaux laissés incultes, aux rues le soir, aux pâles réverbères, aux offres que la faim peut faire aux passants, aux extrémités sociales, à la triste fille qui se prostitue, hommes, par notre faute. Sondages douloureux et utiles. Couvez le problème, la solution éclora. Il rêve sans relâche. Ses pas le long de la mer ne sont point perdus. Il fraternise avec cette puissance, l'abîme. Il regarde l'infini, il écoute l'ignoré. La grande voix sombre lui parle. Toute la nature en foule s'offre à ce solitaire. Les analogies sévères l'enseignent et le conseillent. Fatal, persécuté, pensif, il a devant lui les nuées, les souffles, les aigles; il constate que sa destinée est tonnante et noire comme les nuées, que ses persécuteurs sont vains comme les souffles, et que son âme est libre comme les aigles.

Un exilé est un bienveillant. Il aime les roses, les nids, le va-et-vient des papillons. L'été il s'épanouit dans la

douce joie des êtres ; il a une foi inébranlable dans la bonté secrète et infinie, étant puéril au point de croire en Dieu ; il fait du printemps sa maison ; les entrelacements des branches, pleins de charmants antres verts, sont la demeure de son esprit ; il vit en avril, il habite floréal ; il regarde les jardins et les prairies, émotion profonde ; il guette les mystères d'une touffe de gazon ; il étudie ces républiques. les fourmis et les abeilles ; il compare les mélodies diverses jouant pour l'oreille d'un Virgile invisible dans la géorgique des bois ; il est souvent attendri jusqu'aux larmes parce que la nature est belle ; la sauvagerie des halliers l'attire, et il en sort doucement effaré ; les attitudes des rochers l'occupent ; il voit à travers sa rêverie les petites filles de trois ans courir sur la grève, leurs pieds nus dans la mer, leurs jupes retroussées à deux bras, montrant à la fécondité immense leur ventre innocent ; l'hiver, il émiette du pain sur la neige pour les oiseaux. De temps en temps on lui écrit : Vous savez, telle pénalité est abolie ; vous savez, telle tête ne sera pas coupée. Et il lève les mains au ciel.

VIII

Contre cet homme dangereux les gouvernements se prêtent main-forte. Ils s'accordent réciproquement entre eux la persécution des proscrits, les internements, les expulsions, quelquefois les extraditions. Les extraditions ! oui, les extraditions. Il en fut question à Jersey, en 1855. Les exilés purent voir, le 18 octobre, amarré au quai de Saint-Hélier, un navire de la marine impériale, l'*Ariel*, qui venait les chercher ; Victoria offrait les proscrits à Napoléon ; d'un trône à l'autre on se fait de ces politesses.

Le cadeau n'eut pas lieu. La presse royaliste anglaise applaudissait ; mais le peuple de Londres le prenait mal.

Il se mit à gronder. Ce peuple est ainsi fait ; son gouvernement peut être caniche, lui il est dogue. Le dogue, c'est un lion dans un chien ; la majesté dans la probité, c'est le peuple anglais.

Ce bon et fier peuple montra les dents ; Palmerston et Bonaparte durent se contenter de l'expulsion. Les proscrits s'émurent médiocrement. Ils reçurent avec un sourire la signification officielle, un peu baragouinée. Soit, dirent les proscrits. *Expioulcheune*. Cette prononciation les satisfit.

A cette époque, si les gouvernements étaient de connivence avec le proscripteur, on sentait entre les proscrits et les peuples une complicité superbe. Cette solidarité, d'où résultera l'avenir, se manifestait sous toutes les formes, et l'on en trouvera les marques à chacune des pages de ce livre. Elle éclatait à l'occasion d'un passant quelconque, d'un homme isolé, d'un voyageur reconnu sur une route ; faits imperceptibles sans doute, et de peu d'importance, mais significatifs. En voici un qui mérite peut-être qu'on s'en souvienne :

IX

En l'été de 1867, Louis Bonaparte avait atteint le maximum de gloire possible à un crime. Il était sur le sommet de sa montagne, car on arrive en haut de la honte ; rien ne lui faisait plus obstacle ; il était infâme et suprême ; pas de victoire plus complète, car il semblait avoir vaincu les consciences. Majestés et altesses, tout était à ses pieds ou dans ses bras ; Windsor, le Kremlin, Schœnbrunn et Potsdam se donnaient rendez-vous aux Tuileries ; on avait tout, la gloire politique, M. Rouher ; la gloire militaire, M. Bazaine ; et la gloire littéraire, M. Nisard ; on était accepté par de grands caractères, tels que MM. Vieillard et Méri-

mée ; le Deux-Décembre avait pour lui la durée, les quinze années de Tacite, *grande mortalis œvi spatium ;* l'empire se était en plein triomphe et en plein midi, s'étalant. On moquait d'Homère sur les théâtres et de Shakespeare à l'académie. Les professeurs d'histoire affirmaient que Léonidas et Guillaume Tell n'avaient jamais existé ; tout était en harmonie ; rien ne détonnait, et il y avait accord entre la platitude des idées et la soumission des hommes ; la bassesse des doctrines était égale à la fierté des personnages ; l'avilissement faisait loi ; une sorte d'Anglo-France existait, mi-partie de Bonaparte et de Victoria, composée de liberté selon Palmerston et d'empire selon Troplong ; plus qu'une alliance, presque un baiser. Le grand juge d'Angleterre rendait des arrêts de complaisance ; le gouvernement britannique se déclarait le serviteur du gouvernement impérial, et, comme on vient de le voir, lui prouvait sa subordination par des expulsions, des procès, des menaces d'alien-bill, et de petites persécutions, format anglais. Cette Anglo-France proscrivait la France et humiliait l'Angleterre, mais elle régnait ; la France esclave, l'Angleterre domestique, telle était la situation. Quant à l'avenir, il était masqué. Mais le présent était de l'opprobre à visage découvert, et, de l'aveu de tous, c'était magnifique. A Paris, l'exposition universelle resplendissait et éblouissait l'Europe ; il y avait là des merveilles ; entre autres, sur un piédestal, le canon Krupp, et l'empereur des français félicitait le roi de Prusse.

C'était le grand moment prospère.

Jamais les proscrits n'avaient été plus mal vus. Dans certains journaux anglais, on les appelait « les rebelles ».

Dans ce même été, un jour du mois de juillet, un passager faisait la traversée de Guernesey à Southampton. Ce passager était un de ces « rebelles » dont on vient de parler. Il était représentant du peuple en 1851 et avait été exilé le 2 décembre. Ce passager, dont le nom est inutile à dire ici, car il n'a été que l'occasion du fait que nous allons raconter, s'était embarqué le matin même, à Saint-Pierre-Port, sur le bateau-poste *Normandy*. La traversée de Guernesey à Southampton est de sept ou huit heures.

C'était l'époque où le khédive, après avoir salué Napo-

léon, venait saluer Victoria, et, ce jour-là même, la reine d'Angleterre offrait au vice-roi d'Égypte le spectacle de la flotte anglaise dans la rade de Sheerness, voisine de Southampton.

Le passager dont nous venons de parler était un homme à cheveux blancs, silencieux, attentif à la mer. Il se tenait debout près du timonier.

Le *Normandy* avait quitté Guernesey à dix heures du matin; il était environ trois heures de l'après-midi; on approchait des Needles, qui marquent l'extrémité sud de l'île de Wight; on apercevait cette haute architecture sauvage de la mer et ces colossales pointes de craie qui sortent de l'océan comme les clochers d'une prodigieuse cathédrale engloutie; on allait entrer dans la rivière de Southampton; le timonier commençait à manœuvrer à bâbord.

Le passager regardait l'approche des Aiguilles, quand tout à coup il s'entendit appeler par son nom; il se retourna; il avait devant lui le capitaine du navire.

Ce capitaine était à peu près du même âge que lui; il se nommait Harvey; il avait de robustes épaules, d'épais favoris blancs, la face hâlée et fière, l'œil gai.

— Est-il vrai, monsieur, dit-il, que vous désiriez voir la flotte anglaise.

Le passager n'avait pas exprimé ce vœu, mais il avait entendu des femmes témoigner vivement ce désir autour de lui.

Il se borna à répondre :

— Mais, capitaine, ce n'est pas votre itinéraire.

Le capitaine reprit :

— Ce sera mon itinéraire si vous le voulez.

Le passager eut un mouvement de surprise.

— Changer votre route?

— Oui.

— Pour m'être agréable?

— Oui.

— Un vaisseau français ne ferait pas cela pour moi!

— Ce qu'un vaisseau français ne ferait pas pour vous, dit le capitaine, un vaisseau anglais le fera.

Et il reprit :

— Seulement, pour ma responsabilité devant mes chefs, écrivez-moi sur mon livre votre volonté.

Et il présenta son livre de bord au passager, qui écrivit sous sa dictée : « Je désire voir la flotte anglaise », et signa.

Un moment après, le steamer obliquait à tribord, laissait à gauche les Aiguilles et la rivière de Southampton et entrait dans la rade de Sheerness.

Le spectacle était beau en effet. Toutes les batteries mêlaient leurs fumées et leurs tonnerres; les silhouettes des massifs navires cuirassés s'échelonnaient les unes derrière les autres dans une brume rougeâtre, vaste pêle-mêle de mâtures apparues et disparues; le *Normandy* passait au milieu de ces hautes ombres, salué par les hurrahs; cette course à travers la flotte anglaise dura plus de deux heures.

Vers sept heures, quand le *Normandy* arriva à Southampton, il était pavoisé.

Un des amis du capitaine Harvey, M. Rascol, directeur du *Courrier de l'Europe,* l'attendait sur le port; il s'étonna du navire pavoisé.

— Pour qui donc avez-vous pavoisé, capitaine? Pour le khédive?

Le capitaine répondit :

— Pour le proscrit.

Pour le proscrit. Traduisez : *Pour la France.*

Nous n'aurions pas raconté ce fait, s'il n'empruntait une grandeur singulière à la fin du capitaine Harvey.

Cette fin, la voici.

Trois ans après cette revue de Sheerness, très peu de temps après avoir remis à son passager de juillet 1867 une adresse des marins de la Manche, dans la nuit du 17 mars 1870, le capitaine Harvey faisait son trajet habituel de Southampton à Guernesey. Une brume couvrait la mer. Le capitaine Harvey était debout sur la passerelle du steamer, et manœuvrait avec précaution, à cause de la nuit et du brouillard. Les passagers dormaient.

Le *Normandy* était un très grand navire, le plus beau peut-être des bateaux-poste de la Manche, six cents tonneaux, deux cent vingt pieds anglais de long, vingt-cinq de large; il était « jeune », comme disent les marins,

il n'avait pas sept ans. Il avait été construit en 1863.

Le brouillard s'épaississait, on était sorti de la rivière de Southampton, on était en pleine mer, à environ quinze milles au delà des Aiguilles. Le packet avançait lentement. Il était quatre heures du matin.

L'obscurité était absolue, une sorte de plafond bas enveloppait le steamer, on distinguait à peine la pointe des mâts.

Rien de terrible comme ces navires aveugles qui vont dans la nuit.

Tout à coup dans la brume une noirceur surgit, fantôme et montagne, un promontoire d'ombre courant dans l'écume et trouant les ténèbres. C'était la *Mary,* grand steamer à hélice, venant d'Odessa, allant à Grimsby, avec un chargement de cinq cents tonnes de blé; vitesse énorme, poids immense. La *Mary* courait droit sur le *Normandy.*

Nul moyen d'éviter l'abordage, tant ces spectres de navires dans le brouillard se dressent vite. Ce sont des rencontres sans approche. Avant qu'on ait achevé de les voir, on est mort.

La *Mary,* lancée à toute vapeur, prit le *Normandy* par le travers, et l'éventra.

Du choc, elle-même, avariée, s'arrêta.

Il y avait sur le *Normandy* vingt-huit hommes d'équipage, une femme de service, la stuartess, et trente et un passagers, dont douze femmes.

La secousse fut effroyable. En un instant, tous furent sur le pont, hommes, femmes, enfants, demi-nus, courant, criant, pleurant. L'eau entrait furieuse. La fournaise de la machine, atteinte par le flot, râlait.

Le navire n'avait pas de cloisons étanches; les ceintures de sauvetage manquaient.

Le capitaine Harvey, droit sur la passerelle de commandement, cria :

— Silence tous, et attention! Les canots à la mer. Les femmes d'abord, les passagers ensuite. L'équipage après. Il y a soixante personnes à sauver.

On était soixante et un. Mais il s'oubliait.

On détacha les embarcations. Tous s'y précipitaient.

Cette hâte pouvait faire chavirer les canots. Ockleford. le lieutenant, et les trois contre-maîtres, Goodwin, Bennett et West, continrent cette foule éperdue d'horreur. Dormir, et tout à coup, et tout de suite, mourir, c'est affreux.

Cependant, au-dessus des cris et des bruits, on entendait la voix grave du capitaine, et ce bref dialogue s'échangeait dans les ténèbres :

— Mécanicien Locks?

— Capitaine ?

— Comment est le fourneau ?

— Noyé.

— Le feu?

— Éteint.

— La machine?

— Morte.

Le capitaine cria :

— Lieutenant Ockleford?

Le lieutenant répondit :

— Présent.

Le capitaine reprit :

— Combien avons-nous de minutes?

— Vingt.

— Cela suffit, dit le capitaine. Que chacun s'embarque à son tour. Lieutenant Ockleford, avez-vous vos pistolets?

— Oui, capitaine.

— Brûlez la cervelle à tout homme qui voudrait passer avant une femme.

Tous se turent. Personne ne résista; cette foule sentant au-dessus d'elle cette grande âme.

La *Mary,* de son côté, avait mis ses embarcations à la mer, et venait au secours de ce naufrage qu'elle avait fait.

Le sauvetage s'opéra avec ordre et presque sans lutte. Il y avait, comme toujours, de tristes égoïsmes; il y eut aussi de pathétiques dévouements*.

Harvey, impassible à son poste de capitaine, commandait, dominait, dirigeait, s'occupait de tout et de tous, gouvernait avec calme cette angoisse, et semblait donner

* Voir aux notes.

des ordres à la catastrophe. On eût dit que le naufrage lui obéissait.

A un certain moment il cria :

— Sauvez Clément.

Clément, c'était le mousse. Un enfant.

Le navire décroissait lentement dans l'eau profonde.

On hâtait le plus possible le va-et-vient des embarcations entre le *Normandy* et la *Mary*.

— Faites vite, criait le capitaine.

A la vingtième minute le steamer sombra.

L'avant plongea d'abord, puis l'arrière.

Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle, ne fit pas un geste, ne dit pas un mot, et entra immobile dans l'abîme. On vit, à travers la brume sinistre, cette statue noire s'enfoncer dans la mer.

Ainsi finit le capitaine Harvey.

Qu'il reçoive ici l'adieu du proscrit.

Pas un marin de la Manche ne l'égalait. Après s'être imposé toute sa vie le devoir d'être un homme, il usa en mourant du droit d'être un héros.

X

Est-ce que le proscrit hait le proscripteur? Non. Il le combat; c'est tout. A outrance? oui. Comme ennemi public toujours, jamais comme ennemi personnel. La colère de l'honnête homme ne va pas au delà du nécessaire. Le proscrit exècre le tyran et ignore la personne du proscripteur. S'il la connaît, il ne l'attaque que dans la proportion du devoir.

Au besoin le proscrit rend justice au proscripteur; si le proscripteur, par exemple, est dans une certaine mesure écrivain et a une littérature suffisante, le proscrit en convient volontiers. Il est incontestable, soit dit en passant,

que Napoléon III eût été un académicien convenable; l'académie sous l'empire avait, par politesse sans doute, suffisamment abaissé son niveau pour que l'empereur pût en être; l'empereur eût pu se croire là parmi ses pairs littéraires, et sa majesté n'eût aucunement déparé celle des quarante.

A l'époque où l'on annonçait la candidature de l'empereur à un fauteuil vacant, un académicien de notre connaissance, voulant rendre à la fois justice à l'historien de César et à l'homme de Décembre, avait d'avance rédigé ainsi son bulletin de vote : *Je vote pour l'admission de M. Louis Bonaparte à l'académie et au bagne.*

On le voit, toutes les concessions possibles, le proscrit les fait.

Il n'est absolu qu'au point de vue des principes. Là son inflexibilité commence. Là il cesse d'être ce que dans le jargon politique on nomme « un homme pratique ». De là ses résignations à tout, aux violences, aux injures, à la ruine, à l'exil. Que voulez-vous qu'il y fasse? Il a dans la bouche la vérité qui, au besoin, parlerait malgré lui.

Parler par elle et pour elle, c'est là son fier bonheur.

Le vrai a deux noms; les philosophes l'appellent l'idéal, les hommes d'état l'appellent le chimérique.

Les hommes d'état ont-ils raison? Nous ne le pensons pas.

A les entendre, tous les conseils que peut donner un proscrit sont « chimériques ».

En admettant, disent-ils, que ces conseils aient pour eux la vérité, ils ont contre eux la réalité.

Examinons.

Le proscrit est un homme chimérique. Soit. C'est un voyant aveugle; voyant du côté de l'absolu, aveugle du côté du relatif. Il fait de bonne philosophie et de mauvaise politique. Si on l'écoutait, on irait aux abîmes. Ses conseils sont des conseils d'honnêteté et de perdition. Les principes lui donnent raison, mais les faits lui donnent tort.

Voyons les faits.

John Brown est vaincu à Harper's Ferry. Les hommes d'état disent : Pendez-le. Le proscrit dit : Respectez-le.

On pend John Brown; l'Union se disloque, la guerre du Sud éclate. John Brown épargné, c'était l'Amérique épargnée.

Au point de vue du fait, qui a eu raison, les hommes pratiques, ou l'homme chimérique?

Deuxième fait. Maximilien est pris à Queretaro. Les hommes pratiques disent : Fusillez-le. L'homme chimérique dit : Graciez-le. On fusille Maximilien. Cela suffit pour rapetisser une chose immense. L'héroïque lutte du Mexique perd son suprême lustre, la clémence hautaine. Maximilien gracié, c'était le Mexique désormais inviolable, c'était cette nation, qui avait constaté son indépendance par la guerre, constatant par la civilisation sa souveraineté; c'était, sur le front de ce peuple, après le casque, la couronne.

Cette fois encore, l'homme chimérique voyait juste.

Troisième fait. Isabelle est détrônée. Que va devenir l'Espagne? république ou monarchie? Sois monarchie ! disent les hommes d'état! Sois république! dit le proscrit. L'homme chimérique n'est pas écouté, les hommes pratiques l'emportent; l'Espagne se fait monarchie. Elle tombe d'Isabelle en Amédée, et d'Amédée en Alphonse, en attendant Carlos; ceci ne regarde que l'Espagne. Mais voici qui regarde le monde : cette monarchie en quête d'un monarque donne prétexte à Hohenzollern; de là l'embuscade de la Prusse, de là l'égorgement de la France, de là Sedan, de là la honte et la nuit.

Supposez l'Espagne république, nul prétexte à un guet-apens, aucun Hohenzollern possible, pas de catastrophes.

Donc le conseil du proscrit était sage.

Si par hasard on découvrait un jour cette chose étrange que la vérité n'est pas imbécile, que l'esprit de compassion et de délivrance a du bon, que l'homme fort c'est l'homme droit, et que c'est la raison qui a raison!

Aujourd'hui, au milieu des calamités, après la guerre étrangère, après la guerre civile, en présence des responsabilités encourues de deux côtés, le proscrit d'autrefois songe aux proscrits d'aujourd'hui, il se penche sur les exils, il a voulu sauver John Brown, il a voulu sauver Maximilien, il a voulu sauver la France, ce passé lui éclaire

l'avenir, il voudrait fermer la plaie de la patrie et il demande l'amnistie.

Est-ce un aveugle? est-ce un voyant?

XI

En décembre 1851, quand celui qui écrit ces lignes arriva chez l'étranger, la vie eut d'abord quelque dureté. C'est en exil surtout que se fait sentir le *res angusta domi.*

Cette esquisse sommaire de « ce que c'est que l'exil » ne serait pas complète si ce côté matériel de l'existence du proscrit n'était pas indiqué, en passant, et du reste, avec la sobriété convenable.

De tout ce que cet exilé avait possédé il lui restait sept mille cinq cents francs de revenu annuel. Son théâtre, qui lui rapportait soixante mille francs par an, était supprimé. La hâtive vente à l'encan de son mobilier avait produit un peu moins de treize mille francs. Il avait neuf personnes à nourrir.

Il avait à pourvoir aux déplacements, aux voyages, aux emménagements nouveaux, aux mouvements d'un groupe dont il était le centre, à tout l'inattendu d'une existence désormais arrachée de terre et maniable à tous les vents ; un proscrit, c'est un déraciné. Il fallait conserver la dignité de la vie et faire en sorte qu'autour de lui personne ne souffrît.

De là une nécessité immédiate de travail.

Disons que la première maison d'exil, Marine-Terrace, était louée au prix très modéré de quinze cents francs par an.

Le marché français était fermé à ses publications.

Ses premiers éditeurs belges imprimèrent tous ses livres sans lui rendre aucun compte, entre autres, les deux volumes des *Œuvres oratoires. Napoléon le Petit* fit seul exception. Quant aux *Châtiments,* ils coûtèrent à l'auteur

deux mille cinq cents francs. Cette somme, confiée à l'éditeur Samuel, n'a jamais été remboursée. Le produit total de toutes les éditions des *Châtiments* a été pendant dix-huit ans confisqué par les éditeurs étrangers.

Les journaux royalistes anglais faisaient sonner très haut l'hospitalité anglaise, mélangée, on s'en souvient, d'assauts nocturnes et d'expulsions, du reste comme l'hospitalité belge. Ce que l'hospitalité anglaise avait de complet, c'était sa tendresse pour les livres des exilés. Elle réimprimait ces livres et les publiait et les vendait avec l'empressement le plus cordial au bénéfice des éditeurs anglais. L'hospitalité pour le livre allait jusqu'à oublier l'auteur. La loi anglaise, qui fait partie de l'hospitalité britannique, permet ce genre d'oubli. Le devoir d'un livre est de laisser mourir de faim l'auteur, témoin Chatterton, et d'enrichir l'éditeur. Les *Châtiments* en particulier ont été vendus et se vendent encore et toujours en Angleterre au profit unique du libraire Jeffs. Le théâtre anglais n'était pas moins hospitalier pour les pièces françaises que la librairie anglaise pour les livres français. Aucun droit d'auteur n'a jamais été payé pour *Ruy Blas*, joué plus de deux cents fois en Angleterre.

Ce n'est pas sans raison, on le voit, que la presse royaliste-bonapartiste de Londres reprochait aux proscrits d'abuser de l'hospitalité anglaise.

Cette presse a souvent appelé celui qui écrit ces lignes, *avare*.

Elle l'appelait aussi « ivrogne », *abandonned drinker*.

Ces détails font partie de l'exil.

XII

Cet exilé ne se plaint de rien. Il a travaillé. Il a reconstruit sa vie pour lui et pour les siens. Tout est bien.

Y a-t-il du mérite à être proscrit? Non. Cela revient à

demander : Y a-t-il du mérite à être honnête homme? Un proscrit est un honnête homme qui persiste dans l'honnêteté. Voilà tout.

Il y a telle époque où cette persistance est rare. Soit. Cette rareté ôte quelque chose à l'époque, mais n'ajoute rien à l'honnête homme.

L'honnêteté, comme la virginité, existe en dehors de l'éloge. Vous êtes pur parce que vous êtes pur. L'hermine n'a aucun mérite à être blanche.

Un représentant proscrit pour le peuple fait un acte de probité. Il a promis, il tient sa promesse. Il la tient au delà même de la promesse, comme doit faire tout homme scrupuleux. C'est en cela que le mandat impératif est inutile ; le mandat impératif a le tort de mettre un mot dégradant sur une chose noble, qui est l'acceptation du devoir ; en outre, il omet l'essentiel, qui est le sacrifice ; le sacrifice, nécessaire à accomplir, impossible à imposer. L'engagement réciproque, la main de l'élu mise dans la main de l'électeur, le mandant et le mandataire se donnent mutuellement parole, le mandataire de défendre le mandant, le mandant de soutenir le mandataire, deux droits et deux forces mêlés, telle est la vérité. Cela étant, le représentant doit faire son devoir, et le peuple le sien. C'est la dette de la conscience acquittée des deux côtés. Mais quoi, se dévouer jusqu'à l'exil? Sans doute. Alors c'est beau ; non, c'est simple. Tout ce qu'on peut dire du représentant proscrit, c'est qu'il n'a pas trompé sur la qualité de la chose promise. Un mandat est un contrat. Il n'y a aucune gloire à ne point vendre à faux poids.

Le représentant honnête homme exécute le contrat. Il doit aller, et il va, jusqu'au bout de l'honneur et de la conscience. Là il trouve le précipice. Soit. Il y tombe. Parfaitement.

Y meurt-il? Non, il y vit.

XIII

Résumons-nous.

Ce genre d'existence, l'exil, a, on le voit, une certaine variété d'aspects.

C'est de cette vie, agitée si l'on regarde la destinée, tranquille si l'on regarde l'âme, qu'a vécu, de 1851 à 1870, du Deux-Décembre au Quatre-Septembre, l'absent qui rend aujourd'hui compte à son pays de son absence par la publication de ce livre Cette absence a duré dix-neuf ans et neuf mois. Qu'a-t-il fait pendant ces longues années? Il a essayé de ne pas être inutile. La seule belle chose de cette absence, c'est que lui, misérable, les misères sont venues le trouver; les naufrages ont demandé secours à ce naufragé. Non seulement les individus, mais les peuples ; non seulement les peuples, mais les consciences; non seulement les consciences, mais les vérités. Il lui a été donné de tendre la main du haut de son écueil à l'idéal tombé dans le gouffre ; il lui semblait par moments que l'avenir en détresse tâchait d'aborder à son rocher. Qu'était-il pourtant? Peu de chose. Un effort vivant. En présence de toutes les mauvaises forces conjurées et triomphantes, qu'est-ce qu'une volonté ? Rien, si elle représente l'égoïsme ; tout, si elle représente le droit.

La plus inexpugnable des positions résulte du plus profond des écroulements ; il suffit que l'homme écroulé soit un homme juste; insistons-y, si cet homme a raison, il est bon qu'il soit accablé, ruiné, spolié, expatrié, bafoué, insulté, renié, calomnié et qu'il résume en lui toutes les formes de la défaite et de la faiblesse; alors il est tout-puissant. Il est indomptable ayant en lui la droiture; il est invincible ayant pour lui la réalité. Quelle force que ceci : n'être rien! N'avoir plus rien à soi, n'avoir plus rien sur soi, c'est la meilleure condition de combat. Cette absence

d'armure prouve l'invulnérable. Pas de situation plus haute que celle-là, être tombé pour la justice. En face de l'empereur se dresse le proscrit. L'empereur damne, le proscrit condamne. L'un dispose des codes et des juges; l'autre dispose des vérités. Oui, il est bon d'être tombé. La chute de ce qui a été la prospérité fait l'autorité d'un homme; votre pouvoir et votre richesse sont souvent votre obstacle; quand cela vous quitte, vous êtes débarrassé, et vous vous sentez libre et maître; rien ne vous gêne désormais; en vous retirant tout on vous a tout donné; tout est permis à qui tout est défendu; vous n'êtes plus contraint d'être académique et parlementaire; vous avez la redoutable aisance du vrai, sauvagement superbe. La puissance du proscrit se compose de deux éléments; l'un qui est l'injustice de sa destinée, l'autre qui est la justice de sa cause. Ces deux forces contradictoires s'appuient l'une sur l'autre; situation formidable et qui peut se résumer en deux mots :

Hors la loi, dans le droit.

Le tyran qui vous attaque rencontre pour premier adversaire sa propre iniquité, c'est-à-dire lui-même, et pour deuxième adversaire votre conscience, c'est-à-dire Dieu.

Combat, certes, inégal. Défaite certaine du tyran. Allez devant vous, justicier.

Ce sont ces réalités que, dans les premières pages de cette introduction, nous avons essayé d'exprimer en cette ligne :

L'exil, c'est la nudité du droit.

XIV

C'est pourquoi celui qui écrit ceci a été pendant ces dix-neuf années content et triste; content de lui-même, triste d'autrui; content de se sentir honnête, triste du crime à

extension indéfinie qui d'âme en âme gagnait la conscience publique et avait fini par s'appeler la satisfaction des intérêts. Il était indigné et accablé de ce malheur national qu'on appelait la prospérité de l'empire. Les joies d'orgie sont misères. Une prospérité qui est la dorure d'un forfait ment et couve une calamité. L'œuf du Deux-Décembre est Sedan.

C'étaient là les douleurs du proscrit, douleurs pleines de devoirs. Il pressentait l'avenir et dénonçait dans l'étourdissement des fêtes l'approche des catastrophes. Il entendait le pas des événements auquel sont sourds les heureux. Les catastrophes sont arrivées, ayant en elles la double force d'impulsion qui leur venait de Bonaparte et de Bismarck, d'un guet-apens punissant l'autre. En somme, l'empire est tombé et la France se relèvera. Dix milliards et deux provinces, c'est notre rançon. C'est cher, et nous avons droit au remboursement. En attendant, soyons calmes; l'empire de moins, c'est l'honneur de plus. La situation actuelle est bonne. Mieux vaut la France mutilée par une voie de fait qu'amoindrie par un déshonneur. C'est la différence d'une plaie à un virus. On guérit de la plaie; on meurt de la peste. La France eût agonisé par l'empire. La honte bue, c'est la France morte. Aujourd'hui la honte est vomie, la France vivra. Le peuple n'a plus rien en lui que de sain et de robuste, à présent que le 18 brumaire et le 2 décembre sont recrachés.

Dans la solitude où il méditait l'avenir, les préoccupations de l'exilé étaient sévères, mais sereines; ses désespoirs étaient mêlés d'espérances. Il avait, on vient de le voir, la mélancolie du malheur public, et en même temps la joie altière de se sentir proscrit. L'exil était pour cet homme une joie, parce qu'il était une puissance. Une bulle dit de Luther excommunié, mais indompté : *Stat coram pontifice sicut Satanas coram Jehovah.* La comparaison est juste, et le proscrit qui parle ici le reconnaît. Par-dessus le silence fait en France, par-dessus la tribune aplatie, par-dessus la presse bâillonnée, le proscrit, libre comme le Satan du vrai devant le Jéhovah du faux, pouvait prendre la parole et la prenait. Il défendait le suffrage universel contre le plébiscite, le peuple contre la foule, la gloire

contre le reître, la justice contre le juge, le flambeau contre le bûcher, et Dieu contre le prêtre. De là ce long cri qui remplit ce livre. De toutes parts, nous venons de le dire et dans ce livre on le verra, les détresses s'adressaient à lui, sachant qu'il ne reculait devant aucun devoir. Les opprimés voyaient en lui l'accusateur public du crime universel. Il suffit, pour accepter cette mission, d'être une âme, et, pour remplir cette fonction, d'être une voix. Une âme probe et une voix libre, il a été cela. Il entendait des appels à l'horizon, et du fond de son isolement il y répondait. C'est là ce qu'on va lire. Toutes les persécutions des maîtres se déchaînaient sur lui, et il y avait, et il y a encore, sur son nom une inexprimable condensation de haine; mais qu'est-ce que cela fait, et qu'importe? Il n'en a pas moins eu le fier bonheur d'être proscrit vingt ans, et de tenir tête, lui solitaire à toutes les multitudes, lui désarmé à toutes les légions, lui rêveur à tous les meurtriers, lui banni à tous les despotes, lui atome à tous les colosses, n'ayant en lui que cette seule force, un rayon de lumière.

Cette lumière, c'était, nous l'avons dit, le droit, l'éternel droit.

Il remercie Dieu. Pendant tout le temps qu'il faut à un front de quarante ans pour devenir un front de soixante ans, il a vécu de cette vie hautaine. Il a été l'expulsé, le traqué, le chassé. Il a été abandonné de tous et n'a abandonné personne. Il a connu l'excellence du désert; c'est au désert qu'est l'écho. Là on entend la clameur des peuples. Pendant que les oppresseurs travaillaient au mal sous la fixité de son regard, il a tâché de travailler au bien. Il a laissé tous les tyrans manier toutes les foudres au-dessus de sa tête, n'ayant, lui, d'autre souci que la calamité publique. Il a habité un écueil, il a rêvé, médité, songé, tranquille sous une nuée de colères et de menaces; et il se déclare satisfait; car de quoi peut-on se plaindre quand on a eu vingt ans auprès de soi et avec soi, la justice, la raison, la conscience, la vérité, le droit, et la mer aux bruits immenses?

Et dans toute cette ombre il a été aimé. La haine n'a pas été seule sur lui; un sombre amour rayonnait jusqu'à sa

solitude; il a senti la profonde chaleur du peuple doux et triste, l'ouverture des cœurs s'est faite de son côté, il remercie l'immense âme humaine. Il a été aimé de loin et de près. Il a eu autour de lui d'intrépides compagnons d'épreuve, obstinés au devoir, opiniâtres au juste et au vrai, combattants indignés et souriants; cet illustre Vacquerie, cet admirable Paul Meurice, ce stoïque Schœlcher, et Ribeyrolles, et Dulac, et Kesler, ces vaillants hommes, et toi, mon Charles, et toi, mon Victor... — Je m'arrête. Laissez-moi me souvenir.

XV

Il ne finira pas ces pages, pourtant, sans dire que, durant cette longue nuit faite par l'exil, il n'a pas perdu de vue Paris un seul instant.

Il le constate, et, lui qui a été si longtemps l'habitant de l'obscurité, il a le droit de le constater, même dans l'assombrissement de l'Europe, même dans l'occultation de la France, Paris ne s'éclipse pas. Cela tient à ce que Paris est la frontière de l'avenir.

Frontière visible de l'inconnu. Toute la quantité de Demain qui peut être entrevue dans Aujourd'hui. C'est là Paris.

Qui cherche des yeux le Progrès, aperçoit Paris.

Il y a des villes noires; Paris est la ville de lumière.

Le philosophe la distingue au fond de ses songes.

XVI

Voir vivre cette ville, assister à cette grandeur, c'est là pour l'esprit une émotion poignante. Aucun milieu n'est plus vaste; aucune perspective n'est plus inquiétante et plus sublime. Ceux qui, par les hasards quelconques de la vie, ont quitté la vision de Paris pour la vision de l'océan, n'ont éprouvé, en changeant de spectacle, aucune hausse d'infini. D'ailleurs, passer de l'horizon des hommes à l'horizon des choses, cela n'efface rien. Ce rêve en arrière, auquel s'opiniâtre la mémoire, est flottant comme le nuage, mais plus tenace. L'espace n'en fait pas ce qu'il veut. Le vent en marche jour et nuit, les quatre ouragans qui alternent à jamais, les bises, les bourrasques, les rafales, n'emportent pas la silhouette des deux tours jumelles, et ne dispersent pas l'arc de triomphe, le gothique beffroi aux tocsins, et la haute colonnade roulée autour du dôme souverain; et, derrière les derniers lointains de l'abîme, au-dessus du bouleversement des écumes et des navires, au milieu des rayons, des nuées et des souffles, s'ébauche au fond des brumes l'immense fantôme de la cité immobile. Auguste apparition au banni. Paris, étant une idée autant qu'une ville, a l'ubiquité. Les parisiens ont Paris, et le monde l'a. On voudrait en sortir qu'on ne pourrait; Paris est respirable. Quiconque vit, même sans le connaître, l'a en soi. A plus forte raison ceux qui l'ont connu. La distraction sauvage de l'océan se complique de ce souvenir, égal aux tempêtes. Quelque orage que fasse la mer, Paris a 93. L'évocation se fait d'elle-même, les toits semblent surgir parmi les flots, la ville se recompose dans toute cette onde, et ce tremblement infini s'y ajoute. Dans la cohue des houles on croit entendre bruire la fourmilière des rues. Charme farouche. On regarde la mer et on voit Paris. Les grandes paix que comportent ces espaces ne

contrarient pas ce songe. Les vastes oublis qui vous environnent n'y font rien; la pensée arrive au calme, mais à un calme qui admet ce trouble; l'épaisse enveloppe des ténèbres laisse passer la lueur qui vient de derrière l'horizon, et qui est Paris. On y pense, donc on le possède. Il se mêle, indistinct, aux diffusions muettes de la méditation. L'apaisement sublime du ciel constellé ne suffit pas à dissoudre au fond d'un esprit cette grande figure de la cité suprême. Ces monuments, cette histoire, ce peuple en travail, ces femmes qui sont des déesses, ces enfants qui sont des héros, ces révolutions commençant par la colère et finissant par le chef-d'œuvre, cette toute-puissance sacrée d'un tourbillon d'intelligences, ces exemples tumultueux, cette vie, cette jeunesse; tout cela est présent à l'absent; et Paris reste inoubliable, et Paris demeure ineffaçable et insubmersible, même pour l'homme abîmé dans l'ombre qui passe ses nuits en contemplation devant la sérénité éternelle, et qui a dans l'âme la stupeur profonde des étoiles.

Novembre 1875.

PENDANT L'EXIL

1852

Commencement de l'exil.
Belgique. — Départ de Belgique. — Angleterre. — Arrivée à Jersey.
Déclaration de guerre des proscrits à l'empire.
Fraternité des vaincus de France et des vaincus de Pologne.

I

EN QUITTANT LA BELGIQUE

A Anvers, le 1er août 1852.

En décembre 1851, Victor Hugo fut un des cinq représentants du peuple élus par la gauche pour diriger la résistance et combattre le coup d'état. Ce comité des Cinq lutta depuis le 2 décembre jusqu'au 6, et dut changer vingt-sept fois d'asile. Le massacre des boulevards, le jeudi 4, assura la victoire du crime et ôta toute chance de succès aux défenseurs de la loi. Victor Hugo, caché dans Paris, et en communication avec les principaux hommes des faubourgs, voulut rester le plus longtemps possible à la disposition du peuple et épuiser jusqu'à la dernière chance de résistance. Le 11, tout espoir était évanoui. Victor Hugo ne quitta Paris que ce jour-là. Il alla à Bruxelles. Là il écrivit l'*Histoire d'un crime* et *Napoléon le Petit*. Ceci fit faire au gouvernement belge une loi, la loi Faider. Cette loi, faite exprès pour Victor Hugo, décrétait des pénalités contre la pensée libre et déclarait sacrés et inviolables en Belgique tous les princes, crimes compris. Elle s'appela du nom de son inventeur, un nommé Faider. Ce Faider était, à ce qu'il paraît, magistrat. Victor Hugo dut chercher un autre asile. Le 1er août, il s'embarqua à Anvers pour l'Angleterre. Les proscrits français, réfugiés en Belgique, vinrent l'accompagner jusqu'à l'embarquement. L'élite des libéraux belges se joignit aux proscrits français. Il y eut une sorte de séparation solennelle entre ces hommes, dont plusieurs devaient mourir dans l'exil. On adressa à Victor Hugo des paroles d'adieu, auxquelles il répondit :

Frères proscrits, amis belges,

En répondant à tant de cordiales paroles qui s'adressent à moi, souffrez que je ne parle pas de moi et trouvez bon que je m'oublie. Qu'importe ce qui m'arrive! J'ai été exilé de France pour avoir combattu le guet-apens de décembre et m'être colleté avec la trahison; je suis exilé de Belgique pour avoir fait *Napoléon le Petit*. Eh bien! je suis banni deux fois, voilà tout. M. Bonaparte m'a traqué à Paris, il me traque à Bruxelles; le crime se défend; c'est tout simple. J'ai fait mon devoir, et je continuerai de faire mon devoir. N'en parlons plus. Certes, je souffre de vous quitter, mais est-ce que nous ne sommes pas faits pour souffrir? Mon cœur saigne; laissons-le saigner. Ne nous appelons-nous pas les sacrifiés?

Permettez donc que je laisse de côté ce qui me touche, pour remercier Madier-Montjau de ses généreuses effusions, Charras de ses grandes et belles paroles, Deschanel de sa noble et charmante éloquence, Dussoubs et Agricol Perdiguier de leur adieu touchant, et vous-mêmes, nos amis de Belgique, de vos fraternelles sympathies si fermement exprimées; je ne sache rien de mieux, au moment de quitter cette terre hospitalière, au moment de nous séparer peut-être pour ne plus nous revoir, qu'une dernière malédiction à Louis Bonaparte et une dernière acclamation à la République.

Vive la république, amis!

(*On crie de toutes parts :* Vive la république! *L'orateur reprend :*)

Il y a des gens qui disent : La république est morte. Eh bien! si elle est morte, que le monde, absorbé à cette heure dans l'assouvissement joyeux et brutal des intérêts matériels, détourne un moment la tête, et qu'il regarde l'exil saluer le tombeau!

Proscrits, si la république est morte, veillons le cadavre! allumons nos âmes, et laissons-les se consumer comme des cierges autour du cercueil; restons inclinés devant l'idée morte, et, après avoir été ses soldats pour la défendre, soyons ses prêtres pour l'ensevelir.

Mais non, la république n'est pas morte!

Citoyens, je le déclare, elle n'a jamais été plus vivante. Elle est dans les catacombes, ce qui est bon. Ceux-là seuls la croient morte qui prennent les catacombes pour le tombeau. Amis, les catacombes ne sont pas le sépulcre, les catacombes sont le berceau. Le christianisme en est sorti la tiare en tête; la république en sortira l'auréole au front. La république morte, grand Dieu! mais elle est immortelle! Mais à quel moment dit-on cela! au moment où elle a, en France seulement, deux mille massacrés, douze cents suppliciés, dix mille déportés, quarante mille proscrits! La république morte! mais regardez donc autour de vous. La terre d'exil, les pontons, les bagnes, Bellisle, Mazas, l'Afrique, Cayenne, les fossés du Champ de Mars, le cimetière Montmartre, sont pleins de sa vie! Citoyens, la démocratie, la liberté, la république est notre religion à nous. Eh bien! passez-moi cette expression, les martyrs sont le combustible des religions. Plus il y en a dans le brasier, plus la flamme monte, plus l'idée grandit, plus la vérité illumine. A cette heure, proscrits, je le répète, la république est plus vivante et plus éblouissante que jamais, ayant pour splendeur toutes vos misères.

Et, au besoin, je n'en voudrais pas d'autre preuve que ce reflet d'on ne sait quelle aurore qui éclaire en ce moment tous vos visages, à vous, bannis, qui m'entourez. Qu'y a-t-il en effet dans vos yeux et sur vos fronts? La joie. La sainte joie des victimes. Sans compter la ville natale évanouie, la fortune perdue, le travail brisé, le pain qui manque, les habitudes rompues, le foyer détruit, chacun de vous a au cœur un père, une mère, des frères, des enfants, dont il a fallu se séparer, une femme aimée et quittée, quelque amour meurtri et saignant; vous souffrez, vous vous tordez sur ces charbons ardents; mais vous levez la tête, et votre œil dit : nous sommes contents. C'est que vous savez que la république, votre foi, votre idée-patrie, puise une vie nouvelle dans vos tortures. Vos douleurs sont une affirmation. Le bûcher flamboie; le martyr rayonne.

Vive la république, citoyens!

(*On crie :* Vive la république! *Une voix dit :* Un mot aux amis belges! *Victor Hugo continue :*)

Je viens d'entendre une voix me crier : un mot aux amis belges! Est-ce que vous croyez par hasard que je vais les oublier? (*Non! non!*) Les oublier dans cet adieu! eux qui nous ont suivis jusqu'ici, eux qui nous entourent à cette heure de leur foule intelligente et cordiale, eux qui blâment si énergiquement les faiblesses de leur gouvernement, les oublier! jamais! Petite nation, ils se sont conduits comme un grand peuple. Ils sont accourus au-devant de nous, — vous vous en souvenez, bannis! — quand nous arrivions à leur frontière après le 2 décembre, proscrits, chassés, poursuivis, la sueur au front, l'oreille encore pleine de la rumeur du combat, la glorieuse boue des barricades à nos habits! ils n'ont pas repoussé notre adversité; ils n'ont pas eu peur de notre contagion; gloire à eux! ils ont fait, grandement et simplement, asseoir à leur foyer cette espèce de pestiférés qu'on appelle les vaincus.

Amis belges, j'arrive donc à vous sans transition. Vous êtes nos hôtes, c'est-à-dire nos frères. On n'a pas besoin de transition pour tendre la main à des frères.

L'un de vous, tout à l'heure, ce vaillant Louis Labarre, songeant à M. Bonaparte, attestait en termes éloquents votre nationalité, et jurait de mourir pour la défendre. C'est bien; je l'approuve. Nous tous français qui sommes ici, nous l'approuvons.

Oui, si M. Bonaparte arrive, si M. Bonaparte vous envahit, s'il vient une nuit, — c'est son heure, — heurter vos frontières, traînant à sa suite, ou, pour mieux dire, poussant devant lui, — marcher en tête n'est pas sa manière, — poussant devant lui ce qu'il appelle aujourd'hui la France, cette armée maintenant dénationalisée, ces régiments dont il a fait des hordes, ces prétoriens qui ont violé l'assemblée nationale, ces janissaires qui ont sabré la constitution, ces soldats du boulevard Montmartre, qui auraient pu être des héros et dont il a fait des brigands; s'il arrive à vos frontières, cet homme, déclarant la Belgique pachalik, vous apportant la honte à vous qui êtes l'honneur, vous apportant l'esclavage à vous qui êtes la liberté, vous apportant le vol à vous qui êtes la probité, oh! levez-vous, belges, levez-vous tous! recevez Louis Bonaparte comme vos aïeux les nerviens ont reçu Caligula! courez aux fourches, aux

pierres, aux faulx, aux socs de vos charrues; prenez vos couteaux, prenez vos fusils, prenez vos carabines; sautez sur la vieille épée d'Arteveld, sautez sur le vieux bâton ferré de Coppenole, remettez, s'il le faut, des boulets de marbre dans la grosse coulevrine de Gand; vous en trouverez à Notre-Dame de Hal! criez aux armes! ce n'est pas Annibal qui est aux portes, c'est Schinderhannes! Sonnez le tocsin, battez le rappel; faites la guerre des plaines, faites la guerre des murailles, faites la guerre des buissons; luttez pied à pied, défendez-vous, frappez, mourez; souvenez-vous de vos pères qui ont voulu vous léguer la gloire, souvenez-vous de vos enfants auxquels vous devez léguer la liberté! Empruntez à Waterloo son cri funèbre : la Belgique meurt et ne se rend pas!

Si le Bonaparte vient, faites cela!

Mais, belges, si, un jour, le front dans la lumière, agitant au vent joyeux des révolutions un drapeau d'une seule couleur sur lequel vous lirez : *Fraternité des Peuples, États-Unis d'Europe,* — grande, libre, fière, tendre, sereine, des épis et des lauriers dans les mains, la France, la vraie France vient à vous, oh! levez-vous encore cette fois, belges, mais pour remplacer le bâton ferré par le rameau fleuri! levez-vous, mais pour aller au-devant de la France, et pour lui dire : Salut!

Levez-vous pour lui tendre la main, à notre mère, comme nous, ses fils, nous vous la tendons, et pour lui ouvrir les bras comme nous vous les ouvrons. Car cette France-là, ce ne sera pas la conquérante, ce sera l'initiatrice; ce ne sera pas la France qui subjugue, ce sera la France qui délivre; ce ne sera pas la France des Bonapartes, ce sera la France des nations!

Recevez-la commme une grande amie. Accueillez-la, cette victorieuse, comme, proscrite, vous l'avez accueillie. Car c'est elle que vous acclamez en ce moment; car c'est la France qui est ici. C'est elle qui, à cette heure, quelquefois meurtrie par vos gouvernants, toujours relevée et consolée par vous, pleure à la porte de vos villes sous la blouse de l'ouvrier ou sous le sarrau de toile du laboureur exilé.

Amis, la persécution et la douleur, c'est aujourd'hui; les États-Unis d'Europe, les Peuples-Frères, c'est demain.

Lendemain inévitable pour nos ennemis, infaillible pour nous. Amis, quelles que soient les angoisses et les duretés du moment qui passe, fixons notre pensée sur ce lendemain splendide, déjà visible pour elle, sur cette immense échéance de la liberté et de la fraternité. C'est dans cette contemplation que vous puisez votre calme, proscrits de France. Quelquefois, comme je vous le rappelais tout à l'heure, dans la nuit lugubre où vous êtes, on s'étonne de voir dans vos yeux tant de lumière. Cette lumière, c'est la clarté de l'avenir dont vous êtes pleins.

Citoyens français et belges, en face des tyrans, levons haut les nationalités; en présence de la démocratie, inclinons-les. La démocratie, c'est la grande patrie. République universelle, c'est patrie universelle. Au jour venu, contre les despotes, les nationalités et les patries devront pousser le cri de guerre; l'œuvre faite, l'unité, la sainte unité humaine déposera au front de toutes les nations le baiser de paix. Montons d'échelon en échelon, d'initiation en initiation, de douleur en douleur, de misère en misère, aux grandes formules. Que chaque degré franchi élargisse l'horizon. Il y a quelque chose qui est au-dessus de l'allemand, du belge, de l'italien, de l'anglais, du français, c'est le citoyen; il y a quelque chose qui est au-dessus du citoyen, c'est l'homme. La fin des nations, c'est l'unité, comme la fin des racines, c'est l'arbre, comme la fin des vents, c'est le ciel, comme la fin des fleuves, c'est la mer. Peuples! il n'y a qu'un peuple. Vive la république universelle!

II

EN ARRIVANT A JERSEY

le 5 août 1852.

Victor Hugo ne fit que traverser l'Angleterre. Le 5 août, il débarqua à Jersey. Il fut reçu à son arrivée par le groupe des proscrits français, qui l'attendaient sur le quai de Saint-Hélier.

Citoyens,

Je vous remercie de votre fraternelle bienvenue. Je la rapproche avec attendrissement de l'adieu de nos amis de Belgique. J'ai quitté la France sur le quai d'Anvers, je la retrouve sur la jetée de Saint-Hélier.

Amis, je viens de voir en Belgique un touchant spectacle : toutes les divisions oubliées, toutes les nuances républicaines réconciliées; une concorde profonde, tous les systèmes ralliés au drapeau de l'Idée, le rapprochement des proscrits dans les bras de l'affliction; chacun cherchant son adversaire pour en faire son ami, et son ennemi, pour en faire son frère; toutes les rancunes évanouies dans le doux et fier sourire du malheur; j'ai vu cela, j'en viens, j'en ai le cœur plein, c'est beau. Oui, toutes les mains venant les unes au-devant des autres, tous les démocrates et tous les socialistes ne faisant plus qu'un seul républicain; pas un regard farouche, pas un front à l'écart; nulle exclu-

sion; tous les passés honnêtes s'acceptant, toutes les dates de l'épreuve fraternisant, toutes les natures les plus diverses mises d'accord, toutes, depuis les militants jusqu'aux philosophes, depuis Charras, l'homme de guerre, jusqu'à Agricol Perdiguier, l'homme de paix; depuis ceux qui, enfants de troupe de l'Idée, ont eu le bonheur de naître et de grandir dans la foi républicaine, jusqu'à ceux qui, comme moi, nés dans d'autres rangs, ont monté de progrès en progrès, d'horizon en horizon, de sacrifice en sacrifice, à la démocratie pure.

J'ai vu cela, je le répète, et c'est à nous, les nouveaux venus, d'en féliciter la république.

Je dis les nouveaux venus, car nous autres, les républicains d'après Février, nous sommes, je le sais et j'y insiste, les ouvriers de la dernière heure; mais on peut s'en vanter, quand cette dernière heure a été l'heure de la persécution, l'heure des larmes, l'heure du sang, l'heure du combat, l'heure de l'exil.

J'ai vu en Belgique l'admirable spectacle de la souffrance doucement et fermement supportée. Tous prennent part aux amertumes de l'épreuve comme à un banquet commun. Ils s'aiment et ils croient. Oh! vous qui êtes leurs frères, laissez-moi, par une dernière illusion, prolonger ici l'adieu que je leur ai fait! Laissez-moi glorifier ces hommes qui souffrent si bien! ces ouvriers arrachés à la ville qui nourrissait leur corps et illuminait leur intelligence, ces paysans déracinés du champ natal; et les autres non moins méritants, lettrés, professeurs, artistes, avocats, notaires, médecins, car toutes les professions ont eu tous les courages; laissez-moi glorifier ces bannis, ces chassés, ces persécutés, et, au milieu de tous, ces représentants du peuple qui, après avoir lutté trois ans à la tribune contre une coalition de réactions, de trahisons et de haines, ont lutté quatre jours dans la rue contre une armée! Ces représentants, je les ai connus, ils sont mes amis, laissez-moi vous en parler, permettez-moi ces effusions, je les ai vus dans les mêlées; je les ai vus sur le penchant des catastrophes; j'ai vu leur calme dans les barricades; j'ai vu, ce qui est plus rare que le courage militaire, leur front intrépide dans les luttes parlementaires, pendant que

l'avenir mystérieux les menaçait, pendant que les fureurs de la majorité s'acharnaient sur eux, pendant que la presse monarchique, c'est-à-dire anarchique, les insultait, que les journaux bonapartistes, complices des préméditations sinistres de l'Élysée, leur prodiguaient à dessein la boue et l'injure, et que la calomnie les faisait bons pour la proscription.

Je les ai vus ensuite après l'écroulement, dans la peine, dans la grande épreuve, conduisant au désert de l'exil la lugubre colonne des sacrifiés, et, moi qui les aimais, je les ai admirés.

Voilà ce que j'ai vu en Belgique, voilà, je le sais, ce que je vais revoir ici. Car ce grand exemple de la concorde des proscrits, dont la France a besoin, ce beau spectacle de la fraternité pratiquée devant lequel tombent les calomnies, la Belgique, certes, n'est point la seule à le donner. Il se retrouve sur tous les autres radeaux de la Méduse, sur tous les autres points où les naufragés de la proscription se sont groupés; il se retrouve particulièrement à Jersey. Je vous en remercie, amis, au nom de notre malheur!

Oh! scellons, consolidons, cimentons cette concorde! abjurons toute dissidence et tout désaccord! puisque nous n'avons plus qu'une couleur à notre drapeau, la pourpre, n'ayons plus qu'un sentiment dans nos âmes, la fraternité! La France, je le répète, a besoin de nous savoir unis. Divisés, nous la troublons; unis, nous la rassurons. Soyons unis pour être forts, et soyons unis pour être heureux!

Heureux! quel mot! Et peut-on le prononcer, hélas! quand la patrie est loin, quand la liberté est morte? Oui, si l'on aime. S'aimer dans l'affliction, c'est le bonheur du malheur.

Et comment ne nous aimerions-nous pas? Y a-t-il quelque douleur qui n'ait pas été également partagée à tous? Nous avons le même malheur et la même espérance. Nous avons sur la tête le même ciel et le même exil. Ce que vous pleurez, je le pleure; ce que vous regrettez, je le regrette; ce que vous espérez, je l'attends. Étant pareils par le sort, comment ne serions-nous pas frères par l'esprit? La larme que nous avons dans les yeux s'appelle France, le rayon que nous avons dans la pensée s'appelle république.

Aimons-nous ! Souffrir ensemble, c'est déjà s'aimer. L'adversité, en perçant nos cœurs du même glaive, les a traversés du même amour.

Aimons-nous pour la patrie absente ! aimons-nous pour la république égorgée ! aimons-nous contre l'ennemi commun !

Notre but, c'est un seul peuple ; notre point de départ, ce doit être une seule âme. Ébauchons l'unité par l'union.

Citoyens, vive la république ! Proscrits, vive la France !

III

DÉCLARATION A PROPOS DE L'EMPIRE

Jersey, 31 octobre 1852.

AU PEUPLE

Citoyens,

L'empire va se faire. Faut-il voter ? Faut-il continuer de s'abstenir ? Telle est la question qu'on nous adresse.

Dans le département de la Seine, un certain nombre de républicains, de ceux qui, jusqu'à ce jour, se sont abstenus, comme ils le devaient, de prendre part, sous quelque forme que ce fût, aux actes du gouvernement de M. Bonaparte, sembleraient aujourd'hui ne pas être éloignés de penser qu'à l'occasion de l'empire une manifestation opposante de la ville de Paris, par la voie du scrutin, pourrait être utile, et que le moment serait peut-être venu d'intervenir dans le vote. Ils ajoutent que, dans tous les cas, le vote pourrait être un moyen de recensement pour le parti républicain ; grâce au vote, on se compterait.

Ils nous demandent conseil.

Notre réponse sera simple ; et ce que nous dirons pour Paris, peut être dit pour tous les départements.

Nous ne nous arrêterons point à faire remarquer que M. Bonaparte ne s'est pas décidé à se déclarer empereur sans avoir au préalable arrêté avec ses complices le

nombre de voix dont il lui convient de dépasser les 7,500,000 de son 20 décembre. A l'heure qu'il est, huit millions, neuf millions, dix millions, son chiffre est fait. Le scrutin n'y changera rien. Nous ne prendrons pas la peine de vous rappeler ce que c'est que le « suffrage universel » de M. Bonaparte, ce que c'est que les scrutins de M. Bonaparte. Manifestation de la ville de Paris ou de la ville de Lyon, recensement du parti républicain, est-ce que cela est possible? Où sont les garanties du scrutin? où est le contrôle? où sont les scrutateurs? où est la liberté? Songez à toutes ces dérisions. Qu'est-ce qui sort de l'urne? la volonté de M. Bonaparte. Pas autre chose. M. Bonaparte a les clefs des boîtes dans sa main, les Oui et les Non dans sa main, le vote dans sa main. Après le travail des préfets et des maires terminé, ce gouvernant de grands chemins s'enferme tête-à-tête avec le scrutin et le dépouille. Pour lui, ajouter ou retrancher des voix, altérer un procès-verbal, inventer un total, fabriquer un chiffre, qu'est-ce que c'est? un mensonge, c'est-à-dire peu de chose; un faux, c'est-à-dire rien.

Restons dans les principes, citoyens. Ce que nous avons à vous dire, le voici :

M. Bonaparte trouve que l'instant est venu de s'appeler majesté. Il n'a pas restauré un pape pour le laisser à rien faire ; il entend être sacré et couronné. Depuis le 2 décembre, il a le fait, le despotisme ; maintenant il veut le mot, l'empire. Soit.

Nous, républicains, quelle est notre fonction? quelle doit être notre attitude ?

Citoyens, Louis Bonaparte est hors la loi ; Louis Bonaparte est hors l'humanité. Depuis dix mois que ce malfaiteur règne, le droit à l'insurrection est en permanence et domine toute la situation. A l'heure où nous sommes, un perpétuel appel aux armes est au fond des consciences. Or, soyons tranquilles, ce qui se révolte dans toutes les consciences arrive bien vite à armer tous les bras.

Amis et frères, en présence de ce gouvernement infâme, négation de toute morale, obstacle à tout progrès social, en présence de ce gouvernement meurtrier du peuple, assassin de la république et violateur des lois, de ce gou-

vernement né de la force et qui doit périr par la force, de ce gouvernement élevé par le crime et qui doit être terrassé par le droit, le français digne du nom de citoyen ne sait pas, ne veut pas savoir s'il y a quelque part des semblants de scrutin, des comédies de suffrage universel et des parodies d'appel à la nation ; il ne s'informe pas s'il y a des hommes qui votent et des hommes qui font voter, s'il y a un troupeau qu'on appelle le sénat et qui délibère et un autre troupeau qu'on appelle le peuple et qui obéit; il ne s'informe pas si le pape va sacrer au maître-autel de Notre-Dame l'homme qui — n'en doutez pas, ceci est l'avenir inévitable — sera ferré au poteau par le bourreau ; — en présence de M. Bonaparte et de son gouvernement, le citoyen digne de ce nom ne fait qu'une chose et n'a qu'une chose à faire : charger son fusil et attendre l'heure.

IV

BANQUET POLONAIS

ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION DE POLOGNE

29 novembre 1852.

Proscrits de Pologne,

Vous prononcez mon nom au milieu de cette fête, destinée à honorer vos grandes luttes. Vous me faites appel. Je me lève.

Cette solennité m'est chère. Elle m'est chère doublement, et savez-vous pourquoi, citoyens? ce n'est pas seulement parce qu'elle rappelle à nos mémoires votre héroïque réveil de 1830, c'est aussi, c'est surtout parce qu'elle glorifie une révolution, au jour, presque à l'heure où la servitude vote l'empire.

Oui, ceci me plaît, ceci me convient. Cette communion à laquelle j'assiste, cette communion de la France exilée et de la Pologne proscrite dans un illustre souvenir, dans une date mémorable, a le haut caractère d'un acte de foi. Oui, citoyens, c'est au moment où il semble que les cercueils se ferment qu'il faut affirmer la vie.

Qu'aujourd'hui, ici, dans cette île, à l'instant où, en France, on salue empereur le bandit du 2 décembre, que vos voix généreuses, que vos paroles inspirées, que vos

chants patriotiques, répondent, comme un écho de la conscience humaine, à ces acclamations infâmes!

Et maintenant, permettez-moi de me recueillir en présence de la date qui nous rassemble et que je vois inscrite sur ce mur.

La Pologne! le 29 novembre 1830! quelle nation! quel anniversaire! Citoyens, aujourd'hui, tout au travers de cet amas énorme de contrats exécrables qui constituent ce que les chancelleries appellent le droit public actuel de l'Europe, au milieu de ces brocantages de territoires, de ces achats de peuples, de ces ventes de nations, au milieu de ce tas odieux de parchemins scellés de tous les sceaux impériaux et royaux qui a pour première page le traité de partage de 1772 et pour dernière page le traité de partage de 1815, on voit un trou, un trou profond, terrible, menaçant, une plaie béante qui perce la liasse de part en part. Et ce trou, qui l'a fait? le sabre de la Pologne. En combien de coups? en un seul. Et quel jour? le 29 novembre 1830.

Le 29 novembre 1830, la Pologne a senti que le moment était venu d'empêcher la prescription de sa nationalité, et ce jour-là, elle a donné ce coup de sabre effrayant.

Depuis, ce sabre a été brisé. L'*ordre,* on a dit ce mot hideux, l'*ordre a régné à Varsovie!* Ce peuple, qui était un héros, est redevenu un esclave et a repris sa souquenille de galérien. Des princes dignes du bagne ont remis à la chaîne ce forçat digne de l'auréole.

O polonais, vous avez presque le droit de vous tourner vers nous, fils de l'Europe, avec amertume. Mon cœur se serre en songeant à vous. Le traité de 1772, perpétré et commis à la face de la France, en pleine lumière de la philosophie et de la civilisation, dans ce plein midi que Voltaire et Rousseau faisaient sur le monde, le traité de 1772 est la grande tache du dix-huitième siècle comme le 2 décembre est la grande honte du dix-neuvième. Pendant toute une longue période historique, — et je n'ai pas attendu ce jour pour le dire, je le rappelais le 19 mars 1846 à l'assemblée politique dont je faisais partie, — depuis les premières années de Henri II jusqu'aux dernières années de Louis XIV, la Pologne a couvert le continent, périodiquement épouvanté par la crue formidable des turcs.

L'Europe a vécu, a grandi, a pensé, s'est développée, a été heureuse, est devenue Europe derrière ce boulevard. La barbarie, marée montante, écumait sur la Pologne comme l'océan sur la falaise, et la Pologne disait à la barbarie comme la falaise à l'océan : tu n'iras pas plus loin. Cela a duré trois cents ans.

Quelle a été la récompense? Un beau jour, l'Europe, que la Pologne avait sauvée de la Turquie, a livré la Pologne à la Russie. Et, aveuglement qui est un châtiment! en commettant un crime, l'Europe ne s'est pas aperçue qu'elle faisait une sottise. La situation continentale avait changé; la menace ne venait plus du même côté. Le dix-huitième siècle, préparation en toute chose du dix-neuvième, est marqué par la décroissance du sultan et par la croissance du czar. L'Europe ne s'était pas rendu compte de ce phénomène. Pierre Ier, et son rude précepteur Charles XII, avaient changé la Moscovie en Russie. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, la Turquie s'en allait, la Russie arrivait. La gueule ouverte désormais, ce n'était plus la Turquie, c'était la Russie. Le rugissement sourd qu'on entendait ne venait plus de Stamboul, il venait de Pétersbourg. Le péril s'était déplacé, mais la Pologne était restée. Chose frappante, elle était providentiellement placée aussi bien pour résister aux russes que pour repousser les turcs. Cette situation étant donnée, en 1772, qu'a fait l'Europe? La Pologne était la sentinelle. L'Europe l'a livrée. A qui? à l'ennemi.

Et qui a fait cette chose sans nom? les diplomates, les cervelles politiques du temps, les hommes d'état de profession. Or, ce n'est pas seulement ingrat, c'est inepte. Ce n'est pas seulement infâme, c'est bête.

Aujourd'hui, l'Europe porte la peine du crime. A son tour, le cadavre de la Pologne livre l'Europe à la Russie.

Et la Russie, citoyens, est un bien autre péril que n'était la Turquie. Toutes deux sont l'Asie; mais la Turquie était l'Asie chaude, colorée, ardente, la lave qui met le feu, mais peut féconder; la Russie est l'Asie froide, l'Asie pâle et glacée, l'Asie morte, la pierre du sépulcre qui tombe et qui ne se relève plus. La Turquie, ce n'était que l'islamisme; c'était féroce, mais cela n'avait pas de système. La

Russie est quelque chose d'autrement redoutable, c'est le passé debout, qui s'obstine à vivre et à épouser le présent. Mieux vaut la morsure d'un léopard que l'étreinte d'un spectre. La Turquie n'attaquait qu'une forme de civilisation, le christianisme, forme dont la face catholique est déjà morte; la Russie, elle, veut étouffer toute la civilisation d'un coup et à la fois dans la démocratie. Ce qu'elle veut tuer, c'est la révolution, c'est le progrès, c'est l'avenir. Il semble que le despotisme russe se soit dit : j'ai un ennemi, l'esprit humain.

Je résume ceci d'un mot. Après les turcs, la Grèce a survécu; l'Europe ne survivrait pas après les russes.

O polonais, je vous le dis du fond de l'âme, je vous admire. Vous êtes les aînés de la persécution. Cette coupe d'amertume où nous buvons aujourd'hui, nous y trouvons la trace de vos lèvres. Vous portez les chevrons de l'exil. Vos frères sont en Sibérie comme les nôtres sont en Afrique. Bannis de Pologne, les proscrits de France vous saluent.

Nous saluons ton histoire, peuple polonais, bon peuple! Lève la tête dans ton accablement. Tu es grand, gisant sur le fumier russe. O Job des nations, tes plaies sont des gloires.

Nous saluons ton histoire et l'histoire de tous les peuples qui ont souffert et qui ont lutté.

Cette réunion, cette date auguste, 29 novembre 1830, évoquent à nos yeux tous les grands souvenirs révolutionnaires, tous les grands hommes libérateurs, et, dans notre reconnaissance religieuse et profonde, nous convions Kosciuszko, Washington, Bolivar, Botzaris, tous les vaillants lutteurs du progrès, tous les glorieux martyrs de l'idée, à ces saintes agapes de la proscription. Ici, dans cette salle, est-ce qu'il ne vous semble pas comme à moi les voir au-dessus de nos têtes? Est-ce qu'il n'y a pas là, autour de cette date splendide, comme une nuée lumineuse où ces triomphateurs, nos vrais ancêtres, nous apparaissent et nous sourient? Regardez-les, contemplez-les comme moi, ces transfigurés! Eux aussi ont souffert. Au jour mystérieux qui sort de la tombe, ceux qui n'étaient que des hommes deviennent des demi-dieux, et les couronnes

d'épines qui faisaient saigner le front des vivants se changent en couronnes de lauriers et font rayonner le front des fantômes.

Citoyens, cinq nations sont ici représentées, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, l'Italie et la France, cinq nations illustres devant le genre humain, aujourd'hui couchées dans la fosse.

Les hommes de despotisme en frémissent de joie. Leur joie a tort. Je ne me lasserai jamais de le redire, quoique assassinées, ces grandes nations ne sont pas mortes. Les tyrans, qui n'ont pas d'âme, ne savent pas que les peuples en ont une.

Quand les tyrans ont scellé sur un peuple la pierre du tombeau, qu'est-ce qu'ils ont fait? Ils croient avoir enfermé une nation dans la tombe, ils y ont enfermé une idée. Or, la tombe ne fait rien à qui ne meurt pas, et l'idée est immortelle. Citoyens, un peuple n'est pas une chair; un peuple est une pensée! Qu'est-ce que la Pologne? c'est l'indépendance. Qu'est-ce que l'Allemagne? c'est la vertu. Qu'est-ce que la Hongrie? c'est l'héroïsme. Qu'est-ce que l'Italie? c'est la gloire. Qu'est-ce que la France? c'est la liberté. Citoyens, le jour où l'indépendance, la vertu, l'héroïsme, la gloire et la liberté mourront, ce jour-là, ce jour-là seulement, la Pologne, l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie et la France seront mortes.

Ce jour-là, citoyens, l'âme du monde aurait disparu.

Or, l'âme du monde, c'est Dieu.

Citoyens, buvons à l'idée qui ne meurt pas! buvons aux peuples qui ressuscitent!

1853

Les proscrits meurent. — La guerre éclate.
Paroles d'espérance sur les tombeaux et sur les peuples.

I

SUR LA TOMBE DE JEAN BOUSQUET

AU CIMETIÈRE SAINT-JEAN, A JERSEY

20 avril 1853.

Victor Hugo à Jersey habitait une solitude, une maison appelée Marine-Terrace, isolée au bord de la mer.

Cependant les proscrits commençaient à mourir. Un homme ne doit pas être mis dans la tombe sans qu'une parole soit dite qui aille de lui à Dieu.

Les proscrits vinrent trouver Victor Hugo, et lui demandèrent de dire, au nom de tous, cette parole.

Citoyens,

L'homme auquel nous sommes venus dire l'adieu suprême, Jean Bousquet, de Tarn-et-Garonne, fut un énergique soldat de la démocratie. Nous l'avons vu, proscrit inflexible, dépérir douloureusement au milieu ce nous. Le mal le rongeait ; il se sentait lentement empoisonné par le souvenir de tout ce qu'on laisse derrière soi ; il pouvait revoir les êtres absents, les lieux aimés, sa ville, sa maison ; il pouvait revoir la France, il n'avait qu'un mot à dire, cette humiliation exécrable que M. Bonaparte appelle amnistie ou grâce s'offrait à lui, il l'a chastement repoussée,

et il est mort. Il avait trente-quatre ans. Maintenant le voilà! (*L'orateur montre la fosse.*)

Je n'ajouterai pas un éloge à cette simple vie, à cette grande mort. Qu'il repose en paix, dans cette fosse obscure où la terre va le couvrir, et où son âme est allée retrouver les espérances éternelles du tombeau!

Qu'il dorme ici, ce républicain, et que le peuple sache qu'il y a encore des cœurs fiers et purs, dévoués à sa cause! Que la république sache qu'on meurt plutôt que de l'abandonner! Que la France sache qu'on meurt parce qu'on ne la voit plus!

Qu'il dorme, ce patriote, au pays de l'étranger! Et nous, ses compagnons de lutte et d'adversité, nous qui lui avons fermé les yeux, à sa ville natale, à sa famille, à ses amis, s'ils nous demandent : Où est-il? nous répondrons : Mort dans l'exil! comme les soldats répondaient au nom de La Tour d'Auvergne : Mort au champ d'honneur!

Citoyens! aujourd'hui, en France, les apostasies sont en joie. La vieille terre du 14 juillet et du 10 août assiste à l'épanouissement hideux des turpitudes et à la marche triomphale des traîtres. Pas une indignité qui ne reçoive immédiatement une récompense. Ce maire a violé la loi, on le fait préfet; ce soldat a déshonoré le drapeau, on le fait général; ce prêtre a vendu la religion, on le fait évêque; ce juge a prostitué la justice, on le fait sénateur; cet aventurier, ce prince a commis tous les crimes, depuis les vilenies devant lesquelles reculerait un filou jusqu'aux horreurs devant lesquelles reculerait un assassin, il passe empereur. Autour de ces hommes, tout est fanfares, banquets, danses, harangues, applaudissements, génuflexions. Les servilités viennent féliciter les ignominies. Citoyens, ces hommes ont leurs fêtes; eh bien! nous aussi nous avons les nôtres. Quand un de nos compagnons de bannissement, dévoré par la nostalgie, épuisé par la fièvre lente des habitudes rompues et des affections brisées, après avoir bu jusqu'à la lie toutes les agonies de la proscription, succombe enfin et meurt, nous suivons sa bière couverte d'un drap noir; nous venons au bord de la fosse; nous nous mettons à genoux, nous aussi, non devant le succès, mais devant le tombeau; nous nous penchons sur notre

frère enseveli et nous lui disons : — Ami ! nous te félicitons d'avoir été vaillant, nous te félicitons d'avoir été généreux et intrépide, nous te félicitons d'avoir été fidèle, nous te félicitons d'avoir donné à ta foi jusqu'au dernier souffle de ta bouche, jusqu'au dernier battement de ton cœur, nous te félicitons d'avoir souffert, nous te félicitons d'être mort ! — Puis nous relevons la tête, et nous nous en allons le cœur plein d'une sombre joie. Ce sont là les fêtes de l'exil.

Telle est la pensée austère et sereine qui est au fond de toutes nos âmes ; et devant ce sépulcre, devant ce gouffre où il semble que l'homme s'engloutit, devant cette sinistre apparence du néant, nous nous sentons consolidés dans nos principes et dans nos certitudes ; l'homme convaincu n'a jamais le pied plus ferme que sur la terre mouvante du tombeau ; et, l'œil fixé sur ce mort, sur cet être évanoui, sur cette ombre qui a passé, croyants inébranlables, nous glorifions celle qui est immortelle et celui qui est éternel, la liberté et Dieu !

Oui, Dieu ! Jamais une tombe ne doit se fermer sans que ce grand mot, sans que ce mot vivant y soit tombé. Les morts le réclament, et ce n'est pas nous qui le leur refuserons. Que le peuple religieux et libre au milieu duquel nous vivons le comprenne bien, les hommes du progrès, les hommes de la démocratie, les hommes de la révolution savent que la destinée de l'âme est double, et l'abnégation qu'ils montrent dans cette vie prouve combien ils comptent profondément sur l'autre. Leur foi dans ce grand et mystérieux avenir résiste même au spectacle repoussant que nous donne depuis le 2 décembre le clergé catholique asservi. Le papisme romain en ce moment épouvante la conscience humaine. Ah ! je le dis, et j'ai le cœur plein d'amertume en songeant à tant d'abjection et de honte, ces prêtres qui, pour de l'argent, pour des palais, des mitres et des crosses, pour l'amour des biens temporels, bénissent et glorifient le parjure, le meurtre et la trahison, ces églises où l'on chante *Te Deum* au crime couronné, oui, ces églises, oui, ces prêtres suffiraient pour ébranler les plus fermes convictions dans les âmes les plus profondes, si l'on n'apercevait, au-dessus de l'église, le ciel, et, au-dessus du prêtre, Dieu !

Et ici, citoyens, sur le seuil de cette tombe ouverte, au milieu de cette foule recueillie qui environne cette fosse, le moment est venu de semer, pour qu'elle germe dans toutes les consciences, une grave et solennelle parole.

Citoyens, à l'heure où nous sommes, heure fatale et qui sera comptée dans les siècles, le principe absolutiste, le vieux principe du passé, triomphe par toute l'Europe ; il triomphe comme il lui convient de triompher, par le glaive, par la hache, par la corde et le billot, par les massacres, par les fusillades, par les tortures, par les supplices. Le despotisme, ce Moloch entouré d'ossements, célèbre à la face du soleil ses effroyables mystères sous le pontificat sanglant des Haynau, des Bonaparte et des Radetzky. Potences en Hongrie, potences en Lombardie, potences en Sicile ; en France, la guillotine, la déportation et l'exil. Rien que dans les états du pape, et je cite le pape qui s'intitule *le roi de la douceur*, rien que dans les états du pape, dis-je, depuis trois ans, seize cent quarante-quatre patriotes, le chiffre est authentique, sont morts fusillés ou pendus, sans compter les innombrables morts ensevelis vivants dans les cachots et les oubliettes. Au moment où je parle, le continent, comme aux plus odieux temps de l'histoire, est encombré d'échafauds et de cadavres ; et, le jour où la révolution voudrait se faire un drapeau des linceuls de toutes les victimes, l'ombre de ce drapeau noir couvrirait l'Europe.

Ce sang, tout ce sang qui coule, de toutes parts, à ruisseaux, à torrents, démocrates, c'est le vôtre.

Eh bien, citoyens, en présence de cette saturnale de massacre et de meurtre, en présence de ces infâmes tribunaux où siégent des assassins en robe de juges, en présence de tous ces cadavres chers et sacrés, en présence de cette lugubre et féroce victoire des réactions, je le déclare solennellement, au nom des proscrits de Jersey qui m'en ont donné le mandat, et j'ajoute au nom de tous les proscrits républicains, car pas une voix de vrai républicain ayant quelque autorité ne me démentira, je le déclare devant ce cercueil d'un proscrit, le deuxième que nous descendons dans la fosse depuis dix jours, nous les exilés, nous les victimes, nous abjurons, au jour inévitable

et prochain du grand dénouement révolutionnaire, nous abjurons toute volonté, tout sentiment, toute idée de représailles sanglantes!

Les coupables seront châtiés, certes, tous les coupables, et châtiés sévèrement, il le faut; mais pas une tête ne tombera; pas une goutte de sang, pas une éclaboussure d'échafaud ne tachera la robe immaculée de la république de Février. La tête même du brigand de décembre sera respectée avec horreur par le progrès. La révolution fera de cet homme un plus grand exemple en remplaçant sa pourpre d'empereur par la casaque de forçat. Non, nous ne répliquerons pas à l'échafaud par l'échafaud. Nous répudions la vieille et inepte loi du talion. Comme la monarchie, le talion fait partie du passé; nous répudions le passé. La peine de mort, glorieusement abolie par la république en 1848, odieusement rétablie par Louis Bonaparte, reste abolie pour nous, abolie à jamais. Nous avons emporté dans l'exil le dépôt sacré du progrès; nous le rapporterons à la France fidèlement. Ce que nous demandons à l'avenir, ce que nous voulons de lui, c'est la justice, ce n'est pas la vengeance. D'ailleurs, de même que pour avoir à jamais le dégoût des orgies, il suffisait aux spartiates d'avoir vu des esclaves ivres de vin, à nous républicains, pour avoir à jamais horreur des échafauds, il nous suffit de voir les rois ivres de sang.

Oui, nous le déclarons, et nous attestons cette mer qui lie Jersey à la France, ces champs, cette calme nature qui nous entoure, cette libre Angleterre qui nous écoute, les hommes de la révolution, quoi qu'en disent les abominables calomnies bonapartistes, rentreront en France, non comme des exterminateurs, mais comme des frères! Nous prenons à témoin de nos paroles ce ciel sacré qui rayonne au-dessus de nos têtes et qui ne verse dans nos âmes que des pensées de concorde et de paix! nous attestons ce mort qui est là dans cette fosse et qui, pendant que je parle, murmure à voix basse dans son suaire : Oui, frères, repoussez la mort! je l'ai acceptée pour moi, je n'en veux pas pour autrui!

La république, c'est l'union, l'unité, l'harmonie, la lumière, le travail créant le bien-être, la suppression des

conflits d'homme à homme et de nation à nation, la fin des exploitations inhumaines, l'abolition de la loi de mort, et l'établissement de la loi de vie.

Citoyens, cette pensée est dans vos esprits, et je n'en suis que l'interprète; le temps des sanglantes et terribles nécessités révolutionnaires est passé; pour ce qui reste à faire, l'indomptable loi du progrès suffit. D'ailleurs, soyons tranquilles, tout combat avec nous dans les grandes batailles qui nous restent à livrer ; batailles dont l'évidente nécessité n'altère pas la sérénité des penseurs; batailles dans lesquelles l'énergie révolutionnaire égalera l'acharnement monarchique; batailles dans lesquelles la force unie au droit terrassera la violence alliée à l'usurpation; batailles superbes, glorieuses, enthousiastes, décisives, dont l'issue n'est pas douteuse, et qui seront les Tolbiac, les Hastings et les Austerlitz de la démocratie. Citoyens, l'époque de la dissolution du vieux monde est arrivée. Les antiques despotismes sont condamnés par la loi providentielle; le temps, ce fossoyeur courbé dans l'ombre, les ensevelit; chaque jour qui tombe les enfouit plus avant dans le néant. Dieu jette les années sur les trônes comme nous jetons les pelletées de terre sur les cercueils.

Et maintenant, frères, au moment de nous séparer, poussons le cri de triomphe, poussons le cri du réveil; comme je vous le disais il y a quelques mois à propos de la Pologne, c'est sur les tombes qu'il faut parler de résurrection. Certes, l'avenir, un avenir prochain, je le répète, nous promet en France la victoire de l'idée démocratique, l'avenir nous promet la victoire de l'idée sociale; mais il nous promet plus encore, il nous promet sous tous les climats, sous tous les soleils, dans tous les continents, en Amérique aussi bien qu'en Europe, la fin de toutes les oppressions et de tous les esclavages. Après les rudes épreuves que nous subissons, ce qu'il nous faut, ce n'est pas seulement l'émancipation de telle ou telle classe qui a souffert trop longtemps, l'abolition de tel ou tel privilége, la consécration de tel ou tel droit; cela, nous l'aurons; mais cela ne nous suffit pas; ce qu'il nous faut, ce que nous obtiendrons, n'en doutez pas, ce que pour ma part, du fond de cette nuit sombre de l'exil, je contemple d'avance

avec l'éblouissement de la joie, citoyens, c'est la délivrance de tous les peuples, c'est l'affranchissement de tous les hommes! Amis, nos souffrances engagent Dieu. Il nous en doit le prix. Il est débiteur fidèle, il s'acquittera. Ayons donc une foi virile, et faisons avec transport notre sacrifice. Opprimés de toutes les nations, offrez vos plaies; polonais, offrez vos misères; hongrois, offrez votre gibet; italiens, offrez votre croix; héroïques déportés de Cayenne et d'Afrique, nos frères, offrez votre chaîne; proscrits, offrez votre proscription; et toi, martyr, offre ta mort à la liberté du genre humain.

II

SUR LA TOMBE DE LOUISE JULIEN

CIMETIÈRE DE SAINT-JEAN

26 juillet 1853.

Citoyens,

Trois cercueils en quatre mois.

La mort se hâte, et Dieu nous délivre un à un.

Nous ne t'accusons pas, nous te remercions, Dieu puissant qui nous rouvres, à nous exilés, les portes de la patrie éternelle!

Cette fois, l'être inanimé et cher que nous apportons à la tombe, c'est une femme.

Le 21 janvier dernier, une femme fut arrêtée chez elle par le sieur Boudrot, commissaire de police à Paris. Cette femme, jeune encore, elle avait trente-cinq ans, mais estropiée et infirme, fut envoyée à la préfecture et enfermée dans la cellule n° 1, dite *cellule d'essai*. Cette cellule, sorte de cage de sept à huit pieds carrés à peu près, sans air et sans jour, la malheureuse prisonnière l'a peinte d'un mot; elle l'appelle : *cellule-tombeau;* elle dit, je cite ses propres paroles : « C'est dans cette cellule-« tombeau, qu'estropiée, malade, j'ai passé vingt et un « jours, collant mes lèvres d'heure en heure contre le « treillage pour aspirer un peu d'air vital et ne pas mou-

« rir*. » — Au bout de ces vingt et un jours, le 14 février, le gouvernement de décembre mit cette femme dehors et l'expulsa. Il la jeta à la fois hors de la prison et hors de la patrie. La proscrite sortait du cachot d'essai avec les germes de la phthisie. Elle quitta la France et gagna la Belgique. Le dénûment la força de voyager toussant, crachant le sang, les poumons malades, en plein hiver, dans le nord, sous la pluie et la neige, dans ces affreux wagons découverts qui déshonorent les riches entreprises des chemins de fer. Elle arriva à Ostende; elle était chassée de France, la Belgique la chassa. Elle passa en Angleterre. A peine débarquée à Londres, elle se mit au lit. La maladie contractée dans le cachot, aggravée par le voyage forcé de l'exil, était devenue menaçante. La proscrite, je devrais dire la condamnée à mort, resta gisante deux mois et demi. Puis, espérant un peu de printemps et de soleil, elle vint à Jersey. On se souvient encore de l'y avoir vue arriver par une froide matinée pluvieuse, à travers les brumes de la mer, râlant et grelottant sous sa pauvre robe de toile toute mouillée. Peu de jours après son arrivée, elle se coucha; elle ne s'est plus relevée.

Il y a trois jours elle est morte.

Vous me demanderez ce qu'était cette femme et ce qu'elle avait fait pour être traitée ainsi; je vais vous le dire.

Cette femme, par des chansons patriotiques, par de sympathiques et cordiales paroles, par de bonnes et civiques actions, avait rendu célèbre, dans les faubourgs de Paris, le nom de Louise Julien sous lequel le peuple la connaissait et la saluait. Ouvrière, elle avait nourri sa mère malade; elle l'a soignée et soutenue dix ans. Dans les jours de lutte civile, elle faisait de la charpie; et, boiteuse et se traînant, elle allait dans les ambulances, et secourait les blessés de tous les partis. Cette femme du peuple était un poëte, cette femme du peuple était un esprit; elle chantait la république, elle aimait la liberté, elle appelait ardemment l'avenir fraternel de toutes les nations et de tous

* Voir *les Bagnes d'Afrique et la Transportation de décembre*, par Ch. Ribeyrolles, p. 199.

les hommes; elle croyait à Dieu, au peuple, au progrès, à la France; elle versait autour d'elle, comme un vase, dans les esprits des prolétaires, son grand cœur plein d'amour et de foi. Voilà ce que faisait cette femme. M. Bonaparte l'a tuée.

Ah! une telle tombe n'est pas muette; elle est pleine de sanglots, de gémissements et de clameurs.

Citoyens, les peuples, dans le légitime orgueil de leur toute-puissance et de leur droit, construisent avec le granit et le marbre des édifices sonores, des enceintes majestueuses, des estrades sublimes, du haut desquelles parle leur génie, du haut desquelles se répandent à flots dans les âmes les éloquences saintes du patriotisme, du progrès et de la liberté; les peuples, s'imaginant qu'il suffit d'être souverains pour être invincibles, croient inaccessibles et imprenables ces citadelles de la parole, ces forteresses sacrées de l'intelligence humaine et de la civilisation, et ils disent : la tribune est indestructible. Ils se trompent; ces tribunes-là peuvent être renversées. Un traître vient, des soldats arrivent, une bande de brigands se concerte, se démasque, fait feu, et le sanctuaire est envahi, et la pierre et le marbre sont dispersés, et le palais, et le temple, où la grande nation parlait au monde, s'écroule, et l'immonde tyran vainqueur s'applaudit, bat des mains, et dit : C'est fini. Personne ne parlera plus. Pas une voix ne s'élèvera désormais. Le silence est fait. — Citoyens! à son tour le tyran se trompe. Dieu ne veut pas que le silence se fasse; Dieu ne veut pas que la liberté, qui est son verbe, se taise. Citoyens! au moment où les despotes triomphants croient la leur avoir ôtée à jamais, Dieu redonne la parole aux idées. Cette tribune détruite, il la reconstruit. Non au milieu de la place publique, non avec le granit et le marbre, il n'en a pas besoin. Il la reconstruit dans la solitude; il la reconstruit avec l'herbe du cimetière, avec l'ombre des cyprès, avec le monticule sinistre que font les cercueils cachés sous terre; et de cette solitude, de cette herbe, de ces cyprès, de ces cercueils disparus, savez-vous ce qui sort, citoyens? Il en sort le cri déchirant de l'humanité, il en sort la dénonciation et le témoignage, il en sort l'accusation inexorable

qui fait pâlir l'accusé couronné, il en sort la formidable protestation des morts! Il en sort la voix vengeresse, la voix inextinguible, la voix qu'on n'étouffe pas, la voix qu'on ne bâillonne pas! — Ah! M. Bonaparte a fait taire la tribune; c'est bien; maintenant qu'il fasse donc taire le tombeau!

Lui et ses pareils n'auront rien fait tant qu'on entendra sortir un soupir d'une tombe, et tant qu'on verra rouler une larme dans les yeux augustes de la pitié.

Pitié!.. ce mot que je viens de prononcer, il a jailli du plus profond de mes entrailles devant ce cercueil, cercueil d'une femme, cercueil d'une sœur, cercueil d'une martyre! Pauline Roland en Afrique, Louise Julien à Jersey, Francesca Maderspach à Temeswar, Blanca Téléki à Pesth, tant d'autres, Rosalie Gobert, Eugénie Guillemot, Augustine Péan, Blanche Clouart, Joséphine Prabeil, Élisabeth Parlès, Marie Reviel, Claudine Hibruit, Anne Sangla, veuve Combescure, Armantine Huet, et tant d'autres encore, sœurs, mères, filles, épouses, proscrites, exilées, transportées, torturées, suppliciées, crucifiées, ô pauvres femmes! Oh! quel sujet de larmes profondes et d'inexprimables attendrissements! Faibles, souffrantes, malades, arrachées à leurs familles, à leurs maris, à leurs parents, à leurs soutiens, vieilles quelquefois et brisées par l'âge, toutes ont été des héroïnes, plusieurs ont été des héros! Oh! ma pensée en ce moment se précipite dans ce sépulcre et baise les pieds froids de cette morte dans son cercueil! Ce n'est pas une femme que je vénère dans Louise Julien, c'est la femme; la femme de nos jours, la femme digne de devenir citoyenne; la femme telle que nous la voyons autour de nous, dans tout son dévouement, dans toute sa douceur, dans tout son sacrifice, dans toute sa majesté! Amis, dans les temps futurs, dans cette belle, et paisible, et tendre, et fraternelle république sociale de l'avenir, le rôle de la femme sera grand; mais quel magnifique prélude à ce rôle que de tels martyres si vaillamment endurés! Hommes et citoyens, nous avons dit plus d'une fois dans notre orgueil : — Le dix-huitième siècle a proclamé le droit de l'homme; le dix-neuvième proclamera le droit de la femme; — mais, il faut l'avouer, citoyens, nous ne nous

sommes point hâtés; beaucoup de considérations, qui étaient graves, j'en conviens, et qui voulaient être mûrement examinées, nous ont arrêtés; et à l'instant où je parle, au point même où le progrès est parvenu, parmi les meilleurs républicains, parmi les démocrates les plus vrais et les plus purs, bien des esprits excellents hésitent encore à admettre dans l'homme et dans la femme l'égalité de l'âme humaine, et, par conséquent, l'assimilation, sinon l'identité complète, des droits civiques. Disons-le bien haut, citoyens, tant que la prospérité a duré, tant que la république a été debout, les femmes, oubliées par nous, se sont oubliées elles-mêmes; elles se sont bornées à rayonner comme la lumière, à échauffer les esprits, à attendrir les cœurs, à éveiller les enthousiasmes, à montrer du doigt à tous le bon, le juste, le grand et le vrai. Elles n'ont rien ambitionné au delà. Elles qui, par moments, sont l'image de la patrie vivante, elles qui pouvaient être l'âme de la cité, elles ont été simplement l'âme de la famille. A l'heure de l'adversité, leur attitude a changé, elles ont cessé d'être modestes; à l'heure de l'adversité, elles nous ont dit : — Nous ne savons pas si nous avons droit à votre puissance, à votre liberté, à votre grandeur; mais ce que nous savons, c'est que nous avons droit à votre misère. Partager vos souffrances, vos accablements, vos dénûments, vos détresses, vos renoncements, vos exils, votre abandon si vous êtes sans asile, votre faim si vous êtes sans pain, c'est là le droit de la femme, et nous le réclamons. — O mes frères! et les voilà qui nous suivent dans le combat, qui nous accompagnent dans la proscription, et qui nous devancent dans le tombeau!

Citoyens, puisque cette fois encore vous avez voulu que je parlasse en votre nom, puisque votre mandat donne à ma voix l'autorité qui manquerait à une parole isolée; sur la tombe de Louise Julien, comme il y a trois mois, sur la tombe de Jean Bousquet, le dernier cri que je veux jeter, c'est le cri de courage, d'insurrection et d'espérance!

Oui, des cercueils comme celui de cette noble femme qui est là signifient et prédisent la chute prochaine des bourreaux, l'inévitable écroulement des despotismes et

des despotes. Les proscrits meurent l'un après l'autre ; le tyran creuse leur fosse ; mais à un jour venu, citoyens, la fosse tout à coup attire et engloutit le fossoyeur !

O morts qui m'entourez et qui m'écoutez, malédiction à Louis Bonaparte ! O morts, exécration à cet homme ! Pas d'échafauds quand viendra la victoire, mais une longue et infamante expiation à ce misérable ! Malédiction sous tous les cieux, sous tous les climats, en France, en Autriche, en Lombardie, en Sicile, à Rome, en Pologne, en Hongrie, malédiction aux violateurs du droit humain et de la loi divine ! Malédiction aux pourvoyeurs des pontons, aux dresseurs des gibets, aux destructeurs des familles, aux tourmenteurs des peup'es ! Malédiction aux proscripteurs des pères, des mères et des enfants ! Malédiction aux fouetteurs de femmes ! Proscrits ! soyons implacables dans ces solennelles et religieuses revendications du droit et de l'humanité. Le genre humain a besoin de ces cris terribles ; la conscience universelle a besoin de ces saintes indignations de la pitié. Exécrer les bourreaux, c'est consoler les victimes. Maudire les tyrans, c'est bénir les nations.

III

VINGT-TROISIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA RÉVOLUTION POLONAISE

29 novembre 1853, à Jersey.

Proscrits, mes frères!

Tout marche, tout avance, tout approche, et, je vous le dis avec une joie profonde, déjà se font jour et deviennent visibles les symptômes précurseurs du grand avénement. Oui, réjouissez-vous, proscrits de toutes les nations, ou, pour mieux dire, proscrits de la grande nation unique, de cette nation qui sera le genre humain et qui s'appellera République universelle. — Réjouissez-vous! l'an dernier, nous ne pouvions qu'invoquer l'espérance; cette année, nous pouvons presque attester la réalité. L'an dernier, à pareille époque, à pareil jour, nous nous bornions à dire : l'Idée ressuscitera. Cette année, nous pouvons dire : l'Idée ressuscite!

Et comment ressuscite-t-elle? de quelle façon? par qui? c'est là ce qu'il faut admirer.

Citoyens, il y a en Europe un homme qui pèse sur l'Europe; qui est tout ensemble prince spirituel, seigneur temporel, despote, autocrate, obéi dans la caserne, adoré dans le monastère, chef de la consigne et du dogme, et qui

met en mouvement, pour l'écrasement, des libertés du continent, un empire de la force de soixante millions d'hommes. Ces soixante millions d'hommes, il les tient dans sa main, non comme des hommes, mais comme des brutes, non comme des esprits, mais comme des outils. En sa double qualité ecclésiastique et militaire, il met un uniforme à leurs âmes comme à leurs corps; il dit: marchez! et il faut marcher; il dit: croyez! et il faut croire. Cet homme s'appelle en politique l'Absolu, et en religion l'Orthodoxe: il est l'expression suprême de la toute-puissance humaine; il torture, comme bon lui semble, des peuples entiers; il n'a qu'à faire un signe, et il le fait pour vider la Pologne dans la Sibérie; il croise, mêle et noue tous les fils de la grande conspiration des princes contre les hommes; il a été à Rome, et lui, pape grec, il a donné le baiser d'alliance au pape latin; il règne à Berlin, à Munich, à Dresde, à Stuttgart, à Vienne, comme à Saint-Pétersbourg; il est l'âme de l'empereur d'Autriche et la volonté du roi de Prusse; la vieille Allemagne n'est plus que sa remorque. Cet homme est quelque chose qui ressemble à l'ancien roi des rois; c'est l'Agamemnon de cette guerre de Troie que les hommes du passé font aux hommes de l'avenir; c'est la menace sauvage de l'ombre à la lumière, du nord au midi. Je viens de vous le dire, et je résume d'un mot ce monstre de l'omnipotence: empereur comme Charles-Quint, pape comme Grégoire VII, il tient dans ses mains une croix qui se termine en glaive et un sceptre qui se termine en knout.

Ce prince, ce souverain, puisque les peuples permettent à des hommes de prendre ce nom, ce Nicolas de Russie est à cette heure l'homme véritable du despotisme. Il en est la tête; Louis Bonaparte n'en est que le masque.

Dans ce dilemme qui a toute la rigueur d'un décret du destin, *Europe républicaine ou Europe cosaque,* c'est Nicolas de Russie qui incarne l'Europe cosaque. Nicolas de Russie est le vis-à-vis de la Révolution.

Citoyens, c'est ici qu'il faut se recueillir. Les choses nécessaires arrivent toujours; mais par quelle voie? c'est là ce qui est admirable, et j'appelle sur ceci votre attention.

Nicolas de Russie semblait avoir triomphé; le despotisme, vieil édifice restauré, dominait de nouveau l'Europe, plus solide en apparence que jamais, avec le meurtre de dix nations pour base et le crime de Bonaparte pour couronnement. La France, que le grand poëte anglais, que Shakespeare appelle le « soldat de Dieu », la France était à terre, désarmée, garrottée, vaincue. Il paraissait qu'il n'y avait plus qu'à jouir de la victoire. Mais depuis Pierre, les czars ont deux pensées, l'absolutisme et la conquête. La première satisfaite, Nicolas a songé à la seconde. Il avait à côté de lui, à son ombre, j'ai presque dit à ses pieds, un prince amoindri, un empire vieillissant, un peuple affaibli par son peu d'adhérence à la civilisation européenne. Il s'est dit : c'est le moment; et il a étendu son bras vers Constantinople, et il a allongé sa serre vers cette proie. Oubliant toute dignité, toute pudeur, tout respect de lui-même et d'autrui, il a montré brusquement à l'Europe les plus cyniques nudités de l'ambition. Lui, colosse, il s'est acharné sur une ruine; il s'est rué sur ce qui tombait, et il s'est dit avec joie : Prenons Constantinople; c'est facile, injuste et utile.

Citoyens, qu'est-il arrivé?

Le sultan s'est dressé.

Nicolas, par sa ruse et sa violence, s'est donné pour adversaire le désespoir, cette grande force. La révolution, foudre endormie, était là. Or, — écoutez ceci, car c'est grand : — il s'est trouvé que, froissé, humilié, navré, poussé à bout, ce turc, ce prince chétif, ce prince débile, ce moribond, ce fantôme sur lequel le czar n'avait qu'à souffler, ce petit sultan, souffleté par Mentschikoff et cravaché par Gortschakoff, s'est jeté sur la foudre et l'a saisie.

Et maintenant il la tient, il la secoue au-dessus de sa tête, et les rôles sont changés, et voici Nicolas qui tremble! — et voici les trônes qui s'émeuvent, et voici les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse qui s'en vont de Constantinople, et voici les légions polonaise, hongroise et italienne qui se forment, et voici la Roumanie, la Transylvanie, la Hongrie qui frémissent, voici la Circassie qui se lève, voici la Pologne qui frissonne; car tous, peuples et

rois, ont reconnu cette chose éclatante qui flamboie et qui rayonne à l'orient, et ils savent bien que ce qui brille en ce moment dans la main désespérée de la Turquie, ce n'est pas le vieux sabre ébréché d'Othman, c'est l'éclair splendide des révolutions!

Oui, citoyens, c'est la révolution qui vient de passer le Danube!

Le Rhin, le Tibre, la Vistule et la Seine en ont tressailli.

Proscrits, combattants de toutes les dates, martyrs de toutes les luttes, battez des mains à cet ébranlement immense qui commence à peine, et que rien maintenant n'arrêtera. Toutes les nations qu'on croyait mortes dressent la tête en ce moment. Réveil des peuples, réveil de lions.

Cette guerre a éclaté au sujet d'un sépulcre dont tout le monde voulait les clefs. Quel sépulcre et quelles clefs? C'est là ce que les rois ignorent. Citoyens, ce sépulcre, c'est la grande tombe où est enfermée la République, déjà debout dans les ténèbres et toute prête à sortir. Et ces clefs qui ouvriront ce sépulcre, dans quelles mains tomberont-elles? Amis, ce sont les rois qui se les disputent, mais c'est le peuple qui les aura.

C'est fini, j'y insiste, désormais les négociations, les notes, les protocoles, les ultimatum, les armistices, les plâtrages de paix eux-mêmes n'y peuvent rien. Ce qui est fait est fait. Ce qui est entamé s'achèvera. Le sultan, dans son désespoir, a saisi la révolution, et la révolution le tient. Il ne dépend plus de lui-même à présent de se délivrer de l'aide redoutable qu'il s'est donnée. Il le voudrait qu'il ne le pourrait. Quand un homme prend un archange pour auxiliaire, l'archange l'emporte sur ses ailes.

Chose frappante! il est peut-être dans la destinée du sultan de faire crouler tous les trônes. (*Une voix :* Y compris le sien.)

Et cette œuvre à laquelle on contraint le sultan, ce sera le czar qui l'aura provoquée! Cet écroulement des trônes, d'où sortira la confédération des Peuples-Unis, ce sera le czar, je ne dirai pas qui l'aura voulu, mais qui l'aura causé.

L'Europe cosaque aura fait surgir l'Europe républicaine. A l'heure qu'il est, citoyens, le grand révolutionnaire de l'Europe, — c'est Nicolas de Russie.

N'avais-je pas raison de vous dire : admirez de quelle façon la providence s'y prend !

Oui, la providence nous emporte vers l'avenir à travers l'ombre. Regardez, écoutez, est-ce que vraiment vous ne voyez pas que le mouvement de tout commence à devenir formidable ? Le sinistre sabbat de l'absolutisme passe comme une vision de nuit. Les rangées de gibets chancellent à l'horizon, les cimetières entrevus paraissent et disparaissent, les fosses où sont les martyrs se soulèvent, tout se hâte dans ce tourbillon de ténèbres. Il semble qu'on entend ce cri mystérieux : « Hourrah ! hourrah ! les rois vont vite ! »

Proscrits, attendons l'heure. Elle va bientôt sonner, préparons-nous. Elle va sonner pour les nations, elle va sonner pour nous-mêmes. Alors, pas un cœur ne faiblira. Alors nous sortirons, nous aussi, de cette tombe qu'on appelle l'exil ; nous agiterons tous les sanglants et sacrés souvenirs, et, dans les dernières profondeurs, les masses se lèveront contre les despotes, et le droit et la justice et le progrès vaincront ; car le plus auguste et le plus terrible des drapeaux, c'est le suaire dans lequel les rois ont essayé d'ensevelir la liberté !

Citoyens, du fond de cette adversité où nous sommes encore, envoyons une acclamation à l'avenir. Saluons, au delà de toutes ces convulsions et de toutes ces guerres, saluons l'aube bénie des États-Unis d'Europe ! Oh ! ce sera là une réalisation splendide ! Plus de frontières, plus de douanes, plus de guerres, plus d'armées, plus de prolétariat, plus d'ignorance, plus de misère ; toutes les exploitations coupables supprimées, toutes les usurpations abolies ; la richesse décuplée, le problème du bien-être résolu par la science ; le travail, droit et devoir ; la concorde entre les peuples, l'amour entre les hommes ; la pénalité résorbée par l'éducation ; le glaive brisé comme le sabre ; tous les droits proclamés et mis hors d'atteinte, le droit de l'homme à la souveraineté, le droit de la femme à l'égalité, le droit de l'enfant à la lumière ; la pensée, moteur

unique; la matière, esclave unique; le gouvernement résultant de la superposition des lois de la société aux lois de la nature, c'est-à-dire pas d'autre gouvernement que le droit de l'Homme; — voilà ce que sera l'Europe demain peut-être, citoyens, et ce tableau qui vous fait tressaillir de joie n'est qu'une ébauche tronquée et rapide. O proscrits, bénissons nos pères dans leurs tombes, bénissons ces dates glorieuses qui rayonnent sur ces murailles, bénissons la sainte marche des idées. Le passé appartient aux princes; il s'appelle Barbarie; l'avenir appartient aux peuples; il s'appelle Humanité!

1854

La peine de mort. — Un gibet à Guernesey.
Complaisances anglaises. — Évocation de l'avenir. — Misère.
Nostalgie. — Encore un qui meurt.
Désastres en Crimée. — Bassesse dans le parlement.
Attitude du proscrit devant le proscripteur.

I

AUX HABITANTS DE GUERNESEY

Janvier 1854.

Une condamnation à mort est prononcée dans les îles de la Manche. Victor Hugo intervient.

Peuple de Guernesey,

C'est un proscrit qui vient à vous.

C'est un proscrit qui vient vous parler pour un condamné. L'homme qui est dans l'exil tend la main à l'homme qui est dans le sépulcre. Ne le trouvez pas mauvais, et écoutez-moi.

Le mardi 18 octobre 1853, à Guernesey, un homme, John-Charles Tapner, est entré la nuit chez une femme, Mme Saujon, et l'a tuée; puis il l'a volée, et il a mis le feu au cadavre et à la maison, espérant que le premier forfait s'en irait dans la fumée du second. Il s'est trompé. Les crimes ne sont pas complaisants, et l'incendie a refusé de cacher l'assassinat. La providence n'est pas une recéleuse; elle a livré le meurtrier.

Le procès fait à Tapner a jeté un jour hideux sur plusieurs autres crimes. Depuis un certain temps des mains, tout de suite disparues, avaient mis le feu à diverses maisons dans l'île; les présomptions se sont fixées sur Tapner, et il

a paru vraisemblable que tous les précédents incendies dussent se résumer dans le sanglant incendiaire du 18 octobre.

Cet homme a été jugé; jugé avec une impartialité et un scrupule qui honorent votre libre et intègre magistrature. Treize audiences ont été employées à l'examen des faits et à la formation lente de la conviction des juges. Le 3 janvier l'arrêt a été rendu à l'unanimité; et à neuf heures du soir, en audience publique et solennelle, votre honorable chef-magistrat, le bailli de Guernesey, d'une voix brisée et éteinte, tremblant d'une émotion dont je le glorifie, a déclaré à l'accusé « que la loi punissant de mort le meurtre », il devait, lui John-Charles Tapner, se préparer à mourir, qu'il serait pendu, le 27 janvier prochain, sur le lieu même de son crime, et que, là où il avait tué, il serait tué.

Ainsi, à ce moment où nous sommes, il y a, au milieu de vous, au milieu de nous, habitants de cet archipel, un homme qui, dans cet avenir plein d'heures obscures pour tous les autres hommes, voit distinctement sa dernière heure; en cet instant, dans cette minute où nous respirons librement, où nous allons et venons, où nous parlons et sourions, il y a, à quelques pas de nous, et le cœur se serre en y songeant, il y a dans une geôle, sur un grabat de prison, un homme, un misérable homme frissonnant, qui vit l'œil fixé sur un jour de ce mois, sur le 27 janvier, spectre qui grandit et qui approche. Le 27 janvier, masqué pour nous tous comme tous les autres jours qui nous attendent, ne montre qu'à cet homme son visage, la face sinistre de la mort.

Guernesiais, Tapner est condamné à mort; en présence du texte des codes, votre magistrature a fait son devoir; elle a rempli, pour me servir des propres termes du chef-magistrat, « son obligation »; mais prenez garde. Ceci est le talion. Tu as tué, tu seras tué. Devant la loi humaine, c'est juste; devant la loi divine, c'est redoutable.

Peuple de Guernesey, rien n'est petit quand il s'agit de l'inviolabilité humaine. Le monde civilisé vous demande la vie de cet homme.

Qui suis-je? rien. Mais a-t-on besoin d'être quelque chose pour supplier? est-il nécessaire d'être grand pour

crier grâce? Hommes des îles de la Manche, nous proscrits de France, nous vivons au milieu de vous, nous vous aimons. Nous voyons vos voiles passer à l'horizon dans les crépuscules des tempêtes, et nous vous envoyons nos bénédictions et nos prières. Nous sommes vos frères. Nous vous estimons, nous vous honorons; nous vénérons en vous le travail, le courage, les nuits passées à la mer pour nourrir la femme et les enfants, les mains calleuses du matelot, le front hâlé du laboureur, la France dont nous sommes les fils et dont vous êtes les petits-fils, l'Angleterre dont vous êtes les citoyens et dont nous sommes les hôtes.

Permettez-nous donc de vous adresser la parole, puisque nous sommes assis à votre foyer, et de vous payer votre hospitalité en coopération cordiale. Permettez-nous de nous attrister de tout ce qui pourrait assombrir votre doux pays.

Le plongeur se précipite au fond de la mer et rapporte une poignée de gravier. Nous autres, nous sommes les souffrants, nous sommes les éprouvés, c'est-à-dire les penseurs; les rêveurs, si vous voulez. — Nous plongeons au fond des choses, nous tâchons de toucher Dieu, et nous rapportons une poignée de vérités.

La première des vérités, la voici : tu ne tueras pas.

Et cette parole est absolue; elle a été dite pour la loi, aussi bien que pour l'individu.

Guernesiais, écoutez ceci :

Il y a une divinité horrible, tragique, exécrable, païenne. Cette divinité s'appelait Moloch chez les hébreux et Teutatès chez les celtes; elle s'appelle à présent la peine de mort. Elle avait autrefois pour pontife, dans l'orient, le mage, et, dans l'occident, le druide; son prêtre aujourd'hui, c'est le bourreau. Le meurtre légal a remplacé le meurtre sacré. Jadis elle a rempli votre île de sacrifices humains; et elle en a laissé partout les monuments, toutes ces pierres lugubres où la rouille des siècles a effacé la rouille du sang, qu'on rencontre à demi ensevelies dans l'herbe au sommet de vos collines et sur lesquelles la ronce siffle au vent du soir. Aujourd'hui, en cette année dont elle épouvante l'aurore, l'idole monstrueuse reparaît parmi vous; elle vous somme de lui obéir; elle vous con-

voque à jour fixe, pour la célébration de son mystère, et, comme autrefois, elle réclame de vous, de vous qui avez lu l'évangile, de vous qui avez l'œil fixé sur le calvaire, elle réclame un sacrifice humain! Lui obéirez-vous? redeviendrez-vous païens le 27 janvier 1854 pendant deux heures? païens pour tuer un homme! païens pour perdre une âme! païens pour mutiler la destinée du criminel en lui retranchant le temps du repentir! Ferez-vous cela? Serait-ce là le progrès? Où en sont les hommes si le sacrifice humain est encore possible? Adore-t-on encore à Guernesey l'idole, la vieille idole du passé, qui tue en face de Dieu qui crée? A quoi bon lui avoir ôté le peulven si c'est pour lui rendre la potence?

Quoi! commuer une peine, laisser à un coupable la chance du remords et de la réconciliation, substituer au sacrifice humain l'expiation intelligente, ne pas tuer un homme, cela est-il donc si malaisé? Le navire est-il donc si en détresse qu'un homme y soit de trop? un criminel repentant pèse-t-il donc tant à la société humaine qu'il faille se hâter de jeter par-dessus le bord dans l'ombre de l'abîme cette créature de Dieu?

Guernesiais! la peine de mort recule aujourd'hui partout et perd chaque jour du terrain; elle s'en va devant le sentiment humain. En 1830, la chambre des députés de France en réclamait l'abolition, par acclamation; la constituante de Francfort l'a rayée des codes en 1848; la constituante de Rome l'a supprimée en 1849; notre constituante de Paris ne l'a maintenue qu'à une majorité imperceptible; je dis plus, la Toscane, qui est catholique, l'a abolie; la Russie, qui est barbare, l'a abolie; Otahiti, qui est sauvage, l'a abolie. Il semble que les ténèbres elles-mêmes n'en veulent plus. Est-ce que vous en voulez, vous, hommes de ce bon pays?

Il dépend de vous que la peine de mort soit abolie de fait à Guernesey; il dépend de vous qu'un homme ne soit pas « pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive » le 27 janvier; il dépend de vous que ce spectacle effroyable, qui laisserait une tache noire sur votre beau ciel, ne vous soit pas donné.

Votre constitution libre met à votre disposition tous les

moyens d'accomplir cette œuvre religieuse et sainte. Réunissez-vous légalement. Agitez pacifiquement l'opinion et les consciences. L'île entière peut, je dis plus, doit intervenir. Les femmes doivent presser les maris, les enfants attendrir les pères, les hommes signer des requêtes et des pétitions. Adressez-vous à vos gouvernants et à vos magistrats dans les limites de la loi. Réclamez le sursis, réclamez la commutation de peine. Vous l'obtiendrez.

Levez-vous. Hâtez-vous. Ne perdez pas un jour, ne perdez pas une heure, ne perdez pas un instant. Que ce fatal 27 janvier vous soit sans cesse présent. Que toute l'île compte les minutes comme cet homme!

Songez-y bien, depuis que cette sentence de mort est prononcée, le bruit que vous entendez maintenant dans toutes vos horloges, c'est le battement du cœur de ce misérable.

Un précédent est-il nécessaire? en voici un :

En 1851, un homme, à Jersey, tua un autre homme. Un nommé Jacques Fouquet tira un coup de fusil à un nommé Derbyshire. Jacques Fouquet fut déclaré coupable successivement par les deux jurys. Le 27 août 1851 la cour le condamna à mort. Devant l'imminence d'une exécution capitale, l'île s'émut. Un grand meeting eut lieu; seize cents personnes y assistèrent. Des français y parlèrent aux applaudissements du généreux peuple jersiais. Une pétition fut signée. Le 23 septembre, la grâce de Fouquet arriva.

Maintenant, qu'est-il advenu de Fouquet?

Je vais vous le dire.

Fouquet vit et Fouquet se repent *.

Qu'est-ce que le gibet a à répondre à cela?

Guernesiais! ce qu'a fait Jersey, Guernesey peut le faire. Ce que Jersey a obtenu, Guernesey l'obtiendra.

* Jacques Fouquet. — On nous assure que Jacques Fouquet, condamné à mort par notre cour royale, comme coupable du crime de meurtre sur Frédéric Derbyshire et dont la peine fut commuée par sa majesté en celle de la déportation perpétuelle, a été transféré, il y a six mois, de la prison de Millbank où il était toujours resté, à Dartmore. Il est presque complétement guéri du mal qu'il avait au cou, et sa conduite a été telle à Millbank, que le gouverneur de cette prison regarde comme très probable une nouvelle commutation de sa peine, et un bannissement aux possessions anglaises.

(*Chronique de Jersey*, 7 janvier 1854.)

Dira-t-on qu'ici, dans ce sombre guet-apens du 18 octobre, la mort semble justice? que le crime de Tapner est bien grand?

Plus le crime est grand, plus le temps doit être mesuré long au repentir.

Quoi! une femme aura été assassinée, lâchement tuée, lâchement! une maison aura été pillée, violée, incendiée, un meurtre aura été accompli, et autour de ce meurtre on croira entrevoir une foule d'autres actions perverses, un attentat aura été commis, je me trompe, plusieurs attentats, qui exigeraient une longue et solennelle réparation, le châtiment accompagné de la réflexion, le rachat du mal par la pénitence, l'agenouillement du criminel sous le crime et du condamné sous la peine, toute une vie de douleur et de purification; et parce qu'un matin, à un jour précis, le vendredi 27 janvier, en quelques minutes, un poteau aura été enfoncé dans la terre, parce qu'une corde aura serré le cou d'un homme, parce qu'une âme se sera enfuie d'un corps misérable avec le hurlement du damné, tout sera bien!

Brièveté chétive de la justice humaine!

Oh! nous sommes le dix-neuvième siècle; nous sommes le peuple nouveau; nous sommes le peuple pensif, sérieux, libre, intelligent, travailleur, souverain; nous sommes le meilleur âge de l'humanité, l'époque de progrès, d'art, de science, d'amour, d'espérance, de fraternité; échafauds! qu'est-ce que vous nous voulez? O machines monstrueuses de la mort, hideuses charpentes du néant, apparitions du passé, toi qui tiens à deux bras ton couperet triangulaire, toi qui secoues un squelette au bout d'une corde, de quel droit reparaissez-vous en plein midi, en plein soleil, en plein dix-neuvième siècle, en pleine vie? vous êtes des spectres. Vous êtes les choses de la nuit, rentrez dans la nuit. Est-ce que les ténèbres offrent leurs services à la lumière? Allez-vous-en. Pour civiliser l'homme, pour corriger le coupable, pour illuminer la conscience, pour faire germer le repentir dans les insomnies du crime, nous avons mieux que vous, nous avons la pensée, l'enseignement, l'éducation patiente, l'exemple religieux, la clarté en haut, l'épreuve en bas, l'austérité, le travail, la

clémence. Quoi! du milieu de tout ce qui est grand, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est auguste, on verra obstinément surgir la peine de mort! Quoi! la ville souveraine, la ville centrale du genre humain, la ville du 14 juillet et du 10 août, la ville où dorment Rousseau et Voltaire, la métropole des révolutions, la cité-crèche de l'idée, aura la Grève, la barrière Saint-Jacques, la Roquette! Et ce ne sera pas assez de cette contradiction abominable! et ce contre-sens sera peu! et cette horreur ne suffira pas! Et il faudra qu'ici aussi, dans cet archipel, parmi les falaises, les arbres et les fleurs, sous l'ombre des grandes nuées qui viennent du pôle, l'échafaud se dresse, et domine, et constate son droit, et règne! ici! dans le bruit des vents, dans la rumeur éternelle des flots, dans la solitude de l'abîme, dans la majesté de la nature! Allez-vous-en, vous dis-je! disparaissez! Qu'est-ce que vous venez faire, toi, guillotine, au milieu de Paris, toi, gibet, en face de l'océan?

Peuple de pêcheurs, bons et vaillants hommes de la mer, ne laissez pas mourir cet homme. Ne jetez pas l'ombre d'une potence sur votre île charmante et bénie. N'introduisez pas dans vos héroïques et incertaines aventures de mer ce mystérieux élément de malheur. N'acceptez pas la solidarité redoutable de cet empiétement du pouvoir humain sur le pouvoir divin. Qui sait? qui connaît? qui a pénétré l'énigme ? Il y a des abîmes dans les actions humaines, comme il y a des gouffres dans les flots. Songez aux jours d'orage, aux nuits d'hiver, aux forces irritées et obscures qui s'emparent de vous à de certains moments. Songez comme la côte de Serk est rude, comme les basfonds des Minquiers sont perfides, comme les écueils de Pater-Noster sont mauvais. Ne faites pas souffler dans vos voiles le vent du sépulcre. N'oubliez pas, navigateurs, n'oubliez pas, pêcheurs, n'oubliez pas, matelots, qu'il n'y a qu'une planche entre vous et l'éternité, que vous êtes à la discrétion des vagues qu'on ne sonde pas et de la destinée qu'on ignore, qu'il y a peut-être des volontés dans ce que vous prenez pour des caprices, que vous luttez sans cesse contre la mer et contre le temps, et que, vous, hommes qui savez si peu de chose et qui ne pouvez rien, vous

êtes toujours face à face avec l'infini et avec l'inconnu!

L'inconnu et l'infini, c'est la tombe.

N'ouvrez pas, de vos propres mains, une tombe au milieu de vous.

Quoi donc! les voix de cet infini ne vous disent-elles rien? Est-ce que tous les mystères ne nous entretiennent pas les uns des autres? Est-ce que la majesté de l'océan ne proclame pas la sainteté du tombeau?

Dans la tempête, dans l'ouragan, dans les coups d'équinoxe, quand les brises de la nuit balanceront l'homme mort aux poutres du gibet, est-ce que ce ne sera pas une chose terrible que ce squelette maudissant cette île dans l'immensité?

Est-ce que vous ne songerez pas en frémissant, j'y insiste, que ce vent qui viendra souffler dans vos agrès aura rencontré à son passage cette corde et ce cadavre, et que cette corde et ce cadavre lui auront parlé?

Non! plus de supplices! nous, hommes de ce grand siècle, nous n'en voulons plus. Nous n'en voulons pas plus pour le coupable que pour le non coupable. Je le répète, le crime se rachète par le remords et non par un coup de hache ou un nœud coulant; le sang se lave avec les larmes et non avec le sang. Non! ne donnons plus de besogne au bourreau. Ayons ceci présent à l'esprit, et que la conscience du juge religieux et honnête médite d'accord avec la nôtre : indépendamment du grand forfait contre l'inviolabilité de la vie humaine accompli aussi bien sur le brigand exécuté que sur le héros supplicié, tous les échafauds ont commis des crimes. Le code de meurtre est un scélérat masqué avec ton masque, ô justice, et qui tue et massacre impunément. Tous les échafauds portent des noms d'innocents et de martyrs. Non, nous ne voulons plus de supplices. Pour nous la guillotine s'appelle Lesurques, la roue s'appelle Calas, le bûcher s'appelle Jeanne d'Arc, la torture s'appelle Campanella, le billot s'appelle Thomas Morus, la ciguë s'appelle Socrate, le gibet se nomme Jésus-Christ!

Oh! s'il y a quelque chose d'auguste dans ces enseignements de fraternité, dans ces doctrines de mansuétude et d'amour que toutes les bouches qui crient : religion, et

toutes les bouches qui disent : démocratie, que toutes les voix de l'ancien et du nouvel évangile sèment et répandent aujourd'hui d'un bout du monde à l'autre, les unes au nom de l'Homme-Dieu, les autres au nom de l'Homme-Peuple ; si ces doctrines sont justes, si ces idées sont vraies ; si le vivant est frère du vivant ; si la vie de l'homme est vénérable ; si l'âme de l'homme est immortelle ; si Dieu seul a le droit de retirer ce que Dieu seul a eu le pouvoir de donner ; si la mère qui sent l'enfant remuer dans ses entrailles est un être béni ; si le berceau est une chose sacrée ; si le tombeau est une chose sainte, — insulaires de Guernesey, ne tuez pas cet homme !

Je dis : ne le tuez pas, car, sachez-le bien, quand on peut empêcher la mort, laisser mourir, c'est tuer.

Ne vous étonnez pas de cette instance qui est dans mes paroles. Laissez, je vous le dis, le proscrit intercéder pour le condamné. Ne dites pas : que nous veut cet étranger ? Ne dites pas au banni : de quoi te mêles-tu ? ce n'est pas ton affaire. — Je me mêle des choses du malheur ; c'est mon droit, puisque je souffre. L'infortune a pitié de la misère ; la douleur se penche sur le désespoir.

D'ailleurs, cet homme et moi, n'avons-nous pas des souffrances qui se ressemblent ? ne tendons-nous pas chacun les bras à ce qui nous échappe ? moi banni, lui condamné, ne nous tournons-nous pas chacun vers notre lumière, lui vers la vie, moi vers la patrie ?

Et, l'on devrait réfléchir à ceci, — l'aveuglement de la créature humaine qui proscrit et qui juge est si profond, la nuit est telle sur la terre, que nous sommes frappés, nous les bannis de France, pour avoir fait notre devoir, comme cet homme est frappé pour avoir commis un crime. La justice et l'iniquité se donnent la main dans les ténèbres.

Mais qu'importe ! pour moi cet assassin n'est plus un assassin, cet incendiaire n'est plus un incendiaire, ce voleur n'est plus un voleur ; c'est un être frémissant qui va mourir. Le malheur le fait mon frère. Je le défends.

L'adversité qui nous éprouve a parfois, outre l'épreuve, des utilités imprévues, et il arrive que nos proscriptions, expliquées par les choses auxquelles elles servent, prennent des sens inattendus et consolants.

Si ma voix est entendue, si elle n'est pas emportée comme un souffle vain dans le bruit du flot et de l'ouragan, si elle ne se perd pas dans la rafale qui sépare les deux îles, si la semence de pitié que je jette à ce vent de mer germe dans les cœurs et fructifie, s'il arrive que ma parole, la parole obscure du vaincu, ait cet insigne honneur d'éveiller l'agitation salutaire d'où sortiront la peine commuée et le criminel pénitent, s'il m'est donné à moi, le proscrit rejeté et inutile, de me mettre en travers d'un tombeau qui s'ouvre, de barrer le passage à la mort, et de sauver la tête d'un homme, si je suis le grain de sable tombé de la main du hasard qui fait pencher la balance et qui fait prévaloir la vie sur la mort, si ma proscription a été bonne à cela, si c'était là le but mystérieux de la chute de mon foyer et de ma présence en ces îles, oh! alors tout est bien, je n'ai pas souffert, je remercie, je rends grâces et je lève les mains au ciel, et, dans cette occasion où éclatent toutes les volontés de la providence, ce sera votre triomphe, ô Dieu, d'avoir fait bénir Guernesey par la France, ce peuple presque primitif par la civilisation tout entière, les hommes qui ne tuent point par l'homme qui a tué, la loi de miséricorde et de vie par le meurtrier, et l'exil par l'exilé!

Hommes de Guernesey, ce qui vous parle en cet instant, ce n'est pas moi, qui ne suis que l'atome emporté n'importe dans quelle nuit par le souffle de l'adversité; ce qui s'adresse à vous aujourd'hui, je viens de vous le dire, c'est la civilisation tout entière; c'est elle qui tend vers vous ses mains vénérables. Si Beccaria proscrit était au milieu de vous, il vous dirait : *la peine capitale est impie;* si Franklin banni vivait à votre foyer, il vous dirait : *la loi qui tue est une loi funeste ;* si Filangieri réfugié, si Vico exilé, si Turgot expulsé, si Montesquieu chassé, habitaient sous votre toit, ils vous diraient : *l'échafaud est abominable;* si Jésus-Christ, en fuite devant Caïphe, abordait votre île, il vous dirait : *ne frappez pas avec le glaive ;* — et à Montesquieu, à Turgot, à Vico, à Filangieri, à Beccaria, à Franklin vous criant : grâce! à Jésus-Christ vous criant : grâce! répondriez-vous : Non!

Non! c'est la réponse du mal. Non! c'est la réponse du

néant. L'homme croyant et libre affirme la vie, affirme la pitié, la clémence et le pardon, prouve l'âme de la société par la miséricorde de la loi, et ne répond non! qu'à l'opprobre, au despotisme et à la mort.

Un dernier mot et j'ai fini.

A cette heure fatale de l'histoire où nous sommes, car si grand que soit un siècle et si beau que soit un astre, ils ont leurs éclipses, à cette minute sinistre que nous traversons, qu'il y ait au moins un lieu sur la terre où le progrès couvert de plaies, jeté aux tempêtes, vaincu, épuisé, mourant, se réfugie et surnage! Iles de la Manche, soyez le radeau de ce naufragé sublime! Pendant que l'orient et l'occident se heurtent pour la fantaisie des princes, pendant que les continents n'offrent partout aux yeux que ruse, violence, fourberie, ambition, pendant que les grands empires étalent les passions basses, vous, petits pays, donnez les grands exemples. Reposez le regard du genre humain.

Oui, en ce moment où le sang des hommes coule à ruisseaux à cause d'un homme; en ce moment où l'Europe assiste à l'agonie héroïque des turcs sous le talon du czar, triomphateur qu'attend le châtiment, en ce moment où la guerre évoquée par un caprice d'empereur, se lève de toutes parts avec son horreur et ses crimes, qu'ici du moins, dans ce coin du monde, dans cette république de marins et de paysans, on voie ce beau spectacle : un petit peuple brisant l'échafaud! Que la guerre soit partout, et ici la paix! Que la barbarie soit partout, et ici la civilisation! Que la mort, puisque les princes le veulent, soit partout, et que la vie soit ici! Tandis que les rois, frappés de démence, font de l'Europe un cirque où les hommes vont remplacer les tigres et s'entre-dévorer, que le peuple de Guernesey, de son rocher, entouré des calamités du monde et des tempêtes du ciel, fasse un piédestal et un autel; un piédestal à l'Humanité, un autel à Dieu!

Jersey, Marine-Terrace, 10 janvier 1854.

II

A LORD PALMERSTON*.

SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE L'INTÉRIEUR

en Angleterre.

La lettre qui précède avait ému l'île de Guernesey. Des meetings avaient eu lieu, une adresse à la reine avait été signée, les journaux anglais avaient reproduit en l'appuyant la demande de Victor Hugo pour la grâce de Tapner. Le gouvernement anglais avait successivement accordé trois sursis. On pensait que l'exécution n'aurait pas lieu. Tout à coup le bruit se répand que l'ambassadeur de France, M. Walewski, est allé voir lord Palmerston. Deux jours après, Tapner est exécuté. L'exécution eut lieu le 10 février. Le 11, Victor Hugo écrivit à lord Palmerston la lettre qu'on va lire :

Monsieur,

Je mets sous vos yeux une série de faits qui se sont accomplis à Jersey dans ces dernières années.

Il y a quinze ans, Caliot, assassin, fut condamné à mort et gracié. Il y a huit ans, Thomas Nicolle, assassin, fut condamné à mort et gracié. Il y a trois ans, en 1851, Jacques Fouquet, assassin, fut condamné à mort et gracié. Pour

* Voir aux Notes les extraits des journaux la *Nation* et l'*Homme*.

tous ces criminels, la mort fut commuée en déportation. Pour obtenir ces grâces, à ces diverses époques, il a suffi d'une pétition des habitants de l'île.

J'ajoute qu'en 1851 on se borna également à déporter Edward Carlton, qui avait assassiné sa femme dans des circonstances horribles.

Voilà ce qui s'est passé depuis quinze ans dans l'île d'où je vous écris.

Par suite de tous ces faits significatifs, on a effacé les scellements du gibet sur le vieux Mont-Patibulaire de Saint-Hélier, il n'y a plus de bourreau à Jersey.

Maintenant quittons Jersey et venons à Guernesey.

Tapner, assassin, incendiaire et voleur, est condamné à mort. A l'heure qu'il est, monsieur, et au besoin les faits que je viens de vous citer suffiraient à le prouver, dans toutes les consciences saines et droites la peine de mort est abolie; Tapner condamné, un cri s'élève, les pétitions se multiplient; une, qui s'appuie énergiquement sur le principe de l'inviolabilité de la vie humaine, est signée par six cents habitants les plus éclairés de l'île. Notons ici que, des nombreuses sectes chrétiennes qui se partagent les quarante mille habitants de Guernesey, trois ministres seulement* ont accordé leur signature à ces pétitions. Tous les autres l'ont refusée. Ces hommes ignorent probablement que la croix est un gibet. Le peuple criait : grâce! le prêtre a crié : mort! Plaignons le prêtre et passons. Les pétitions vous sont remises, monsieur. Vous accordez un sursis. En pareil cas, sursis signifie commutation. L'île respire; le gibet ne sera point dressé. Point. Le gibet se dresse. Tapner est pendu.

Après réflexion.

Pourquoi?

Pourquoi refuse-t-on à Guernesey ce qu'on avait tant de fois accordé à Jersey? pourquoi la concession à l'une et l'affront à l'autre? pourquoi la grâce ici et le bourreau là? pourquoi cette différence là où il y avait parité, quel est le sens de ce sursis qui n'est plus qu'une aggravation ?

* M. Pearce, M. Carey, M. Cockburn.

est-ce qu'il y aurait un mystère? à quoi a servi la réflexion?

Il se dit, monsieur, des choses devant lesquelles je détourne la tête. Non, ce qui se dit n'est pas. Quoi! une voix, la voix la plus obscure, ne pourrait pas, si c'est la voix d'un exilé, demander grâce, dans un coin perdu de l'Europe, pour un homme qui va mourir, sans que M. Bonaparte l'entendît! sans que M. Bonaparte intervînt! sans que M. Bonaparte mît le holà! Quoi! M. Bonaparte qui a la guillotine de Belley, la guillotine de Draguignan et la guillotine de Montpellier, n'en aurait pas assez, et aurait l'appétit d'une potence à Guernesey! Quoi! dans cette affaire, vous auriez, vous monsieur, craint de faire de la peine au proscripteur en donnant raison au proscrit, l'homme pendu serait une complaisance, ce gibet serait une gracieuseté, et vous auriez fait cela pour « entretenir l'amitié »! Non, non, non! je ne le crois pas, je ne puis le croire; je ne puis en admettre l'idée, quoique j'en aie le frisson!

En présence de la grande et généreuse nation anglaise, votre reine aurait le droit de grâce et M. Bonaparte aurait le droit de veto! En même temps qu'il y a un tout-puissant au ciel, il y aurait ce tout-puissant sur la terre! — Non!

Seulement il n'a pas été possible aux journaux de France de parler de Tapner. Je constate le fait, mais je n'en conclus rien.

Quoi qu'il en soit, vous avez ordonné, ce sont les termes de la dépêche, que la justice « suivît son cours »; quoi qu'il en soit, tout est fini; quoi qu'il en soit, Tapner, après trois sursis et trois réflexions*, a été pendu hier 10 février, et, — si, par aventure, il y a quelque chose de fondé dans les conjectures que je repousse, — voici, monsieur, le bulletin de la journée. Vous pourriez, dans ce cas, le transmettre aux Tuileries. Ces détails n'ont rien qui répugne à l'empire du Deux-Décembre; il planera avec joie sur cette victoire. C'est un aigle à gibets.

Depuis quelques jours, le condamné était frissonnant. Le lundi 6 on avait entendu ce dialogue entre lui et un

* Du 27 janvier au 3 février. — Du 3 février au 6. — Du 6 au 10.

visiteur : — *Comment êtes-vous ? — J'ai plus peur de la mort que jamais. — Est-ce du supplice que vous avez peur ?— Non, pas de cela... Mais quitter mes enfants !* et il s'était mis à pleurer. Puis il avait ajouté : *Pourquoi ne me laisse-t-on pas le temps de me repentir ?*

La dernière nuit, il a lu plusieurs fois le psaume 51. Puis, après s'être étendu un moment sur son lit, il s'est jeté à genoux. Un assistant s'est approché et lui a dit : — *Sentez-vous que vous avez besoin de pardon ?* Il a répondu : *Oui.* La même personne a repris : *Pour qui priez-vous ?* Le condamné a dit : *Pour mes enfants.* Puis il a relevé la tête, et l'on a vu son visage inondé de larmes, et il est resté à genoux. Entendant sonner quatre heures du matin, il s'est tourné et a dit aux gardiens : — *J'ai encore quatre heures, mais où ira ma misérable âme ?* Les apprêts ont commencé; on l'a arrangé comme il fallait qu'il fût; le bourreau de Guernesey pratique peu; le condamné a dit tout bas au sous-shérif : — *Cet homme saura-t-il bien faire la chose ? — Soyez tranquille,* a répondu le sous-shérif. Le procureur de la reine est entré; le condamné lui a tendu la main; le jour naissait, il a regardé la fenêtre blanchissante du cachot et a murmuré : *Mes enfants !* Et il s'est mis à lire un livre intitulé : CROYEZ ET VIVEZ.

Dès le point du jour une multitude immense fourmillait aux abords de la geôle.

Un jardin était attenant à la prison. On y avait dressé l'échafaud. Une brèche avait été faite au mur pour que le condamné passât. A huit heures du matin, la foule encombrant les rues voisines, deux cents spectateurs « privilégiés » étant dans le jardin, l'homme a paru à la brèche. Il avait le front haut et le pas ferme; il était pâle; le cercle rouge de l'insomnie entourait ses yeux. Le mois qui venait de s'écouler l'avait vieilli de vingt années. Cet homme de trente ans en paraissait cinquante. « Un bonnet « de coton blanc profondément enfoncé sur la tête et « relevé sur le front, — dit un témoin oculaire *, — vêtu « de la redingote brune qu'il portait aux débats, et chaussé

* *Exécution de J.-C. Tapner.* (Imprimé au bureau du *Star de Guernesey.*)

« de vieilles pantoufles », il a fait le tour d'une partie du jardin dans une allée sablée exprès. Les bordiers, le shérif, le lieutenant-shérif, le procureur de la reine, le greffier et le sergent de la reine l'entouraient. Il avait les mains liées : mal, comme vous allez voir. Pourtant, selon l'usage anglais, pendant que les mains étaient croisées par les liens sur la poitrine, une corde rattachait les coudes derrière le dos. Il marchait l'œil fixé sur le gibet. Tout en marchant il disait à voix haute : *Ah! mes pauvres enfants!* A côté de lui, le chapelain Bouwerie, qui avait refusé de signer la demande en grâce, pleurait. L'allée sablée menait à l'échelle. Le nœud pendait. Tapner a monté. Le bourreau tremblait; les bourreaux d'en bas sont quelquefois émus. Tapner s'est mis lui-même sous le nœud coulant et y a passé son cou, et, comme il avait les mains peu attachées, voyant que le bourreau, tout égaré, s'y prenait mal, il l'a aidé. Puis, « comme s'il eût pressenti ce qui allait suivre », — dit le même témoin, — il a dit : *Liez-moi donc mieux les mains.* — *C'est inutile,* a répondu le bourreau. Tapner étant ainsi debout dans le nœud coulant, les pieds sur la trappe, le bourreau a rabattu le bonnet sur son visage, et l'on n'a plus vu de cette face pâle qu'une bouche qui priait. La trappe prête à s'ouvrir sous lui avait environ deux pieds carrés. Après quelques secondes, le temps de se retourner, l'homme des « hautes œuvres » a pressé le ressort de la trappe. Un trou s'est fait sous le condamné, il y est tombé brusquement, la corde s'est tendue, le corps a tourné, on a cru l'homme mort. « On pensa, dit le « témoin, que Tapner avait été tué roide par la rupture « de la moelle épinière. » Il était tombé de quatre pieds de haut, et de tout son poids, et c'était un homme de haute taille; et le témoin ajoute : *Ce soulagement des cœurs oppressés ne dura pas deux minutes.* Tout à coup, l'homme, pas encore cadavre et déjà spectre, a remué : les jambes se sont élevées et abaissées l'une après l'autre comme si elles essayaient de monter des marches dans le vide, ce qu'on entrevoyait de la face est devenu horrible, les mains, presque déliées, s'éloignaient et se rapprochaient « comme pour demander assistance », dit le témoin. Le lien des coudes s'était rompu à la secousse de

la chute. Dans ces convulsions, la corde s'est mise à osciller, les coudes du misérable ont heurté le bord de la trappe, les mains s'y sont cramponnées, le genou droit s'y est appuyé, le corps s'est soulevé, et le pendu s'est penché sur la foule. Il est retombé, puis a recommencé. *Deux fois,* dit le témoin. La seconde fois il s'est dressé à un pied de hauteur; la corde a été un moment lâche. Puis il a relevé son bonnet et la foule a vu ce visage. Cela durait trop, à ce qu'il paraît. Il a fallu finir. Le bourreau, qui était descendu, est remonté, et a fait, je cite toujours le témoin oculaire, « lâcher prise au patient ». La corde avait dévié; elle était sous le menton; le bourreau l'a remise sous l'oreille; après quoi il a pressé sur les deux épaules *. Le bourreau et le spectre ont lutté un moment. Le bourreau a vaincu. Puis cet infortuné, condamné lui-même, s'est précipité dans le trou où pendait Tapner, lui a étreint les deux genoux et s'est suspendu à ses pieds. La corde s'est balancée un moment, portant le patient et le bourreau, le crime et la loi. Enfin, le bourreau a lui-même « lâché prise ». C'était fait. L'homme était mort.

Vous le voyez, monsieur, les choses se sont bien passées. Cela a été complet. Si c'est un cri d'horreur qu'on a voulu, on l'a.

La ville étant bâtie en amphithéâtre, on voyait cela de toutes les fenêtres. Les regards plongeaient dans le jardin.

La foule criait *shame! shame!* Des femmes sont tombées évanouies.

Pendant ce temps-là, Fouquet, le gracié de 1851, se repent. Le bourreau a fait de Tapner un cadavre; la clémence a refait de Fouquet un homme.

Dernier détail.

Entre le moment où Tapner est tombé dans le trou de la trappe et l'instant où le bourreau, ne sentant plus de frémissement, lui a lâché les pieds, il s'est écoulé douze minutes. Douze minutes! Qu'on calcule combien cela fait de temps, si quelqu'un sait à quelle horloge se comptent les minutes de l'agonie!

* *Gazette de Guernesey,* 11 février.

Voilà donc, monsieur, de quelle façon Tapner est mort. Cette exécution a coûté cinquante mille francs. C'est un beau luxe *.

Quelques amis de la peine de mort disent qu'on aurait pu avoir cette strangulation pour « vingt-cinq livres sterling ». Pourquoi lésiner? Cinquante mille francs! quand on y pense, ce n'est pas trop cher; il y a beaucoup de détails dans cette chose-là.

On voit l'hiver, à Londres, dans de certains quartiers, des groupes d'êtres pelotonnés dans les angles des rues, au coin des portes, passant ainsi les jours et les nuits, mouillés, affamés, glacés, sans abri, sans vêtements et sans chaussures, sous le givre et sous la pluie. Ces êtres sont des vieillards, des enfants et des femmes; presque tous irlandais; comme vous, monsieur. Contre l'hiver ils ont la rue, contre la neige ils ont la nudité, contre la faim ils ont le tas d'ordures voisin. C'est sur ces indigences-là que le budget prélève les cinquante mille francs donnés au bourreau Rooks. Avec ces cinquante mille francs, on ferait vivre pendant un an cent de ces familles. Il vaut mieux tuer un homme.

Ceux qui croient que le bourreau Rooks a commis quelque maladresse paraissent être dans l'erreur. L'exécution de Tapner n'a rien que de simple. C'est ainsi que cela doit se passer. Un nommé Tawel a été pendu récemment par le bourreau de Londres, qu'une relation que j'ai sous les yeux qualifie ainsi : « Le maître des exécuteurs, celui qui s'est « acquis une célébrité sans rivale dans sa peu enviable « profession. » Eh bien, ce qui est arrivé à Tapner était arrivé à Tawel **.

* « L'exécuteur Rooks a déjà coûté près de deux mille livres sterling au fisc. » *Gazette de Guernesey*, 11 février. Rooks n'avait encore pendu personne; Tapner est son coup d'essai. Le dernier gibet qu'ait vu Guernesey remonte à vingt-quatre ans. Il fut dressé pour un assassin nommé Béasse, exécuté le 3 novembre 1830.

** « La trappe tomba, et le malheureux homme se livra tout d'abord à de violentes convulsions. Tout son corps frissonna. Les bras et les jambes se contractèrent, puis retombèrent; se contractèrent encore, puis retombèrent encore; se contractèrent encore, et ce ne fut qu'après ce troisième effort que le pendu ne fut plus qu'un cadavre. » (*Execution of Tawel.* Thorne's printing establishment. Charles Street.)

On aurait tort de dire qu'aucune précaution n'avait été prise pour Tapner. Le jeudi 9, quelques zélés de la peine capitale avaient visité la potence déjà toute prête dans le jardin. S'y connaissant, ils avaient remarqué que « la corde « était grosse comme le pouce et le nœud coulant gros « comme le poing ». Avis avait été donné au procureur royal, lequel avait fait remplacer la grosse corde par une corde fine. De quoi donc se plaindrait-on?

Tapner est resté une heure au gibet. L'heure écoulée, on l'a détaché; et le soir, à huit heures, on l'a enterré dans le cimetière dit des étrangers, à côté du supplicié de 1830, Béasse.

Il y a encore un autre être condamné. C'est la femme de Tapner. Elle s'est évanouie deux fois en lui disant adieu; le second évanouissement a duré une demi-heure; on l'a crue morte.

Voilà, monsieur, j'y insiste, de quelle façon est mort Tapner.

Un fait que je ne puis vous taire, c'est l'unanimité de la presse locale sur ce point : — *Il n'y aura plus d'exécution à mort dans ce pays, l'échafaud n'y sera plus toléré.*

La *Chronique de Jersey* du 11 février ajoute : « Le supplice a été plus atroce que le crime. »

J'ai peur que, sans le vouloir, vous n'ayez aboli la peine de mort à Guernesey.

Je livre en outre à vos réflexions ce passage d'une lettre que m'écrit un des principaux habitants de l'île : « L'indi- « gnation était au comble, et si tous avaient pu voir ce « qui se passait sous le gibet, *quelque chose de sérieux* « serait arrivé, on aurait tâché de sauver celui qu'on « torturait. »

Je vous confie ces criailleries.

Mais revenons à Tapner.

La théorie de l'exemple est satisfaite. Le philosophe seul est triste, et se demande si c'est là ce qu'on appelle la justice « qui suit son cours ».

Il faut croire que le philosophe a tort. Le supplice a été effroyable, mais le crime était hideux. Il faut bien que la société se défende, n'est-ce pas? où en serions-nous si, etc., etc., etc. ? L'audace des malfaiteurs n'aurait plus de

bornes. On ne verrait qu'atrocités et guet-apens. Une répression est nécessaire. Enfin, c'est votre avis, monsieur, les Tapner doivent être pendus, à moins qu'ils ne soient empereurs.

Que la volonté des hommes d'état soit faite !

Les idéologues, les rêveurs, les étranges esprits chimériques qui ont la notion du bien et du mal, ne peuvent sonder sans trouble certains côtés du problème de la destinée.

Pourquoi Tapner, au lieu de tuer une femme, n'en a-t-il pas tué trois cents, en ajoutant au tas quelques centaines de vieillards et d'enfants ? pourquoi, au lieu de forcer une porte, n'a-t-il pas crocheté un serment ? pourquoi, au lieu de dérober quelques schellings, n'a-t-il pas volé vingt-cinq millions ? pourquoi, au lieu de brûler la maison Saujon, n'a-t-il pas mitraillé Paris ? Il aurait un ambassadeur à Londres.

Il serait pourtant bon qu'on en vînt à préciser un peu le point où Tapner cesse d'être un brigand et où Schinderhannes commence à devenir de la politique.

Tenez, monsieur, c'est horrible. Nous habitons, vous et moi, l'infiniment petit. Je ne suis qu'un proscrit et vous n'êtes qu'un ministre. Je suis de la cendre, vous êtes de la poussière. D'atome à atome on peut se parler. On peut d'un néant à l'autre se dire ses vérités. Eh bien, sachez-le, quelles que soient les splendeurs actuelles de votre politique, quelle que soit la gloire de l'alliance de M. Bonaparte, quelque honneur qu'il y ait pour vous à mettre votre tête à côté de la sienne dans le bonnet qu'il porte, si retentissants et si magnifiques que soient vos triomphes en commun dans l'affaire turque, monsieur, cette corde qu'on noue au cou d'un homme, cette trappe qu'on ouvre sous ses pieds, cet espoir qu'il se cassera la colonne vertébrale en tombant, cette face qui devient bleue sous le voile lugubre du gibet, ces yeux sanglants qui sortent brusquement de leur orbite, cette langue qui jaillit du gosier, ce rugissement d'angoisse que le nœud étouffe, cette âme éperdue qui se cogne au crâne sans pouvoir s'en aller, ces genoux convulsifs qui cherchent un point d'appui, ces mains liées et muettes qui se joignent et qui crient au secours, et cet

autre homme, cet homme de l'ombre, qui se jette sur ces palpitations suprêmes, qui se cramponne aux jambes du misérable et qui se pend au pendu, monsieur, c'est épouvantable. Et si par hasard les conjectures que j'écarte avaient raison, si l'homme qui s'est accroché aux pieds de Tapner était M. Bonaparte, ce serait monstrueux. Mais, je le répète, je ne crois pas cela. Vous n'avez obéi à aucune influence ; vous avez dit : que la justice « suive son cours » ; vous avez donné cet ordre comme un autre ; les rabâchages sur la peine de mort vous touchent peu. Pendre un homme, boire un verre d'eau. Vous n'avez pas vu la gravité de l'acte. C'est une légèreté d'homme d'état ; rien de plus. Monsieur, gardez vos étourderies pour la terre, ne les offrez pas à l'éternité. Croyez-moi, ne jouez pas avec ces profondeurs-là ; n'y jetez rien de vous. C'est une imprudence. Ces profondeurs-là, je suis plus près que vous, je les vois. Prenez garde. *Exsul sicut mortuus.* Je vous parle de dedans le tombeau.

Bah ! qu'importe ! Un homme pendu ; et puis après ? une ficelle que nous allons rouler, une charpente que nous allons déclouer, un cadavre que nous allons enterrer, voilà grand'chose. Nous tirerons le canon, un peu de fumée en orient, et tout sera dit. Guernesey, Tapner, il faut un microscope pour voir cela. Messieurs, cette ficelle, cette poutre, ce cadavre, ce méchant gibet imperceptible, cette misère, c'est l'immensité. C'est la question sociale, plus haute que la question politique. C'est plus encore, c'est ce qui n'est plus la terre. Ce qui est peu de chose, c'est votre canon, c'est votre politique, c'est votre fumée. L'assassin qui du matin au soir devient l'assassiné, voilà ce qui est effrayant ; une âme qui s'envole tenant le bout de corde du gibet, voilà ce qui est, entre deux dîners, formidable. Hommes d'état, entre deux protocoles, entre deux sourires, vous pressez nonchalamment de votre pouce ganté de blanc le ressort de la potence, et la trappe tombe sous les pieds du pendu. Cette trappe, savez-vous ce que c'est ? C'est l'infini qui apparaît ; c'est l'insondable et l'inconnu ; c'est la grande ombre qui s'ouvre brusque et terrible sous votre petitesse.

Continuez. C'est bien. Qu'on voie les hommes du vieux

monde à l'œuvre. Puisque le passé s'obstine, regardons-le. Voyons successivement toutes ses figures : à Tunis, c'est le pal ; chez le czar, c'est le knout ; chez le pape, c'est le garrot ; en France, c'est la guillotine ; en Angleterre, c'est le gibet ; en Asie et en Amérique, c'est le marché d'esclaves. Ah ! tout cela s'évanouira ! Nous les anarchistes, nous les démagogues, nous les buveurs de sang, nous vous le déclarons, à vous les conservateurs et les sauveurs, la liberté humaine est auguste, l'intelligence humaine est sainte, la vie humaine est sacrée, l'âme humaine est divine. Pendez maintenant !

Prenez garde. L'avenir approche. Vous croyez vivant ce qui est mort et vous croyez mort ce qui est vivant. La vieille société est debout, mais morte, vous dis-je. Vous vous êtes trompés. Vous avez mis la main dans les ténèbres sur le spectre et vous en avez fait votre fiancée. Vous tournez le dos à la vie : elle va tout à l'heure se lever derrière vous. Quand nous prononçons ces mots, progrès, révolution, liberté, humanité, vous souriez, hommes malheureux, et vous nous montrez la nuit où nous sommes et où vous êtes. Vraiment, savez-vous ce que c'est que cette nuit ? Apprenez-le, avant peu les idées en sortiront énormes et rayonnantes. La démocratie, c'était hier la France ; ce sera demain l'Europe. L'éclipse actuelle masque le mystérieux agrandissement de l'astre.

Je suis, monsieur, votre serviteur,

VICTOR HUGO.

Marine-Terrace, 11 février 1851.

III

CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

DU 24 FÉVRIER 1848

24 février 1854.

Citoyens,

Une date, c'est une idée qui se fait chiffre ; c'est une victoire qui se condense et se résume dans un nombre lumineux, et qui flamboie à jamais dans la mémoire des hommes.

Vous venez de célébrer le 24 Février 1848 ; vous avez glorifié la date passée ; permettez-moi de me tourner vers la date future.

Permettez-moi de me tourner vers cette journée, sœur encore ignorée du 24 Février, qui sonnera son nom à la prochaine révolution, et qui s'identifiera avec elle.

Permettez-moi d'envoyer à la date future toutes les aspirations de mon âme.

Qu'elle ait autant de grandeur que la date passée, et qu'elle ait plus de bonheur!

Que les hommes pour qui elle resplendira soient fermes et purs, qu'ils soient bons et grands, qu'ils soient justes, utiles et victorieux, et qu'ils aient une autre récompense que l'exil!

Que leur sort soit meilleur que le nôtre!

Citoyens! que la date future soit la date définitive!

Que la date future continue l'œuvre de la date passée, mais qu'elle l'achève!

Que, comme le 24 Février, elle soit radieuse et fraternelle ; mais qu'elle soit hardie et qu'elle aille au but! qu'elle regarde l'Europe de la façon dont Danton la regardait.

Que, comme Février, elle abolisse la monarchie en France, mais qu'elle l'abolisse aussi sur le continent! qu'elle ne trompe pas l'espérance! que partout elle substitue le droit humain au droit divin! qu'elle crie aux nationalités : debout! Debout, Italie! debout, Pologne! debout, Hongrie! debout, Allemagne! debout, peuples, pour la liberté! Qu'elle embouche le clairon du réveil! qu'elle annonce le lever du jour! que, dans cette halte nocturne où gisent les nations engourdies par je ne sais quel lugubre sommeil, elle sonne la diane des peuples!

Ah! l'instant s'avance! je vous l'ai déjà dit et j'y insiste, citoyens! dès que les chocs décisifs auront lieu, dès que la France abordera directement la Russie et l'Autriche et les saisira corps à corps, quand la grande guerre commencera, citoyens! vous verrez la révolution luire. C'est à la révolution qu'il est réservé de frapper les rois du continent. L'empire est le fourreau, la république est l'épée.

Donc, acclamons la date future! acclamons la révolution prochaine! souhaitons la bienvenue à cet ami mystérieux qui s'appelle demain!

Que la date future soit splendide! que la prochaine révolution soit invincible! qu'elle fonde les États-Unis d'Europe!

Que, comme Février, elle ouvre à deux battants l'avenir, mais qu'elle ferme à jamais l'abominable porte du passé! que de toutes les chaînes des peuples elle forge à cette porte un verrou! et que ce verrou soit énorme comme a été la tyrannie!

Que, comme Février, elle relève et place sur l'autel le sublime trépied Liberté-Égalité-Fraternité, mais que sur ce trépied elle allume, de façon à en éclairer toute la terre, la grande flamme Humanité!

Qu'elle en éblouisse les penseurs, qu'elle en aveugle les despotes !

Que, comme Février, elle renverse l'échafaud politique relevé par le Bonaparte de décembre, mais qu'elle renverse aussi l'échafaud social ! Ne l'oublions pas, citoyens, c'est sur la tête du prolétaire que l'échafaud social suspend son couperet. Pas de pain dans la famille, pas de lumière dans le cerveau ; de là la faute, de là la chute, de là le crime.

Un soir, à la nuit tombante, je me suis approché d'une guillotine qui venait de travailler dans la place de Grève. Deux poteaux soutenaient le couperet encore fumant. J'ai demandé au premier poteau : Comment t'appelles-tu ? il m'a répondu : Misère. J'ai demandé au deuxième poteau : Comment t'appelles-tu ? Il m'a répondu : Ignorance.

Que la révolution prochaine, que la date future, arrache ces poteaux et brise cet échafaud !

Que, comme Février, elle confirme le droit de l'homme, mais qu'elle proclame le droit de la femme et qu'elle décrète le droit de l'enfant ; c'est-à-dire l'égalité pour l'une et l'éducation pour l'autre !

Que, comme Février, elle répudie la confiscation et les violences, qu'elle ne dépouille personne ; mais qu'elle dote tout le monde ! qu'elle ne soit pas faite contre les riches, mais qu'elle soit faite pour les pauvres ! Oui ! que, par une immense réforme économique, par le droit du travail mieux compris, par de larges institutions d'escompte et de crédit, par le chômage rendu impossible, par l'abolition des douanes et des frontières, par la circulation décuplée, par la suppression des armées permanentes, qui coûtent à l'Europe quatre milliards par an, sans compter ce que coûtent les guerres, par la complète mise en valeur du sol, par un meilleur balancement de la production et de la consommation, ces deux battements de l'artère sociale, par l'échange, source jaillissante de vie, par la révolution monétaire, levier qui peut soulever toutes les indigences, enfin, par une gigantesque création de richesses toutes nouvelles que dès à présent la science entrevoit et affirme, elle fasse du bien-être matériel, intellectuel et moral la dotation universelle !

Qu'elle broie, écrase, efface, anéantisse, toutes les vieilles institutions déshonorées, c'est là sa mission politique ; mais qu'elle fasse marcher de front sa mission sociale et qu'elle donne du pain aux travailleurs ! Qu'elle préserve les jeunes âmes de l'enseignement, — je me trompe, — de l'empoisonnement jésuitique et clérical, mais qu'elle établisse et constitue sur une base colossale l'instruction gratuite et obligatoire ! Savez-vous, citoyens, ce qu'il faut à la civilisation, pour qu'elle devienne l'harmonie ? Des ateliers, et des ateliers ! des écoles, et des écoles ! L'atelier et l'école, c'est le double laboratoire d'où sort la double vie, la vie du corps et la vie de l'intelligence. Qu'il n'y ait plus de bouches affamées ? qu'il n'y ait plus de cerveaux ténébreux ! Que ces deux locutions, honteuses, usuelles, presque proverbiales, que nous avons tous prononcées plus d'une fois dans notre vie : — *cet homme n'a pas de quoi manger ; cet homme ne sait pas lire ;* — que ces deux locutions, qui sont comme les deux lueurs de la vieille misère éternelle, disparaissent du langage humain !

Qu'enfin, comme le 24 Février, la grande date future, la révolution prochaine, fasse dans tous les sens des pas en avant, mais qu'elle ne fasse point un pas en arrière ! qu'elle ne se croise pas les bras avant d'avoir fini ! que son dernier mot soit : suffrage universel, bien-être universel, paix universelle, lumière universelle !

Quand on nous demande : qu'entendez-vous par République Universelle ? nous entendons cela. Qui en veut ? (*Cri unanime :* — Tout le monde !)

Et maintenant, amis, cette date que j'appelle, cette date qui, réunie au grand 24 Février 1848 et à l'immense 22 septembre 1792, sera comme le triangle de feu de la révolution, cette troisième date, cette date suprême, quand viendra-t-elle ? quelle année, quel mois, quel jour illustrera-t-elle ? de quels chiffres se composera-t-elle dans la série ténébreuse des nombres ? sont-ils loin ou près de nous, ces chiffres encore obscurs et destinés à une si prodigieuse lumière ? Citoyens, déjà, dès à présent, à l'heure où je parle, ils sont écrits sur une page du livre de l'avenir, mais cette page-là, le doigt de Dieu ne l'a pas encore tournée. Nous ne savons, rien, nous méditons,

nous attendons; tout ce que nous pouvons dire et répéter, c'est qu'il nous semble que la date libératrice approche. On ne distingue pas le chiffre, mais on voit le rayonnement.

Proscrits! levons nos fronts pour que ce rayonnement les éclaire!

Levons nos fronts, pour que, si les peuples demandent : — Qu'est-ce donc qui blanchit de la sorte le haut du visage de ces hommes? — on puisse répondre : — C'est la clarté de la révolution qui vient!

Levons nos fronts, proscrits, et, comme nous l'avons fait si souvent dans notre confiance religieuse, saluons l'avenir!

L'avenir a plusieurs noms.

Pour les faibles, il se nomme l'impossible ; pour les timides, il se nomme l'inconnu; pour les penseurs et pour les vaillants, il se nomme l'idéal.

L'impossible!

L'inconnu!

Quoi! plus de misère pour l'homme, plus de prostitution pour la femme, plus d'ignorance pour l'enfant, ce serait l'impossible!

Quoi! les États-Unis d'Europe, libres et maîtres chacun chez eux, mus et reliés par une assemblée centrale, et communiant à travers les mers avec les États-Unis d'Amérique, ce serait l'inconnu!

Quoi ! ce qu'a voulu Jésus-Christ, c'est l'impossible!

Quoi! ce qu'a fait Washington, c'est l'inconnu!

Mais on nous dit : — Et la transition ! et les douleurs de l'enfantement! et la tempête du passage du vieux monde au monde nouveau! un continent qui se transforme! l'avatar d'un continent! Vous figurez-vous cette chose redoutable ? la résistance désespérée des trônes, la colère des castes, la furie des armées, le roi défendant sa liste civile, le prêtre défendant sa prébende, le juge défendant sa paie, l'usurier défendant son bordereau, l'exploiteur défendant son privilége, quelles ligues! quelles luttes! quels ouragans! quelles batailles! quels obstacles! Préparez vos yeux à répandre des larmes; préparez vos veines à verser du sang! arrêtez-vous! reculez !... — Silence aux

faibles et aux timides ! l'impossible, cette barre de fer rouge, nous y mordrons ; l'inconnu, ces ténèbres, nous nous y plongerons ; et nous te conquerrons, idéal !

Vive la révolution future !

IV

APPEL AUX CONCITOYENS

14 juin 1851.

Il devient urgent d'élever la voix et d'avertir les cœurs fidèles et généreux. Que ceux qui sont dans le pays se souviennent de ceux qui sont hors du pays. Nous, les combattants de la proscription, nous sommes entourés de détresses héroïques et inouïes. Le paysan souffre loin de son champ, l'ouvrier souffre loin de son atelier; pas de travail, pas de vêtements, pas de souliers, pas de pain; et au milieu de tout cela des femmes et des enfants; voilà où en sont une foule de proscrits. Nos compagnons ne se plaignent pas, mais nous nous plaignons pour eux. Les despotes, M. Bonaparte en tête, ont fait ce qu'il faut, la calomnie, la police et l'intimidation aidant, pour empêcher les secours d'arriver à ces inébranlables confesseurs de la démocratie et de la liberté. En les affamant, on espère les dompter. Rêve. Ils tomberont à leur poste. En attendant, le temps se passe, les situations s'aggravent, et ce qui n'était que de la misère devient de l'agonie. Le dénûment, la nostalgie et la faim déciment l'exil. Plusieurs sont morts déjà. Les autres doivent-ils mourir?

Concitoyens de la république universelle, secourir l'homme qui souffre, c'est le devoir; secourir l'homme qui souffre pour l'humanité, c'est plus que le devoir.

Vous tous qui êtes restés dans vos patries et qui avez

du moins ces deux choses qui font vivre, le pain et l'air natal, tournez vos yeux vers cette famille de l'exil qui lutte pour tous et qui ébauche dans les douleurs et dans l'épreuve la grande famille des peuples.

Que chacun donne ce qu'il pourra. Nous appelons nos frères au secours de nos frères.

V

SUR LA TOMBE DE FÉLIX BONY

27 septembre 1851.

Citoyens,

Encore un condamné à mort par l'exil qui vient de subir sa peine!

Encore un qui meurt tout jeune, comme Hélin, comme Bousquet, comme Louise Julien, comme Gaffney, comme Izdebski, comme Cauvet! Félix Bony, qui est dans cette bière, avait vingt-neuf ans.

Et, chose poignante! les enfants tombent aussi! Avant d'arriver à cette sépulture, tout à l'heure, nous nous sommes arrêtés devant une autre fosse, fraîchement ouverte comme celle-ci, où nous avons déposé le fils de notre compagnon d'exil Eugène Beauvais, pauvre enfant mort des douleurs de sa mère, et mort, hélas! presque avant d'avoir vécu!

Ainsi, dans la douloureuse étape que nous faisons, le jeune homme et l'enfant roulent pêle-mêle sous nos pieds dans l'ombre.

Felix Bony avait été soldat; il avait subi cette monstrueuse loi du sang qu'on appelle conscription et qui arrache l'homme à la charrue, pour le donner au glaive.

Il avait été ouvrier; et, chômage, maladie, travail au rabais, exploitation, marchandage, parasitisme, misère, il

avait traversé les sept cercles de l'enfer du prolétaire. Comme vous le voyez, cet homme, si jeune encore, avait été éprouvé de tous les côtés, et l'infortune l'avait trouvé solide.

Depuis le 2 décembre, il était proscrit.

Pourquoi? pour quel crime?

Son crime, c'était le mien à moi qui vous parle, c'était le vôtre à vous qui m'écoutez. Il était républicain dans une république; il croyait que celui qui a prêté un serment doit le tenir, que, parce qu'on est ou qu'on se croit prince, on n'est pas dispensé d'être honnête homme, que les soldats doivent obéir aux constitutions, que les magistrats doivent respecter les lois; il avait ces idées étranges, et il s'est levé pour les soutenir; il a pris les armes, comme nous l'avons tous fait, pour défendre les lois; il a fait de sa poitrine le bouclier de la constitution; il a accompli son devoir, en un mot. C'est pour cela qu'il a été frappé; c'est pour cela qu'il a été banni; c'est pour cela qu'il a été « condamné », comme parlent les juges infâmes qui rendent la justice au nom de l'accusé Louis Bonaparte.

Il est mort; mort de nostalgie comme les autres qui l'ont précédé ici; mort d'épuisement, mort loin de sa ville natale, mort loin de sa vieille mère, mort loin de son petit enfant. Il a agonisé, car l'agonie commence avec l'exil, il a agonisé trois ans; il n'a pas fléchi une heure. Vous l'avez tous connu, vous vous en souvenez? Ah! c'était un vaillant et ferme cœur!

Qu'il repose dans cette paix sévère! et qu'il trouve du moins dans le sépulcre la réalisation sereine de ce qui fut son idéal pendant la vie. La mort, c'est la grande fraternité.

O proscrits, puisque c'est vrai que cet ami est mort, et que voilà encore un des nôtres qui s'évanouit dans le cercueil, faisons l'appel dans nos rangs; serrons-nous devant la mort comme les soldats devant la mitraille; c'est le moment de pleurer et c'est le moment de sourire; c'est ici la pâque suprême. Retrempons notre conscience républicaine, retrempons notre foi en Dieu et au progrès dans ces ténèbres où nous descendrons tous peut-être l'un

après l'autre avant d'avoir revu la chère terre de la patrie; asseyons-nous, côte à côte avec nos morts, à cette sainte cène de l'honneur, du dévouement et du sacrifice; faisons la communion de la tombe.

Donc l'air de la proscription tue. On meurt ici, on meurt souvent, on meurt sans cesse. Le proscrit lutte, résiste, tient tête, s'assied au bord de la mer et regarde du côté de la France, et meurt. Les autres après lui continuent le combat; seulement la brèche de l'exil commence à s'encombrer de cadavres.

Tout est bien. Et ceci (*montrant la fosse*) rachète cela (*l'orateur étend le bras du côté de la France*). Pendant que tant d'hommes qui auraient la force s'ils voulaient acceptent la servitude, et, le bât sur le cou, subissent le triomphe du guet-apens, lâche triomphe et lâche soumission, pendant que les foules s'en vont dans la honte, les proscrits s'en vont dans la tombe. — Tout est bien.

O mes amis, quelle profonde douleur!

Ah! que du moins, en attendant le jour où ils se lèveront, en attendant le jour où ils auront pudeur, en attendant le jour où ils auront horreur, les peuples maintenant à terre, les uns garrottés, les autres abrutis, ce qui est pire, les autres prosternés, ce qui est pire encore, regardent passer, le front haut dans les ténèbres, et s'enfoncer en silence dans le désert de l'exil cette fière colonne de proscrits qui marche vers l'avenir, ayant en tête des cercueils!

L'avenir. Ce mot m'est venu. Savez-vous pourquoi? C'est qu'il sort naturellement de la pensée dans le lieu mystérieux où nous sommes; c'est que c'est un bon endroit pour regarder l'avenir que le bord des fosses. De cette hauteur on voit loin dans la profondeur divine et loin dans l'horizon humain. Aujourd'hui que la Liberté, la Vérité et la Justice ont les mains liées derrière le dos et sont battues de verges et sont fouettées en place publique, la Liberté par les soldats, la Vérité par les prêtres, la Justice par les juges; aujourd'hui que l'Idée venue de Dieu est suppliciée, Dieu est sur l'horizon humain, Dieu est sur la place publique où on le fouette, et l'on peut dire, oui, l'on peut dire qu'il souffre et qu'il saigne avec nous. On a

donc le droit de sonder la plaie humaine dans ce lieu des choses éternelles. D'ailleurs on n'importune pas la tombe, et surtout la tombe des martyrs, en parlant d'espérance. Eh bien! je vous le dis, et c'est surtout du haut de ce talus funèbre qu'on le voit distinctement, espérez! Il y a partout des lueurs dans la nuit, lueur en Espagne, lueur en Italie, en Orient clarté; incendie, disent les myopes de la politique, et moi je dis, aurore!

Cette clarté de l'orient, si faible encore, c'est là l'inconnu, c'est là le mystère. Proscrits, ne la quittez pas des yeux un seul instant. C'est là que va se lever l'avenir.

Laissez-moi, avec la gravité qui sied en présence de l'auditeur funèbre qui est là (*l'orateur montre le cercueil*), laissez-moi vous parler des événements qui s'accomplissent et des événements qui se préparent, librement, à cœur ouvert, comme il convient à ceux qui sont sûrs de l'avenir, étant sûrs du droit. On nous dit quelquefois : — Prenez garde. Vos paroles sont trop hardies. Vous manquez de prudence. — Est-ce qu'il est question de prudence aujourd'hui? il est question de courage. Aux heures de lutte à corps perdu, gloire à ceux qui ont des paroles sans précautions et des sabres sans fourreau!

D'ailleurs les rois sont entraînés. Soyez tranquilles.

Il y a deux faits dans la situation présente: une alliance et une guerre.

Que nous veulent ces deux faits?

L'alliance? J'en conviens, nous regardons pour l'instant sans enthousiasme cette apparente intimité entre Fontenoy et Waterloo d'où il semble qu'il soit sorti une espèce d'Anglo-France; nous laissons, témoins froids et muets de ce spectacle, le chœur banal qui suit tous les cortéges et qui se groupe à la porte de tous les succès, chanter, des deux côtés de la Manche, en se renvoyant les strophes de Paris à Londres, cette alliance admirable grâce à laquelle se promènent aujourd'hui au soleil le chasseur de Vincennes bras dessus bras dessous avec le rifle-guard, le marin français bras dessus bras dessous avec le marin anglais, la capote bleue bras dessus bras dessous avec l'habit rouge, et sans doute aussi, dans le sépulcre, Napoléon bras dessus bras dessous avec Hudson Lowe.

Nous sommes calmes devant cela. Mais qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous, hommes de France, nous aimons les hommes d'Angleterre; les lignes jaunes ou vertes dont on barbouille les mappemondes n'existent pas pour nous; nous républicains-démocrates-socialistes, nous répudions en même temps que les clôtures de caste à caste ces préjugés de peuple à peuple sortis des plus misérables ténèbres du vieil aveuglement humain; nous honorons en particulier cette noble et libre nation anglaise qui fait dans le labeur commun de la civilisation un si magnifique travail; nous savons ce que vaut ce grand peuple qui a eu Shakespeare, Cromwell et Newton; nous sommes cordialement assis à son foyer, sans lui rien devoir, car c'est notre présence qui fait son honneur; en fait de concorde, puisque c'est là la question, nous allons bien au delà de tout ce que rêvent les diplomaties, nous ne voulons pas seulement l'alliance de la France avec l'Angleterre; nous voulons l'alliance de l'Europe avec elle-même, et de l'Europe avec l'Amérique, et du monde avec le monde! nous sommes les ennemis de la guerre; nous sommes les souffre-douleurs de la fraternité; nous sommes les agitateurs de la lumière et de la vie; nous combattons la mort qui bâtit les échafauds et la nuit qui trace les frontières; pour nous il n'y a dès à présent qu'un peuple comme il n'y aura dans l'avenir qu'un homme; nous voulons l'harmonie universelle dans le rayonnement universel; et nous tous qui sommes ici, tous! nous donnerions notre sang avec joie pour avancer d'une heure le jour où sera donné le sublime baiser de paix des nations!

Donc que les amis de l'alliance anglo-française ne prennent pas le change sur mes paroles. Plus que qui que ce soit, j'y insiste, nous républicains, nous voulons ces alliances, car, je le répète, l'union parmi les peuples, et, plus encore l'unité dans l'humanité, c'est là notre symbole. Mais ces unions, nous les voulons pures, intimes, profondes, fécondes; morales pour qu'elles soient réelles, honnêtes pour qu'elles soient durables; nous les voulons fondées sur les intérêts sans nul doute, mais fondées plus encore sur toutes les fraternités du progrès et de la liberté; nous voulons qu'elles soient en quelque sorte la résultante d'une

majestueuse marche amicale dans la lumière; nous les voulons sans humiliation d'un côté, sans abdication de l'autre, sans arrière-pensée pour l'avenir, sans spectres dans le passé; nous trouvons que le mépris entre les gouvernements, même dissimulé, est un mauvais ingrédient pour cimenter l'estime entre les nations; en un mot, nous voulons sur les frontons radieux de ces alliances de peuple à peuple des statues de marbre et non des hommes de fange.

Nous voulons des fédérations signées Washington et non des plâtrages signés Bonaparte.

Les alliances comme celles que nous voyons en ce moment, nous les croyons mauvaises pour les deux parties, pour les deux peuples que nous admirons et que nous aimons, pour les deux gouvernements dont nous prenons moins de souci. Sait-on bien ce qu'on veut ici, et sait-on bien ce qu'on fera là? Nous disons qu'au fond, des deux côtés, on se défie quelque peu, et qu'on n'a pas tort; nous disons à ceux-ci qu'il y a toujours du côté d'un marchand l'affaire commerciale, et nous disons à ceux-là qu'il y a toujours du côté d'un traître la trahison.

Comprend-on maintenant?

Autant l'alliance bâclée nous laisse froids, autant la guerre pendante nous émeut. Oui, nous considérons avec un inexprimable mélange d'espérance et d'angoisse cette dernière aventure des monarchies, ce coup de tête pour une clef qui a déjà coûté des millions d'or et des milliers d'hommes. Guerre d'intrigues plus encore que de mêlées, où les turcs sont de plus en plus héroïques, où le Deux-Décembre est de plus en plus lâche, où l'Autriche est de plus en plus russe; guerre meurtrière sans coups de canon, où nos vaillants soldats, fils de l'atelier et de la chaumière, meurent misérablement, hélas! sans même qu'il sorte de leurs pauvres cadavres la funèbre auréole des batailles; guerre où il n'y a pas encore eu d'autre vainqueur que la peste, où le typhus seul a pu publier des bulletins, et où il n'y a eu jusqu'ici d'Austerlitz que pour le choléra; guerre ténébreuse, obscure, inquiète, reculante, fatale; guerre mystérieuse que ceux-là mêmes qui la font ne comprennent pas, tant elle est pleine de la providence; redou-

table énigme aveuglément posée par les rois, et dont la Révolution seule sait le mot!

A l'heure où nous sommes, à l'instant précis où je parle, en ce moment même, citoyens, la péripétie de cette sombre lutte s'accomplit; l'avortement de la Baltique semble avoir eu son contre-coup de honte dans la mer Noire, et comme, après tout, de tels peuples que la France et l'Angleterre ne peuvent pas être indéfiniment et impunément humiliés dans leurs armées, le dénoûment se risque, la tentative se fait. Citoyens, cette guerre, qui a gardé son secret devant Cronstadt, se démasquera-t-elle devant Sébastopol? à qui sera la chute? à qui sera le *Te Deum?* personne ne le sait encore. Mais quoi qu'il arrive, proscrits, quel que soit l'événement, c'est le despotisme qui s'écroule, soit sur Nicolas, soit sur Bonaparte. C'est, je répète mes paroles d'il y a un an, c'est le supplice de l'Europe qui finit. Le coup qui se frappe dans cette minute même jettera bas nécessairement dans un temps donné ou l'empereur de la Sibérie, ou l'empereur de Cayenne; c'est-à-dire tous les deux; car l'un de ces deux poteaux de l'échafaud des peuples ne peut pas tomber sans entraîner l'autre.

Cependant que font les deux despotes? Ils sourient dans le calme imbécile de la misérable omnipotence humaine; ils sourient à l'avenir terrible! ils s'endorment dans la plénitude difforme et hideuse de leur absolutisme satisfait; ils n'ont même pas la fantaisie des tristes gloires personnelles de la guerre, si faciles aux princes; ils n'ont pas même souci des souffrances de ces douloureuses multitudes qu'ils appellent leurs armées. Pendant que, pour eux et par eux, des milliers d'hommes agonisent dans les ambulances sur les grabats du choléra, pendant que Varna est en flammes, pendant qu'Odessa fume sous le canon, pendant que Kola brûle au nord et Sulina au midi, pendant qu'on écrase de boulets et de bombes Silistrie, pendant que les sauvageries de Bomarsund répliquent aux férocités de Sinope, tandis que les tours sautent, tandis que les vaisseaux flamboient et s'abîment, tandis que « les magasins de cadavres » des hôpitaux russes regorgent, pendant les marches forcées de la Dobrudscha, pendant les désastres de Kustendji, pendant que des régiments entiers fondent

et s'évanouissent dans le lugubre bivouac de Karvalik, que font les deux czars? L'un prend le frais à son palais d'été; l'autre prend les bains de mer à Biarritz.

Troublons ces joies.

O peuples, au-dessus des combinaisons, des intrigues et des ententes, au-dessus des diplomaties, au-dessus des guerres, au-dessus de toutes les questions, question turque, question grecque, question russe, au-dessus de tout ce que les monarchies font ou rêvent, planent les crimes.

Ne laissons pas prescrire la protestation vengeresse; ne nous laissons pas distraire du but formidable. C'est toujours l'heure de dire : Néron est là ! On prétend que les générations oublient. Eh bien, pour la sainteté même du droit, pour l'honneur même de la conscience humaine, les victimes nous le demandent, les martyrs nous le crient du fond de leurs tombeaux, ravivons les souvenirs, et faisons de toutes les mémoires des ulcères.

O peuples, le lugubre et menaçant acte d'accusation, non! ne nous lassons jamais de le redire! En ce moment les autocrates et les tyrans du continent triomphent; ils ont mitraillé à Palerme, mitraillé à Brescia, mitraillé à Berlin, mitraillé à Vienne, mitraillé à Paris; ils ont fusillé à Ancône, fusillé à Bologne, fusillé à Rome, fusillé à Arad, fusillé à Vincennes, fusillé au Champ de Mars; ils ont dressé le gibet à Pesth, le garrot à Milan, la guillotine à Belley; ils ont expédié les pontons, encombré les cachots, peuplé les casemates, ouvert les oubliettes; ils ont donné au désert la fonction de bagne; ils ont appelé à leur aide Tobolsk et ses neiges, Lambessa et ses fièvres, l'îlot de la Mère et son typhus; ils ont confisqué, ruiné, séquestré, spolié; ils ont proscrit, banni, exilé, expulsé, déporté; quand cela a été fait, quand ils ont eu bien mis le pied sur la gorge de l'humanité, quand ils ont entendu son dernier râle, ils ont dit tout joyeux : c'est fini! — Et maintenant les voilà dans la salle du banquet. Les y voilà, vainqueurs, enivrés, tout-puissants, couronne en tête, lauriers au front. C'est le festin de la grande noce. C'est le mariage de la monarchie et du guet-apens, de la royauté et de l'assassinat, du droit divin et du faux serment, de tout ce

qu'ils appellent auguste avec tout ce que nous appelons infâme; mariage hideux et splendide; sous leurs pieds est la fanfare; toutes les trahisons et toutes les lâchetés chantent l'épithalame. Oui, les despotes triomphent; oui, les despotes rayonnent; oui, eux et leurs sbires, eux et leurs complices, eux et leurs courtisans, eux et leurs courtisanes, ils sont fiers, heureux, contents, gorgés, repus, glorieux; mais qu'est-ce que cela fait à la justice éternelle? Nations opprimées, l'heure approche. Regardez bien cette fête; les lampions et les lustres sont allumés, l'orchestre ne s'interrompt pas; les panaches et l'or et les diamants brillent; la valetaille en uniforme, en soutane ou en simarre se prosterne: les princes vêtus de pourpre rient et se félicitent; mais l'heure va sonner, vous dis-je: le fond de la salle est plein d'ombre; et, voyez, dans cette ombre, dans cette ombre formidable, la Révolution, couverte de plaies, mais vivante, bâillonnée, mais terrible, se dresse derrière eux, l'œil fixé sur vous, peuples, et agite dans ses deux mains sanglantes au-dessus de leurs têtes des poignées de haillons arrachées aux linceuls des morts!

VI

LA GUERRE D'ORIENT

29 novembre 1854.

Proscrits,

L'anniversaire glorieux que nous célébrons en ce moment* ramène la Pologne dans toutes les mémoires; la situation de l'Europe la ramène également dans les événements.

Comment? je vais essayer de vous le dire.

Mais d'abord, cette situation, examinons-la.

Au point où elle en est, et en présence des choses décisives qui se préparent, il importe de préciser les faits.

Commençons par faire justice d'une erreur presque universelle.

Grâce aux nuages astucieusement jetés sur l'origine de l'affaire par le gouvernement français, et complaisamment épaissis par le gouvernement anglais, aujourd'hui, en Angleterre comme en France, on attribue généralement la guerre d'orient, ce désastre continental, à l'empereur Nicolas. On se trompe. La guerre d'orient est un crime; mais ce n'est point le crime de Nicolas. Ne prêtons pas à ce riche. Rétablissons la vérité.

Nous conclurons ensuite.

Citoyens, le 2 décembre 1851, — car il faut toujours re-

* La révolution polonaise de 1830.

monter là, et, tant que M. Bonaparte sera debout, c'est de cette source horrible que sortiront tous les événements, et tous les événements, quels qu'ils soient, ayant ce poison dans les veines, seront malsains et vénéneux et se gangrèneront rapidement, — le 2 décembre donc, M. Bonaparte fait ce que vous savez. Il commet un crime, érige ce crime en trône, et s'assied dessus. Schinderhannes se déclare César. Mais à César il faut Pierre. Quand on est empereur, le Oui du peuple c'est peu de chose; ce qui importe, c'est le Oui du pape. Ce n'est pas tout d'être parjure, traître et meurtrier, il faut encore être sacré. Bonaparte le Grand avait été sacré. Bonaparte le petit voulut l'être.

Là était la question.

Le pape consentirait-il?

Un aide de camp, nommé de Cotte, un des hommes religieux du jour, fut envoyé à Antonelli, le Consalvi d'à présent. L'aide de camp eut peu de succès. Pie VII avait sacré Marengo; Pie IX hésita à sacrer le boulevard Montmartre. Mêler à ce sang et à cette boue la vieille huile romaine, c'était grave. Le pape fit le dégoûté. Embarras de M. Bonaparte. Que faire? de quelle manière s'y prendre pour décider Pie IX? Comment décide-t-on une fille? comment décide-t-on un pape? Par un cadeau. Cela est l'histoire.

Un proscrit (*le citoyen Bianchi*) : Ce sont les mœurs sacerdotales.

Victor Hugo, *s'interrompant :* Vous avez raison. Il y a longtemps que Jérémie a crié à Jérusalem et que Luther a crié à Rome : Prostituée! (*Reprenant.*) M. Bonaparte, donc, résolut de faire un cadeau à M. Mastaï.

Quel cadeau?

Ceci est toute l'aventure actuelle.

Citoyens, il y a deux papes en ce moment, le pape latin et le pape grec. Le pape grec, qui s'appelle aussi le czar, pèse sur le sultan du poids de toutes les Russies. Or le sultan, possédant la Judée, possède le tombeau du Christ. Faites attention à ceci. Depuis des siècles, la grande ambition des deux catholicismes, grec et romain, serait de pouvoir pénétrer librement dans ce tombeau et d'y officier, non côte à côte et fraternellement, mais l'un excluant l'autre, le latin excluant le grec ou le grec excluant le

latin. Entre ces deux prétentions opposées que faisait l'islamisme? Il tenait la balance égale, c'est-à-dire la porte fermée, et ne laissait entrer dans le tombeau ni la croix grecque, ni la croix latine, ni Moscou, ni Rome. Grand crève-cœur surtout pour le pape latin qui affecte la suprématie. Donc, en thèse générale et en dehors même de M. Bonaparte, quel présent offrir au pape de Rome pour le déterminer à sacrer et couronner n'importe quel bandit? Posez la question à Machiavel, il vous répondra : « Rien de plus simple. Faire pencher à Jérusalem la balance du côté de Rome ; rompre devant le tombeau du Christ l'humiliante égalité des deux croix; mettre l'église d'orient sous les pieds de l'église d'occident; ouvrir la sainte porte à l'une et la fermer à l'autre; faire une avanie au pape grec; en un mot, donner au pape latin la clef du sépulcre. »

C'est ce que Machiavel répondrait. C'est ce que M. Bonaparte a compris ; c'est ce qu'il a fait. On a appelé cela, vous vous en souvenez, l'affaire des Lieux-Saints.

L'intrigue a été nouée. D'abord secrètement. L'agent de M. Bonaparte à Constantinople, M. de Lavalette, a demandé de la part de son maître, au sultan, la clef du tombeau de Jésus pour le pape de Rome. Le sultan, faible, troublé, ayant déjà les vertiges de la fin de l'islamisme, tiraillé en deux sens contraires, ayant peur de Nicolas, ayant peur de Bonaparte, ne sachant à quel empereur entendre, a lâché prise et a donné la clef. Bonaparte a remercié, Nicolas s'est fâché. Le pape grec a envoyé au sérail son légat *a latere*, Menschikoff, une cravache à la main. Il a exigé, en compensation de la clef donnée à M. Bonaparte pour le pape de Rome, des choses plus solides, à peu près tout ce qui pouvait rester de souveraineté au sultan; le sultan a refusé; la France et l'Angleterre ont appuyé le sultan, et vous savez le reste. La guerre d'orient a éclaté.

Voilà les faits.

Rendons à César ce qui est à César et ne donnons pas à Nicolas ce qui est au Deux-Décembre. La prétention de M. Bonaparte à être sacré a tout fait. L'affaire des Lieux-Saints et la clef, c'est là l'origine de tout.

Maintenant ce qui est sorti de cette clef, le voici :

A l'heure qu'il est, l'Asie Mineure, les îles d'Aland, le

Danube, la Tchernaïa, la mer Blanche et la mer Noire, le nord et le midi voient des villes, florissantes il y a quelques mois encore, s'en aller en cendre et en fumée. A l'heure qu'il est, Sinope est brûlée, Bomarsund est brûlée, Silistrie est brûlée, Varna est brûlée, Kola est brûlée, Sébastopol brûle. A l'heure qu'il est, par milliers, bientôt par cent mille, les français, les anglais, les turcs, les russes s'entre-égorgent en orient devant un monceau de ruines. L'arabe vient du Nil pour se faire tuer par le tartare qui vient du Volga; le cosaque vient des steppes pour se faire tuer par l'écossais qui vient des highlands. Les batteries foudroient les batteries, les poudrières sautent, les bastions s'écroulent, les redoutes s'effondrent, les boulets trouent les vaisseaux; les tranchées sont sous les bombes, les bivouacs sont sous les pluies; le typhus, la peste et le choléra s'abattent avec la mitraille sur les assiégeants, sur les assiégés, sur les camps, sur les flottes, sur la garnison, sur la ville, où toute une population, femmes, enfants, vieillards, agonise. Les obus écrasent les hôpitaux; un hôpital prend feu et deux mille malades sont « calcinés », dit un bulletin. Et la tempête s'en mêle, c'est la saison; la frégate turque *Bahira* sombre sous voiles, le deux-ponts égyptien *Abad-i-Djihad* s'engloutit près d'Eniada avec sept cents hommes, les coups de vent démâtent la flotte, le navire à hélice *le Prince,* la frégate *la Nymphe des mers,* quatre autres steamers de guerre coulent bas, *le Sans-Pareil, le Samson, l'Agamemnon,* se brisent aux bas-fonds dans l'ouragan, *la Rétribution* n'échappe qu'en jetant ses canons à la mer, le vaisseau de cent canons *le Henri IV* périt près d'Eupatoria, l'aviso à roues *le Pluton* est désemparé, trente-deux transports chargés d'hommes font côte, et se perdent. Sur terre les mêlées deviennent chaque jour plus sauvages; les russes assomment les blessés à coups de crosse; à la fin des journées, les tas de morts et de mourants empêchent l'infanterie de manœuvrer; le soir, les champs de bataille font frissonner les généraux. Les cadavres anglais et français et les cadavres russes y sont mêlés comme s'ils se mordaient. — *Je n'ai jamais rien vu de pareil* *, s'écrie le

* Voir aux notes.

vieux lord Raglan, qui a vu Waterloo. Et cependant on ira plus loin encore; on annonce qu'on va employer contre la malheureuse ville les moyens « nouveaux » qu'on tenait « en réserve » et dont on frémissait. Extermination, c'est le cri de cette guerre. La tranchée seule coûte cent hommes par jour. Des rivières de sang humain coulent; une rivière de sang à Alma, une rivière de sang à Balaklava, une rivière de sang à Inkermann; cinq mille hommes tués le 20 septembre, six mille le 25 octobre, quinze mille le 5 novembre. Et cela ne fait que commencer. On envoie des armées, elles fondent. C'est bien. Allons, envoyez-en d'autres! Louis Bonaparte redit à l'ex-général Canrobert le mot imbécile de Philippe IV à Spinola : *Marquis, prends Breda.* Sébastopol était hier une plaie, aujourd'hui c'est un ulcère, demain ce sera un cancer; et ce cancer dévore la France, l'Angleterre, la Turquie et la Russie. Voilà l'Europe des rois. O avenir! quand nous donneras-tu l'Europe des peuples?

Je continue.

Sur les navires, après chaque affaire, des chargements de blessés qui font horreur. Pour ne citer que les chiffres que je sais, et je n'en sais pas la dixième partie, quatre cents blessés sur *le Panama*, quatre cent quarante-neuf sur *le Colombo* qui remorquait deux transports également chargés et dont j'ignore les chiffres, quatre cent soixante-dix sur *le Vulcain*, quinze cents sur *le Kanguroo*. On est blessé en Crimée, on est pansé à Constantinople. Deux cents lieues de mer, huit jours entre la blessure et le pansement. Chemin faisant, pendant la traversée, les plaies abandonnées deviennent effroyables; les mutilés qu'on transporte sans assistance, sans secours, misérablement entassés les uns sur les autres, voient les lombrics, cette vermine du sépulcre, sortir de leurs jambes brisées, de leurs côtes enfoncées, de leurs crânes fendus, de leurs ventres ouverts; et sous ce fourmillement horrible, ils pourrissent avant d'être morts dans les entre-ponts pestilentiels des steamers-ambulances, immenses fosses communes pleines de vivants mangés de vers (*Victor Hugo s'interrompant :*) — Je n'exagère point. J'ai là les journaux anglais, les journaux ministériels. Lisez vous-mêmes. (*L'ora-*

*leur agite une liasse de journaux**.) — Oui, j'insiste, pas de secours. Quatre chirurgiens sur *le Vulcain*, quatre chirurgiens sur *le Colombo*, pour neuf cent dix-neuf mourants! Quand aux turcs, on ne les panse pas du tout. Ils deviennent ce qu'ils peuvent**. — Je ne suis qu'un démagogue et un buveur de sang, je le sais bien, mais j'aimerais mieux moins de caisses de médailles bénites au camp de Boulogne, et plus de médecins au camp de Crimée.

Poursuivons.

En Europe, en Angleterre, en France, le contre-coup est terrible. Faillites sur faillites, toutes les transactions suspendues, le commerce agonisant, l'industrie morte. Les folies de la guerre s'étalent, les trophées présentent leur bilan. Pour ce qui est de la Baltique seulement, et en calculant ce qui a été dépensé rien que pour cette campagne, chacun des deux mille prisonniers russes ramenés de Bomarsund coûte à la France et à l'Angleterre trois cent trente-six mille francs par tête. En France, la misère. Le paysan vend sa vache pour payer l'impôt et donne son fils pour nourrir la guerre, — son fils! sa chair! Comment se nomme cette chair, vous le savez, l'oncle l'a baptisée. Chaque régime voit l'homme à son point de vue. La république dit chair du peuple; l'empire dit chair à canon. — Et la famine complète la misère. Comme c'est avec la Russie qu'on se bat, plus de blé d'Odessa. Le pain manque. Une espèce de Buzançais couve sous la cendre populaire et jette ses étincelles çà et là. A Boulogne, l'émeute de la faim, réprimée par les gendarmes. A Saint-Brieuc, les femmes s'arrachent les cheveux et crèvent les sacs de grains à coups de ciseaux. Et levées sur levées. Emprunts sur emprunts. Cent quarante mille hommes cette année seulement, pour commencer. Les millions s'engouffrent après les régiments. Le crédit sombre avec les flottes. Telle est la situation.

Tout ceci sort du Deux-Décembre.

Nous, proscrits dont le cœur saigne de toutes les plaies de la patrie et de toutes les douleurs de l'humanité, nous

* Voir aux notes.
** *Id.*

considérons cet état de choses lamentable avec une angoisse croissante.

Insistons-y, répétons-le, crions-le, et qu'on le sache et qu'on ne l'oublie plus désormais, je viens de le démontrer les faits à la main, et cela est incontestable, et l'histoire le dira, et je défie qui que ce soit de le nier, tout ceci sort du Deux-Décembre.

Otez l'intrigue dite affaire des Lieux-Saints, ôtez la clef, ôtez l'envie de sacre, ôtez le cadeau à faire au pape, ôtez le Deux-Décembre, ôtez M. Bonaparte ; vous n'avez pas la guerre d'Orient.

Oui, ces flottes, les plus magnifiques qu'il y ait au monde, sont humiliées et amoindries; oui, cette généreuse cavalerie anglaise est exterminée; oui, les écossais gris, ces lions de la montagne; oui, nos zouaves, nos spahis, nos chasseurs de Vincennes, nos admirables et irréparables régiments d'Afrique sont sabrés, hachés, anéantis; oui, ces populations innocentes, — et dont nous sommes les frères, car il n'y a pas d'étrangers pour nous, — sont écrasés; oui, parmi tant d'autres, ce vieux général Cathcart et ce jeune capitaine Nolan, l'honneur de l'uniforme anglais, sont sacrifiés; oui, les entrailles et les cervelles, arrachées et dispersées par la mitraille, pendent aux broussailles de Balaklava ou s'écrasent aux murs de Sébastopol; oui, la nuit, les champs de bataille pleins de mourants hurlent comme des bêtes fauves; oui, la lune éclaire cet épouvantable charnier d'Inkermann où des femmes, une lanterne à la main, errent çà et là parmi les morts, cherchant leurs frères ou leurs maris, absolument comme ces autres femmes qui, il y a trois ans, dans la nuit du 4 décembre, regardaient l'un après l'autre les cadavres du boulevard Montmartre*; oui, ces calamités couvrent l'Europe ; oui, ce sang, tout ce sang ruisselle en Crimée; oui, ces veuves pleurent; oui, ces mères se tordent les bras, — parce qu'il a pris fantaisie à M. Bonaparte, l'assassin de Paris, de se faire bénir et sacrer par M. Mastaï, l'étouffeur de Rome !

Et maintenant, méditons un moment, cela en vaut la peine.

* Voir aux Notes.

Certes, si parmi les intrépides régiments français qui, côte à côte avec la vaillante armée anglaise, luttent devant Sébastopol contre toute la force russe, si, parmi ces combattants héroïques, il y a quelques-uns de ces tristes soldats qui, en décembre 1851, entraînés par des généraux infâmes, ont obéi aux lugubres consignes du guet-apens, les larmes nous viennent aux yeux, nos vieux cœurs français s'émeuvent, ce sont des fils de paysans, ce sont des fils d'ouvriers, nous crions pitié! nous disons : ils étaient ivres, ils étaient aveugles, ils étaient ignorants, ils ne savaient ce qu'ils faisaient! et nous levons les mains au ciel, et nous supplions pour ces infortunés. Le soldat, c'est l'enfant; l'enthousiasme en fait un héros; l'obéissance passive peut en faire un bandit; héros, d'autres lui volent sa gloire; bandit, que d'autres aussi prennent sa faute. Oui, devant le mystérieux châtiment qui commence, mon Dieu! grâce pour les soldats; mais quant aux chefs, faites!

Oui, proscrits, laissons faire le juge. Et voyez! La guerre d'orient, je viens de vous le rappeler, c'est le fait même du Deux-Décembre arrivé pas à pas, et de transformation en transformation, à sa conséquence logique, l'embrasement de l'Europe. O profondeur vertigineuse de l'expiation! le Deux-Décembre se retourne, et le voici qui, après avoir tué les nôtres, dépêche les siens. Il y a trois ans, il se nommait coup d'état, et il assassinait Baudin; aujourd'hui, il se nomme guerre d'orient, et il exécute Saint-Arnaud. La balle qui, dans la nuit du 4, sur l'ordre de Lourmel, tua Dussoubs devant la barricade Montorgueil, ricoche dans les ténèbres selon on ne sait quelle loi formidable et revient fusiller Lourmel en Crimée. Nous n'avons pas à nous occuper de cela. Ce sont les coups sinistres de l'éclair; c'est l'ombre qui frappe; c'est Dieu.

La justice est un théorème; le châtiment est rigide comme Euclide; le crime a ses angles d'incidence et ses angles de réflexion; et nous, hommes, nous tressaillons quand nous entrevoyons dans l'obscurité de la destinée humaine les lignes et les figures de cette géométrie énorme que la foule appelle hasard et que le penseur appelle providence.

Le curieux, disons-le en passant, c'est que la clef est inutile. Le pape, voyant hésiter l'Autriche, et d'ailleurs, flai-

rant sans doute la chute prochaine, persiste à reculer devant M. Bonaparte. M. Bonaparte ne veut pas tomber de M. Mastaï à M. Sibour ; et il en résulte qu'il n'est pas sacré et qu'il ne le sera pas; car, à travers tout ceci, la providence rit de son rire terrible.

Je viens d'exposer la situation, citoyens. A présent, — et c'est par là que je veux terminer, et ceci me ramène à l'objet spécial de cette solennelle réunion, — cette situation, si grave pour les deux grands peuples, car l'Angleterre y joue son commerce et l'orient, car la France y joue son honneur et sa vie, cette situation redoutable, comment en sortir? La France a un moyen : se délivrer, chasser le cauchemar, secouer l'empire accroupi sur sa poitrine, remonter à la victoire, à la puissance, à la prééminence, par la liberté. L'Angleterre en a un autre, finir par où elle aurait dû commencer; ne plus frapper le czar au talon de sa botte, comme elle le fait en ce moment, mais le frapper au cœur, c'est-à-dire soulever la Pologne. Ici, à cette même place, il y a un an précisément aujourd'hui, je donnais à l'Angleterre ce conseil, vous vous en souvenez. A cette occasion, les journaux qui soutiennent le cabinet anglais m'ont qualifié d'« orateur chimérique », et voici que l'événement confirme mes paroles. La guerre en Crimée fait sourire le czar, la guerre en Pologne le ferait trembler. Mais la guerre en Pologne, c'est une révolution? Sans doute. Qu'importe à l'Angleterre? Qu'importe à cette grande et vieille Angleterre? Elle ne craint pas les révolutions, ayant la liberté. Oui, mais M. Bonaparte, étant le despotisme, les craint, lui, et il ne voudra pas! C'est donc à M. Bonaparte, et à sa peur personnelle des révolutions, que l'Angleterre sacrifie ses armées, ses flottes, ses finances, son avenir, l'Inde, l'Orient, tous ses intérêts. Avais-je tort de le dire il y a deux mois? pour l'Angleterre, l'alliance de M. Bonaparte n'est pas seulement une diminution morale, c'est une catastrophe.

C'est l'alliance de M. Bonaparte qui depuis un an fait faire fausse route à tous les intérêts anglais dans la guerre d'orient. Sans l'alliance de M. Bonaparte, l'Angleterre aurait aujourd'hui un succès en Pologne, au lieu d'un échec, d'un désastre peut-être, en Crimée.

N'importe. Ce qui est dans les choses ne peut point n'en pas sortir. Les situations ont leur logique qui finit toujours par avoir le dernier mot. La guerre en Pologne, c'est-à-dire, pour employer le mot transparent adopté par le cabinet anglais, un *système d'agression franchement continental,* est désormais inévitable. C'est l'avenir immédiat. Au moment où je parle, lord Palmerston en cause aux Tuileries avec M. Bonaparte. Et, citoyens, ce sera là ma dernière parole, la guerre en Pologne, c'est la révolution en Europe.

Ah! que la destinée s'accomplisse!

Ah! que la fatalité soit sur ces hommes, sur ces bourreaux, sur ces despotes, qui ont arraché à tant de peuples, à tant de nobles peuples leurs sceptres de nations! — Je dis le sceptre, et non la vie. — Car, proscrits, comme il faut le répéter sans cesse pour consterner les lâchetés et pour relever les courages, la mort apparente des peuples, si livide qu'elle soit, si glacée qu'elle semble, est un avatar et couvre le mystère d'une incarnation nouvelle. La Pologne est dans le sépulcre, mais elle a le clairon à la main; la Hongrie est sous le suaire, mais elle a le sabre au poing; l'Italie est dans la tombe, mais elle a la flamme au cœur; la France est dans la fosse, mais elle a l'étoile au front. Et, tous les signes nous l'annoncent, au printemps prochain, au printemps, heure des résurrections comme le matin est l'heure des réveils, amis, toute la terre frémira d'éblouissement et de joie, quand, se dressant subitement, ces grands cadavres ouvriront tout à coup leurs grandes ailes!

VII

Les paroles de Victor Hugo émurent le parlement. Un membre de la majorité, familier des Tuileries, somma le gouvernement anglais de mettre fin à la « querelle personnelle » entre M. Louis Bonaparte et M. Victor Hugo. Victor Hugo sentit qu'il était nécessaire que le proscrit remît à sa place l'empereur et qu'il fallait rendre à M. Bonaparte le sentiment de sa situation vraie, et il publia dans les journaux anglais ce qu'on va lire :

AVERTISSEMENT

Je préviens M. Bonaparte que je me rends parfaitement compte des ressorts qu'il fait mouvoir et qui sont à sa taille, et que j'ai lu avec intérêt les choses dites à mon sujet, ces jours passés, dans le parlement anglais. M. Bonaparte m'a chassé de France pour avoir pris les armes contre son crime, comme c'était mon droit de citoyen et mon devoir de représentant du peuple ; il m'a chassé de Belgique pour *Napoléon le Petit ;* il me chassera peut-être d'Angleterre pour les protestatíons que j'y ai faites, que j'y fais et que je continuerai d'y faire. Cela regarde l'Angleterre plus que moi. Un triple exil n'est rien. Quant à moi, l'Amérique est bonne, et, si elle convient à M. Bonaparte, elle me convient aussi. J'avertis seulement M. Bonaparte qu'il n'aura pas plus raison de moi, qui suis l'atome, qu'il n'aura raison de la vérité et de la justice, qui sont Dieu même. Je déclare au Deux-Décembre en sa personne que l'expia-

tion viendra, et que, de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Amérique, du fond de la tombe, si les âmes vivent, comme je le crois et l'affirme, j'en hâterai l'heure. M. Bonaparte a raison, il y a en effet entre moi et lui une « querelle personnelle », la vieille querelle personnelle du juge sur son siége et de l'accusé sur son banc.

VICTOR HUGO.

Jersey, 22 décembre 1854.

1855

Ce que pourrait être l'Europe. — Ce qu'elle est.
Suite des complaisances de l'Angleterre pour l'empire. — L'empereur reçu à Londres. — Les proscrits chassés de Jersey.

I

SIXIÈME ANNIVERSAIRE

DU 24 FÉVRIER 1848

24 février 1855.

Proscrits,

Si la révolution, inaugurée il y a sept ans à pareil jour à l'Hôtel de Ville de Paris, avait suivi son cours naturel, et n'avait pas été, pour ainsi dire, dès le lendemain même de son avénement, détournée de son but; si la réaction d'abord, Louis Bonaparte ensuite, n'avaient pas détruit la république, la réaction par ruse et lent empoisonnement, Louis Bonaparte par escalade nocturne, effraction, guet-apens et meurtre; si, dès les jours éclatants de Février, la république avait montré son drapeau sur les Alpes et sur le Rhin et jeté au nom de la France à l'Europe ce cri : Liberté! qui eût suffi à cette époque, vous vous en souvenez tous, pour consommer sur le vieux continent le soulèvement de tous les peuples et achever l'écroulement de tous les trônes; si la France, appuyée sur la grande épée de 92, eût donné aide, comme elle le devait à l'Italie, à la Hongrie, à la Pologne, à la Prusse, à l'Allemagne ; si, en un mot, l'Europe des peuples eût succédé en 1848 à l'Europe des rois, voici quelle serait aujourd'hui, après sept

années de liberté et de lumière, la situation du continent.

On verrait ceci :

Le continent serait un seul peuple; les nationalités vivraient de leur vie propre dans la vie commune; l'Italie appartiendrait à l'Italie, la Pologne appartiendrait à la Pologne, la Hongrie appartiendrait à la Hongrie, la France appartiendrait à l'Europe, l'Europe appartiendrait à l'Humanité.

Plus de Rhin, fleuve allemand; plus de Baltique et de mer Noire, lacs russes; plus de Méditerranée, lac français; plus d'Atlantique, mer anglaise; plus de canons au Sund et à Gibraltar; plus de kammerlicks aux Dardanelles. Les fleuves libres, les détroits libres, les océans libres.

Le groupe européen n'étant plus qu'une nation, l'Allemagne serait à la France, la France serait à l'Italie ce qu'est aujourd'hui la Normandie à la Picardie et la Picardie à la Lorraine. Plus de guerre; par conséquent plus d'armée. Au seul point de vue financier, bénéfice net par an pour l'Europe, quatre milliards*.

Plus de frontières, plus de douanes, plus d'octrois; le libre échange; flux et reflux gigantesque de numéraire et de denrées, industrie et commerce vingtuplés; bonification annuelle pour la richesse du continent, au moins dix milliards. Ajoutez les quatre milliards de la suppression des armées, plus deux milliards au moins gagnés par l'abolition des fonctions parasites sur tout le continent, y compris la fonction de roi, cela fait tous les ans un levier de seize milliards pour soulever les questions économiques. Une liste civile du travail, une caisse d'amortissement de la misère épuisant les bas-fonds du chômage et du salariat avec une puissance de seize milliards par an. Calculez cette énorme production de bien-être. Je ne développe pas.

Une monnaie continentale, à double base métallique et fiduciaire, ayant pour point d'appui le capital Europe tout entier et pour moteur l'activité libre de deux cents millions d'hommes, cette monnaie, une, remplacerait et résorberait

* Pour la France, plus de liste civile, plus de clergé payé, plus de magistrature inamovible, plus d'administration centralisée, plus d'armée permanente; bénéfice net par an : 800 millions. 2 millions par jour.

toutes les absurdes variétés monétaires d'aujourd'hui, effigies de princes, figures des misères, variétés qui sont autant de causes d'appauvrissement; car, dans le va-et-vient monétaire, multiplier la variété, c'est multiplier le frottement; multiplier le frottement, c'est diminuer la circulation. En monnaie, comme en toute chose, circulation, c'est unité.

La fraternité engendrerait la solidarité; le crédit de tous serait la propriété de chacun, le travail de chacun, la garantie de tous.

Liberté d'aller et venir, liberté de s'associer, liberté de posséder, liberté d'enseigner, liberté de parler, liberté d'écrire, liberté de penser, liberté d'aimer, liberté de croire, toutes les libertés feraient faisceau autour du citoyen gardé par elles et devenu inviolable.

Aucune voie de fait, contre qui que ce soit; même pour amener le bien. Car à quoi bon? Par la seule force des choses, par la simple augmentation de la lumière, par le seul fait du plein jour succédant à la pénombre monarchique et sacerdotale, l'air serait devenu irrespirable à l'homme de force, à l'homme de fraude, à l'homme de mensonge, à l'homme de proie, à l'exploitant, au parasite, au sabreur, à l'usurier, à l'ignorantin, à tout ce qui vole dans les crépuscules avec l'aile de la chauve-souris.

La vieille pénalité se serait dissoute comme le reste La guerre étant morte, l'échafaud, qui a la même racine, aurait séché et disparu de lui-même. Tous les formes du glaive se seraient évanouies. On en serait à douter que la créature humaine ait jamais pu, ait jamais osé mettre à mort la créature humaine, même dans le passé. Il y aurait, dans la galerie ethnographique du Louvre, un mortier-Paixhans sous verre, un canon-Lancastre sous verre, une guillotine sous verre, une potence sous verre, et l'on irait par curiosité voir au muséum ces bêtes féroces de l'homme comme on va voir à la ménagerie les bêtes féroces de Dieu.

On dirait : c'est donc cela, un gibet! comme on dit: c'est donc cela, un tigre!

On verrait partout le cerveau qui pense, le bras qui agit; la matière qui obéit; la machine servant l'homme; les expérimentations sociales sur une vaste échelle; toutes

les fécondations merveilleuses du progrès par le progrès, la science aux prises avec la création ; des ateliers toujours ouverts dont la misère n'aurait qu'à pousser la porte pour devenir le travail; des écoles toujours ouvertes dont l'ignorance n'aurait qu'à pousser la porte pour devenir la lumière; des gymnases gratuits et obligatoires où les aptitudes seules marqueraient les limites de l'enseignement, où l'enfant pauvre recevrait la même culture que l'enfant riche; des scrutins où la femme voterait comme l'homme. Car le vieux monde du passé trouve la femme bonne pour les responsabilités civiles, commerciales, pénales, il trouve la femme bonne pour la prison, pour Clichy, pour le bagne, pour le cachot, pour l'échafaud; nous, nous trouvons la femme bonne pour la dignité et pour la liberté; il trouve la femme bonne pour l'esclavage et pour la mort, nous la trouvons bonne pour la vie; il admet la femme comme personne publique pour la souffrance et pour la peine, nous l'admettons comme personne publique pour le droit. Nous ne disons pas : âme de première qualité, l'homme; âme de deuxième qualité, la femme. Nous proclamons la femme notre égale, avec le respect de plus. O femme, mère, compagne, sœur, éternelle mineure, éternelle esclave, éternelle sacrifiée, éternelle martyre, nous vous relèverons! De tout ceci le vieux monde nous raille, je le sais. Le droit de la femme, proclamé par nous, est le sujet principal de sa gaîté. Un jour, à l'assemblée, un interrupteur me cria : — C'est surtout avec ça, les femmes, que vous nous faites rire. — Et vous, lui répondis-je, c'est surtout avec ça, les femmes, que vous nous faites pleurer.

Je reprends, et j'achève cette esquisse.

Au faîte de cette splendeur universelle, l'Angleterre et la France rayonneraient; car elles sont les aînées de la civilisation actuelle; elles sont au dix-neuvième siècle les deux nations mères; elles éclairent au genre humain en marche les deux routes du réel et du possible ; elles portent les deux flambeaux, l'une le fait, l'autre l'idée. Elles rivaliseraient sans se nuire ni s'entraver. Au fond, et à voir les choses de la hauteur philosophique, — permettez-moi cette parenthèse — il n'y a jamais eu entre elles d'autre antipathie que ce désir d'aller au delà, cette

impatience de pousser plus loin, cette logique de marcheur en avant, cette soif de l'horizon, cette ambition de progrès indéfini qui est toute la France et qui a quelquefois importuné l'Angleterre sa voisine, volontiers satisfaite des résultats obtenus et épouse tranquille du fait accompli. La France est l'adversaire de l'Angleterre comme le mieux est l'ennemi du bien.

Je continue.

Dans la vieille cité du dix août et du vingt-deux septembre, déclarée désormais la Ville d'Europe, *Urbs*, une colossale assemblée, l'assemblée des États-Unis d'Europe, arbitre de la civilisation, sortie du suffrage universel de tous les peuples du continent, traiterait et réglerait, en présence de ce majestueux mandant, juge définitif, et avec l'aide de la presse universelle libre, toutes les questions de l'humanité, et ferait de Paris au centre du monde un volcan de lumière.

Citoyens, je le dis en passant, je ne crois pas à l'éternité de ce qu'on appelle aujourd'hui les parlements; mais les parlements, générateurs de liberté et d'unité tout ensemble, sont nécessaires jusqu'au jour, jour lointain encore et voisin de l'idéal, où, les complications politiques s'étant dissoutes dans la simplification du travail universel, la formule : LE MOINS DE GOUVERNEMENT POSSIBLE recevant une application de plus en plus complète, les lois factices ayant toutes disparu et les lois naturelles demeurant seules, il n'y aura plus d'autre assemblée que l'assemblée des créateurs et des inventeurs, découvrant et promulguant la loi et ne la faisant pas, l'assemblée de l'intelligence, de l'art et de la science, l'Institut. L'Institut transfiguré et rayonnant produit d'un tout autre mode de nomination, délibérant publiquement. Sans nul doute, l'Institut, dans la perspective des temps, est l'unique assemblée future. Chose frappante et que j'ajoute encore en passant, c'est la Convention qui a créé l'Institut. Avant d'expirer, ce sombre aigle des révolutions a déposé sur le généreux sol de France l'œuf mystérieux qui contient les ailes de l'avenir.

Ainsi, pour résumer en peu de mots les quelques linéaments que je viens d'indiquer, et beaucoup de détails

m'échappent, je jette ces idées au hasard et rapidement, et je ne trace qu'un à peu près, si la révolution de 1848 avait vécu et porté ses fruits, si la république fût restée debout, si, de république française, elle fût devenue, comme la logique l'exige, république européenne, fait qui se serait accompli alors, certes, en moins d'une année, et presque sans secousse ni déchirement, sous le souffle du grand vent de Février, citoyens, si les choses s'étaient passées de la sorte, que serait aujourd'hui l'Europe? une famille. Les nations sœurs. L'homme frère de l'homme. On ne serait plus ni français, ni prussien, ni espagnol; on serait européen. Partout la sérénité, l'activité, le bien-être, la vie. Pas d'autre lutte, d'un bout à l'autre du continent, que la lutte du bien, du beau, du grand, du juste, du vrai et de l'utile domptant l'obstacle et cherchant l'idéal. Partout cette immense victoire qu'on appelle le travail dans cette immense clarté qu'on appelle la paix.

Voilà, citoyens, si la révolution eût triomphé, voilà, en raccourci et en abrégé, le spectacle que nous donnerait à cette heure l'Europe des peuples.

Mais ces choses ne se sont point réalisées. Heureusement on a rétabli l'ordre. Et, au lieu de cela, que voyons-nous?

Ce qui est debout en ce moment, ce n'est pas l'Europe des peuples; c'est l'Europe des rois.

Et que fait-elle, l'Europe des rois?

Elle a la force; elle peut ce qu'elle veut; les rois sont libres puisqu'ils ont étouffé la liberté; l'Europe des rois est riche; elle a des millions, elle a des milliards; elle n'a qu'à ouvrir la veine des peuples pour en faire jaillir du sang et de l'or. Que fait-elle? Déblaie-t-elle les embouchures des fleuves? abrége-t-elle la route de l'Inde? relie-t-elle le Pacifique à l'Atlantique? perce-t-elle l'isthme de Suez? coupe-t-elle l'isthme de Panama? jette-t-elle dans les profondeurs de l'océan le prodigieux fil électrique qui rattachera les continents aux continents par l'idée devenue éclair, et qui, fibre colossale de la vie universelle, fera du globe un cœur énorme ayant pour battement la pensée de l'homme? A quoi s'occupe l'Europe des rois? accomplit-elle, maîtresse du monde, quelque grand et saint travail de progrès, de civilisation et d'humanité? à quoi dépense-t-elle

les forces gigantesques du continent dont elle dispose? que fait-elle?

Citoyens, elle fait une guerre.

Une guerre pour qui?

Pour vous, peuples?

Non, pour eux, rois.

Quelle guerre?

Une guerre misérable par l'origine : une clef; épouvantable par le début : Balaklava; formidable par la fin : l'abîme.

Une guerre qui part du risible pour aboutir à l'horrible.

Proscrits, nous avons déjà plus d'une fois parlé de cette guerre, et nous sommes condamnés à en parler longtemps encore. Hélas! je n'y songe, quant à moi, que le cœur serré.

O français qui m'entourez, la France avait une armée, une armée la première du monde, une armée admirable, incomparable, formée aux grandes guerres par vingt ans d'Afrique, une armée tête de colonne du genre humain, espèce de *Marseillaise* vivante, aux strophes hérissées de bayonnettes, qui, mêlée au souffle de la révolution, n'eût eu qu'à faire chanter ses clairons pour faire à l'instant même tomber en poussière sur le continent tous les vieux sceptres et toutes les vieilles chaînes; cette armée, où est-elle? qu'est-elle devenue? Citoyens, M. Bonaparte l'a prise. Qu'en a-t-il fait? d'abord il l'a enveloppée dans le linceul de son crime; ensuite il lui a cherché une tombe. Il a trouvé la Crimée.

Car cet homme est poussé et aveuglé par ce qu'il a en lui de fatal et par cet instinct de la destruction du vieux monde qui est son âme à son insu.

Proscrits, détournez un moment vos yeux de Cayenne où il y a aussi un sépulcre, et regardez là-bas à l'orient. Vous y avez des frères.

L'armée française et l'armée anglaise sont là.

Qu'est-ce que c'est que cette tranchée qu'on ouvre devant cette ville tartare? cette tranchée à deux pas de laquelle coule le ruisseau de sang d'Inkermann, cette tranchée où il y a des hommes qui passent la nuit debout et qui ne peuvent se coucher parce qu'ils sont dans l'eau jusqu'aux genoux; d'autres qui sont couchés, mais dans un

demi-mètre de boue qui les recouvre entièrement et où ils mettent une pierre pour que leur tête en sorte; d'autres qui sont couchés, mais dans la neige, sous la neige, et qui se réveilleront demain les pieds gelés; d'autres qui sont couchés, mais sur la glace et qui ne se réveilleront pas; d'autres qui marchent pieds nus par un froid de dix degrés parce qu'ayant ôté leurs souliers, ils n'ont plus la force de les remettre; d'autres couverts de plaies qu'on ne panse pas; tous sans abri, sans feu, presque sans aliments, faute de moyens de transport, ayant pour vêtement des haillons mouillés devenus glaçons, rongés de dyssenterie et de typhus, tués par le lit où ils dorment, empoisonnés par l'eau qu'ils boivent*, harcelés de sorties, criblés de bombes, réveillés de l'agonie par la mitraille, et ne cessant d'être des combattants que pour redevenir des mourants; cette tranchée où l'Angleterre, à l'heure qu'il est, a entassé trente mille soldats, où la France, le 17 décembre, — j'ignore le chiffre ultérieur, — avait couché quarante-six mille sept cents hommes; cette tranchée où, en moins de trois mois, quatrevingt mille hommes ont disparu; cette tranchée de Sébastopol, c'est la fosse des deux armées. Le creusement de cette fosse, qui n'est pas finie, a déjà coûté trois millards.

La guerre est un fossoyeur en grand qui se fait payer cher.

Oui, pour creuser la fosse des deux armées d'Angleterre et de France, la France et l'Angleterre, en comptant tout, y compris le capital des flottes englouties, y compris la dépression de l'industrie, du commerce et du crédit, ont déjà dépensé trois milliards. Trois milliards! avec ces trois milliards on eût complété le réseau des chemins de fer anglais et français, on eût construit le tunnel tubulaire de la Manche, meilleur trait d'union des deux peuples que la poignée de main de lord Palmerston et de M. Bonaparte qu'on nous montre au-dessus de nos têtes avec cette légende: A LA BONNE FOI; avec ces trois milliards, on eût drainé toutes les bruyères de France et d'Angleterre, donné de l'eau salubre à toutes les villes, à tous les villages et à tous les champs, assaini la terre et l'homme,

* Voir aux Notes.

reboisé dans les deux pays toutes les pentes, prévenu par conséquent les inondations et les débordements, empoissonné tous les fleuves de façon à donner au pauvre le saumon à un sou la livre, multiplié les ateliers et les écoles, exploré et exploité partout les gisements houillers et minéraux, doté toutes les communes de pioches à vapeur, ensemencé les millions d'hectares en friche, transformé les égouts en puits d'engrais, rendu les disettes impossibles, mis le pain dans toutes les bouches, décuplé la production, décuplé la consommation, décuplé la circulation, centuplé la richesse ! — Il vaut mieux prendre — je me trompe — ne pas prendre Sébastopol !

Il vaut mieux employer ses milliards à faire périr ses armées ! il vaut mieux se ruiner à se suicider !

Donc, devant le continent qui frissonne, les deux armées agonisent. Et, pendant ce temps-là, que fait « l'empereur Napoléon III » ? J'ouvre un journal de l'empire (*l'orateur déploie un journal*) et j'y lis : « Le carnaval poursuit ses joies. Ce ne sont que fêtes et bal. Le deuil que la cour a pris à l'occasion des morts des reines de Sardaigne sera suspendu vingt-quatre heures pour ne pas empêcher le bal qui va avoir lieu au Tuileries. »

Oui, c'est le bruit d'un orchestre que nous entendons dans le pavillon de l'Horloge ; oui, le *Moniteur* enregistre et détaille le quadrille où ont « figuré leurs majestés » ; oui, l'empereur danse, oui, ce Napoléon danse, pendant que, les prunelles fixées sur les ténèbres, nous regardons, et que le monde civilisé, frémissant, regarde avec nous Sébastopol, ce puits de l'abîme, ce tonneau sombre où viennent l'une après l'autre, pâles, échevelées, versant dans le gouffre leurs trésors et leurs enfants et recommençant toujours, la France et l'Angleterre, ces deux Danaïdes aux yeux sanglants !

Pourtant on annonce que « l'empereur » va partir. Pour la Crimée ! est-ce possible ? Voici que la pudeur lui viendrait et qu'il aurait conscience de la rougeur publique ? On nous le montre brandissant vers Sébastopol le sabre de Lodi, chaussant les bottes de sept lieues de Wagram, avec

* Voir aux Notes.

Troplong et Baroche éplorés pendus aux deux basques de sa redingote grise. Que veut dire ce va-t-en guerre ? — Citoyens, un souvenir. Le matin du coup d'état, apprenant que la lutte commençait, M. Bonaparte s'écria : Je veux aller partager les dangers de mes braves soldats ! Il y eut probablement là quelque Baroche ou quelque Troplong qui s'éplora. Rien ne put le retenir. Il partit. Il traversa les Champs-Élysées et les Tuileries entre deux triples haies de bayonnettes. En débouchant des Tuileries, il entra rue de l'Échelle. Rue de l'Échelle, cela signifie rue du Pilori ; il y avait là autrefois en effet une échelle ou pilori. Dans cette rue il aperçut de la foule, il vit le geste menaçant du peuple ; un ouvrier lui cria : à bas le traître ! il pâlit, tourna bride, et rentra à l'Élysée. Ne nous donnons donc pas les émotions du départ. S'il part, la porte des Tuileries, comme celle de l'Élysée, reste entre-bâillée derrière lui ; s'il part, ce n'est pas pour la tranchée où l'on agonise, ni pour la brèche où l'on meurt. Le premier coup de canon qui lui criera ; à bas le traître ! lui fera rebrousser chemin. Soyons tranquilles. Jamais, ni dans Paris, ni en Crimée, ni dans l'histoire, Louis Bonaparte ne dépassera la rue de l'Échelle.

Du reste, s'il part, l'œil de l'histoire sera fixé sur Paris. Attendons.

Citoyens, je viens d'exposer devant vous, et je circonscris la peinture, le tableau que présente l'Europe aujourd'hui.

Ce que serait l'Europe républicaine, je vous l'ai dit ; ce qu'est l'Europe impériale, vous le voyez.

Dans cette situation générale, la situation spéciale de la France, la voici :

Les finances gaspillées, l'avenir grevé d'emprunts, lettres de change signées Deux-Décembre et Louis Bonaparte et par conséquent sujettes à protêt, l'Autriche et la Prusse ennemies avec des masques d'alliées, la coalition des rois latente mais visible, les rêves de démembrement revenus, un million d'hommes prêt à s'ébranler vers le Rhin au premier signe du czar, l'armée d'Afrique anéantie. Et pour point d'appui, quoi ? l'Angleterre ; un naufrage.

Tel est cet effrayant horizon aux deux extrémités duquel se dressent deux spectres, le spectre de l'armée en Crimée, le spectre de la république en exil.

Hélas! l'un de ces deux spectres a au flanc le coup de poignard de l'autre, et le lui pardonne.

Oui, j'y insiste, la situation est si lugubre que le parlement épouvanté ordonne une enquête, et qu'il semble à ceux qui n'ont pas foi en l'avenir des peuples providentiels que la France va périr et que l'Angleterre va sombrer.

Résumons.

La nuit partout. Plus de tribune en France, plus de presse, plus de parole. La Russie sur la Pologne, l'Autriche sur la Hongrie, l'Autriche sur Milan, l'Autriche sur Venise, Ferdinand sur Naples, le pape sur Rome, Bonaparte sur Paris. Dans ce huis clos de l'obscurité, toutes sortes d'actes de ténèbres; exactions, spoliations, brigandages, transportations, fusillades, gibets; en Crimée, une guerre affreuse; des cadavres d'armées sur des cadavres de nations; l'Europe cave d'égorgement. Je ne sais quel tragique flamboiement sur l'avenir. Blocus, villes incendiées, bombardements, famines, pestes, banqueroutes. Pour les intérêts et les égoïsmes le commencement d'un sauve-qui-peut. Révoltes obscures des soldats en attendant le réveil des citoyens. État de choses terrible, vous dis-je, et cherchez-en l'issue. Prendre Sébastopol, c'est la guerre sans fin; ne pas prendre Sébastopol, c'est l'humiliation sans remède. Jusqu'à présent on s'était ruiné pour la gloire, maintenant on se ruine pour l'opprobre. Et que deviendront, sous ce trépignement de césars furieux, ceux des peuples qui survivent? Ils pleureront jusqu'à leur dernière larme, ils paieront jusqu'à leur dernier sou, ils saigneront jusqu'à leur dernier enfant. Nous sommes en Angleterre, que voyons-nous autour de nous? Partout des femmes en noir. Des mères, des sœurs, des orphelines, des veuves. Rendez-leur donc ce qu'elles pleurent, à ces femmes! Toute l'Angleterre est sous un crêpe. En France il y a ces deux immenses deuils, l'un qui est la mort, l'autre, pire, qui est l'ignominie; l'hécatombe de Balaklava et le bal des Tuileries.

Proscrits, cette situation a un nom. Elle s'appelle « la « société sauvée ».

Ne l'oublions pas, ce nom nous le dit, reportons toujours tout à l'origine. Oui, cette situation, toute cette situation sort du « grand acte » de décembre. Elle est le produit du

parjure du 2 et de la boucherie du 4. On ne peut pas dire d'elle du moins qu'elle est bâtarde. Elle a une mère, la trahison, et un père le massacre. Voyez ces deux choses qui aujourd'hui se touchent comme les deux doigts de la main de justice divine, le guet-apens de 1851 et la calamité de 1855, la catastrophe de Paris et la catastrophe de l'Europe. M. Bonaparte est parti de ceci pour arriver à cela.

Je sais bien qu'on me dit, je sais bien que M. Bonaparte me dit et me fait dire par ses journaux : — Vous n'avez à la bouche que le Deux-Décembre! Vous répétez toujours ces choses-là! — A quoi je réponds : — Vous êtes toujours-là!

Je suis votre ombre.

Est-ce ma faute à moi si l'ombre du crime est un spectre?

Non! non! non! non! ne nous taisons pas, ne nous lassons pas, ne nous arrêtons pas. Soyons toujours là, nous aussi, nous qui sommes le droit, la justice et la réalité. Il y a maintenant au-dessus de la tête de Bonaparte deux linceuls, le linceul du peuple et le linceul de l'armée, agitons-les sans relâche. Qu'on entende sans cesse, qu'on entende à travers tout, nos voix au fond de l'horizon! ayons la monotonie redoutable de l'océan, de l'ouragan, de l'hiver, de la tempête, de toutes les grandes protestations de la nature.

Ainsi, citoyens, une bataille à outrance, une fuite sans fond de toutes les forces vives, un écroulement sans limites, voilà où en est cette malheureuse société du passé qui s'était crue sauvée en effet parce qu'un beau matin elle avait vu un aventurier, son conquérant, confier l'ordre au sergent de ville et l'abrutissement au jésuite!

Cela est en bonnes mains, avait-elle dit.

Qu'en pense-t-elle maintenant?

O peuples, il y a des hommes de malédiction. Quand ils promettent la paix, ils tiennent la guerre; quand ils promettent le salut, ils tiennent le désastre; quand ils promettent la prospérité, ils tiennent la ruine; quand ils promettent la gloire, ils tiennent la honte; quand ils prennent la couronne de Charlemagne, ils mettent dessous le crâne d'Ezzelin; quand ils refont la médaille de César, c'est avec le profil de Mandrin; quand ils recommen-

cent l'empire, c'est par 1812; quand ils arborent un aigle, c'est une orfraie; quand ils apportent à un peuple un nom, c'est un faux nom; quand ils lui font un serment, c'est un faux serment; quand ils lui annoncent un Austerlitz, c'est un faux Austerlitz; quand ils lui donnent un baiser, c'est le baiser de Judas; quand ils lui offrent un pont pour passer d'une rive à l'autre, c'est le pont de la Bérésina.

Ah! il n'est pas un de nous, proscrits, qui ne soit navré, car la désolation est partout, car l'abjection est partout, car l'abomination est partout; car l'accroissement du czar, c'est la diminution de la lumière; car, moi qui vous parle, l'abaissement de cette grande, fière, généreuse et libre Angleterre m'humilie comme homme; car, suprême douleur, nous entendons en ce moment la France qui tombe avec le bruit que ferait la chute d'un cercueil!

Vous êtes navrés, mais vous avez courage et foi. Vous faites bien, amis. Courage, plus que jamais! Je vous l'ai dit déjà, et cela devient plus évident de jour en jour, à cette heure la France et l'Angleterre n'ont plus qu'une voie de salut, l'affranchissement des peuples, la levée en masse des nationalités, la révolution. Extrémité sublime. Il est beau que le salut soit en même temps la justice. C'est là que la providence éclate. Oui, courage plus que jamais! Dans le péril Danton criait : de l'audace! de l'audace! et encore de l'audace! — Dans l'adversité il faut crier : de l'espoir! de l'espoir! et encore de l'espoir! — Amis, la grande république, la république démocratique, sociale et libre rayonnera avant peu; car c'est la fonction de l'empire de la faire renaître, comme c'est la fonction de la nuit de ramener le jour. Les hommes de tyrannie et de malheur disparaîtront. Leur temps se compte maintenant par minutes. Ils sont adossés au gouffre; et déjà, nous qui sommes dans l'abîme, nous pouvons voir leur talon qui dépasse le rebord du précipice. O proscrits! j'en atteste les ciguës que les Socrates ont bues, les Golgotha où sont montés les Jésus-Christs, les Jéricho que les Josués ont fait crouler; j'en atteste les bains de sang qu'ont pris les Thraséas, les braises ardentes qu'ont mâchées les Porcias, épouses des Brutus, les bûchers d'où les Jean Huss ont crié : le cygne naîtra! j'en atteste ces mers qui nous

entourent et que les Christophe-Colombs ont franchies, j'en atteste ces étoiles qui sont au-dessus de nos têtes et que les Galilées ont interrogées, proscrits, la liberté est immortelle! proscrits, la vérité est éternelle!

Le progrès, c'est le pas même de Dieu.

Donc, que ceux qui pleurent se consolent, et que ceux qui tremblent — il n'y en a pas parmi nous — se rassurent. L'humanité ne connaît pas le suicide et Dieu ne connaît pas l'abdication. Non, les peuples ne resteront pas indéfiniment dans les ténèbres, ignorant l'heure qu'il est dans la science, l'heure qu'il est dans la philosophie, l'heure qu'il est dans l'art, l'heure qu'il est dans l'esprit humain, l'œil stupidement fixé sur le despotisme, ce sinistre cadran d'ombre où la double aiguille sceptre et glaive, à jamais immobile, marque éternellement minuit.

II

LETTRE A LOUIS BONAPARTE

8 avril 1855.

Cette funèbre guerre de Crimée se termina par le baiser de la reine Victoria à « l'empereur des français ». Louis Bonaparte alla a Londres chercher ce baiser. Ce fut une sorte d'enivrement des deux gouvernements. Les fêtes après les carnages; ces choses-là s'enchaînent.

La fête fut splendide. Elle fut même complète. L'exil s'en mêla. En débarquant à Douvres, « l'empereur » put lire, affichées sur tous les murs, les paroles que voici :

VICTOR HUGO A LOUIS BONAPARTE

Qu'est-ce que vous venez faire ici? à qui en voulez-vous? qui venez-vous insulter? L'Angleterre dans son peuple ou la France dans ses proscrits? Nous en avons déjà enterré neuf, à Jersey seulement. Est-ce là ce que vous voulez savoir? Le dernier s'appelait Félix Bony, et avait vingt-neuf ans; cela vous suffit-il? Voulez-vous voir son tombeau? Que venez-vous faire ici, vous dis-je? Cette Angleterre qui n'a point de bât sur le cou, cette France bannie, ce peuple souverain de lui-même, cette proscription décimée et calme, n'ont que faire de vous. Laissez la liberté en paix. Laissez l'exil tranquille.

Ne venez pas.

Quel leurre viendrez-vous offrir à cette illustre et généreuse nation? quel coup d'ongle préméditez-vous contre la liberté anglaise? arriveriez-vous plein de promesses comme en France en 1848? changeriez-vous la pantomime? mettrez-vous la main sur votre cœur pour l'alliance anglaise de la même façon que vous l'y mettiez pour la république? sera-ce toujours l'habit boutonné, la plaque sur l'habit, la main sur la plaque, l'accent ému, l'œil humide? quelle parole la plus sacrée allez-vous jurer? quelle affirmation de fidélité éternelle, quel engagement inviolable, quelle protestation portant votre exergue, quel serment frappé à votre effigie allez-vous mettre en circulation ici, vous, le faux monnayeur de l'honneur!

Qu'est-ce que vous apporteriez à cette terre? Cette terre est la terre de Thomas Morus, de Hampden, de Bradshaw, de Shakespeare, de Milton, de Newton, de Watt, de Byron, et elle n'a pas besoin d'un échantillon de la boue du boulevard Montmartre. Vous venez chercher une jarretière? En effet, c'est jusque-là que vous avez du sang.

Je vous dis de ne pas venir. Vous ne seriez pas à votre place ici. Regardez. Vous voyez bien que ce peuple est libre. Vous voyez bien que ces gens-là vont et viennent, lisent, écrivent, interrogent, pensent, crient, se taisent, respirent, comme bon leur semble. Cela ne ressemble à rien de ce que vous connaissez. Vous aurez beau regarder les collets d'habit, vous n'y trouverez pas le pli que donne le poing du gendarme. Non, vraiment, vous ne seriez pas chez vous. Vous seriez dans un air irrespirable pour vous. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de janissaires ici, pas plus de janissaires prêtres que de janissaires soldats; vous voyez bien qu'il n'y a pas d'espions; vous voyez bien qu'il n'y a pas de jésuites; vous voyez bien que les juges rendent la justice!

La tribune parle, les journaux parlent, la conscience publique parle; il y a du soleil en ce pays. Vous voyez bien qu'il fait jour, aigle! que venez-vous faire ici?

Si vous voulez savoir, alliance à part, ce que ce peuple pense de vous, lisez ses vrais journaux, ses journaux d'il y a deux ans.

Visiterez-vous Londres, habillé en empereur et en gé-

néral? D'autres qui étaient empereurs aussi, et généraux aussi, l'ont visitée avant vous, et y ont eu des ovations diversement triomphales; vous auriez le même accueil. Irez-vous au square Trafalgar? irez-vous au square Waterloo, au pont Waterloo, à la colonne Waterloo? Nicolas y a été reçu par les aldermen. Irez-vous à la brasserie Perkins? Haynau y a été reçu par les ouvriers.

Venez-vous parler à l'Angleterre de la Crimée? Vous toucheriez là à un grand deuil. Le désastre de Sébastopol a ouvert le flanc de l'Angleterre plus profondément encore que le flanc de la France. L'armée française agonise, l'armée anglaise est morte; ce qui, si l'on en croit ceux qui admirent vos hasards, aurait fait faire à l'un de vos historiographes cette remarque : — Sans le vouloir, nous vengeons Waterloo. Napoléon III a fait plus de mal à l'Angleterre en un an d'alliance qu'en quinze ans de guerre Napoléon premier. (A propos, vos amis ne disent plus : *le grand*. Pourquoi donc?)

Oui, vous avez de ces flatteurs-là, empereur d'occasion. C'est une chose étrange en effet que cette aventure qu'on appelle votre destinée. Les paroles manquent et l'on tombe dans un abîme de stupeur en pensant que vous en êtes peut-être vraiment venu vous-même à croire que vous êtes quelqu'un, en songeant que vous prenez votre tragédie horrible au sérieux, et que, probablement, vous vous imagineriez faire sur l'Europe je ne sais quel effet de perspective le jour où vous apparaîtriez au peuple anglais dans votre mise en scène d'à présent, muet, heureux et lugubre, debout dans votre nuée de crimes, couronné d'une sorte d'infamie impériale et mystérieuse, et portant sur votre front toute ces actions sombres qui sont de la compétence du tonnerre.

Et de la cour d'assises, monsieur.

Ah! ces terribles choses vraies, vous les entendrez. Pourquoi venez-vous ici?

Tenez, parmi ceux de ce gouvernement qui, pour des raisons variées, vous font accueil, prenez le plus enthousiaste, le plus enivré, le plus effaré de vous, prenez l'anglais qui crie le mieux : Vive l'empereur! alderman, ministre, lord, et faites-lui cette simple question : — S'il arrivait en

ce pays qu'un homme tenant le pouvoir à un titre quelconque, un ministre, par exemple (c'est ce que vous étiez, monsieur), s'il arrivait que cet homme, sous prétexte qu'il aurait, devant les hommes et devant Dieu, juré fidélité à la constitution, prît une nuit l'Angleterre à la gorge, brisât le parlement, renversât la tribune, jetât les membres inviolables des assemblées dans les cabanons de Millbank et de Newgate, démolît Westminster, fît du sac de laine l'oreiller de son corps de garde, chassât les juges à coups de bottes, liât les mains derrière le dos à la justice, bâillonnât la presse, écrasât les imprimeries, étranglât les journaux, couvrît Londres de canons et de bayonnettes, vidât les fourgons de la Banque dans les poches de ses soldats, prît les maisons d'assaut, égorgeât les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants, fît de Hyde-Park une fosse d'arquebusades nocturnes, mitraillât la Cité, mitraillât le Strand, mitraillât Regent street, mitraillât Charing Cross, vingt quartiers de Londres, vingt comtés d'Angleterre, encombrât les rues des cadavres des passants, emplît les morgues et les cimetières, fît la nuit partout, le silence partout, la mort partout, supprimât, en un mot, d'un seul coup, la loi, la liberté, le droit, la nation, le souffle, la vie, qu'est-ce que le peuple anglais ferait à cet homme? — Avant que la phrase soit finie, vous verriez sortir de terre d'elle-même et se dresser devant vous l'échelle de l'échafaud!

Oui, l'échafaud. Et, si hideux que soient les crimes que je viens d'énumérer, je prononce ce mot, — pourquoi m'en cacherais-je? — avec un serrement de cœur; car la suprême parole du progrès, confessée par nous, démocrates-socialistes, n'a pas jusqu'à cette heure été acceptée en Angleterre, et pour ce grand peuple insulaire, arrêté à mi-côte du dix-neuvième siècle et à quelque distance du sommet de la civilisation, la vie humaine n'est pas encore inviolable.

Il faut être sur ce haut plateau de l'exil et de l'épreuve où nous sommes pour embrasser l'horizon entier de la vérité et pour comprendre que toute vie humaine, même votre vie humaine à vous, monsieur, est sacrée.

Ce n'est pas du reste de cette façon, et du haut d'un

principe, que vos amis de ce pays traitent les questions qui vous touchent. Ils trouvent plus court de dire qu'il n'y a jamais eu de coup d'état, que ce n'est pas vrai, que vous n'avez jamais prêté le moindre serment, que le deux-décembre n'a jamais existé, qu'il n'a pas été versé une goutte de sang, que Saint-Arnaud, Espinasse et Maupas sont des personnages mythologiques, qu'il n'y a pas de proscrits, que Lambessa est dans la lune, et que nous faisons semblant.

Les habiles disent qu'il y a bien eu quelque chose en effet, mais que nous exagérons, que les hommes tués n'avaient pas tous des cheveux blancs, que les femmes tuées n'étaient pas toutes grosses, et que l'enfant de sept ans de la rue Tiquetonne avait huit ans.

Je reprends.

Ne venez pas dans ce pays.

Songez d'ailleurs à l'imprudence; et à quoi exposeriez-vous le gouvernement qui vous recevrait chez lui? Paris a des éruptions inattendues; il l'a prouvé en 1789, en 1830 et en 1848. Qu'est-ce qui garantit au peuple anglais, qui prise haut, et avec raison, l'amitié de la France, qu'est-ce qui garantit au gouvernement britannique qu'une révolution ne vas pas éclater derrière vos talons, que le décor ne va pas changer subitement, que ce vieux trouble-fête de faubourg Saint-Antoine ne va pas se réveiller en sursaut et donner un coup de pied dans l'empire, et que, tout à coup, en une secousse de télégraphe électrique, lui, gouvernement d'Angleterre, il ne va pas se trouver brusquement ayant pour hôte à Saint-James et pour convive au banquet royal, non sa majesté l'empereur des français, mais l'accusé pâle et frissonnant de la France et de la république? non le Napoléon de la colonne, mais le Napoléon du poteau?

Mais vos polices vous rassurent. Le coup d'état a dans sa poche le vieil œil de Vidocq et voit le fond des choses avec ça. C'est ce qui lui tient lieu de conscience. La police vous répond du peuple de même que le prêtre vous répond de Dieu. M. Piétri et M. Sibour vous parlent chacun d'un côté. — Cette canaille de peuple n'existe plus, affirme M. Piétri. — Je voudrais bien voir que Dieu bougeât, mur-

mure M. Sibour. Vous êtes tranquille. Vous dites : — Bah! ces démagogues rêvent. Ils voudraient me faire peur avec des croquemitaines. Il n'y a plus de révolution; Veuillot l'a broutée. Le coup d'état peut dormir sur les deux oreilles de Baroche. Paris, la populace, les faubourgs, tout cela est sous mes talons. Qu'importe tout cela?

Au fait, c'est juste. Et qu'importe l'histoire? qu'importe la postérité? qu'il y ait aujourd'hui un deux-décembre faisant pendant à Austerlitz, un Sébastopol faisant équilibre à Marengo, qu'il y ait un Napoléon le grand et un autre Napoléon s'agitant sous le microscope, que notre oncle soit notre oncle ou ne le soit pas, qu'il ait vécu ou soit mort, que l'Angleterre lui ait mis Wellington sur la tête et Hudson-Lowe sur la poitrine, qu'est-ce que cela fait? Nous n'en sommes plus là. C'est du passé ou du libelle. Si nous sommes petit, cela ne regarde personne. On nous admire. N'est-ce pas, Troplong? Oui, sire. Il n'y a plus qu'une question aujourd'hui, notre empire. Une seule chose importe, prouver que nous sommes reçu; imposer « le parvenu » à la vieille maison royale de Brunswick; faire disparaître la catastrophe de Crimée sous des fêtes en Angleterre; se réjouir dans ce crêpe; couvrir ces mitrailles d'un feu d'artifice; montrer notre habit de général là où l'on a vu notre bâton de policeman; être joyeux; danser un peu à Buckingham Palace. Cela fait, tout est fait.

Donc voyage à Londres. Préférable du reste au voyage en Crimée; à Londres les salves tireront à poudre. Quinze jours de galas. Triomphe. Promenades dans les résidences royales; à Carlton-House; à Osborn, dans l'île de Wight; à Windsor où vous trouverez le lit de Louis-Philippe à qui vous devez votre vie et sa bourse, et où la tour de Lancastre vous parlera de Henri l'imbécile, et où la tour d'York vous parlera de Richard l'assassin. Puis grands et petits levers, bals, bouquets, orchestres, *Rule Britannia* croisé de *Partant pour la Syrie*, lustres allumés, palais illuminés, harangues, hurrahs. Détails de vos grands cordons et de vos grâces dans les journaux. C'est bien. A ces détails trouvez bon que d'avance j'en mêle d'autres qui viennent d'un autre de vos lieux de triomphe, de Cayenne. Les déportés, — ces hommes qui n'ont commis d'autre crime que

de résister à votre crime, c'est-à-dire de faire leur devoir, et d'être de bons et vaillants citoyens, — les déportés sont là, accouplé aux forçats, travaillant huit heures par jour sous le bâton des argousins, nourris de métuel et de couac comme autrefois les esclaves, tête rasée, vêtus de haillons marqués T. F. Ceux qui ne veulent pas porter en grosses lettres le mot *galérien* sur leurs souliers vont pieds nus L'argent qu'on leur envoie leur est pris. S'ils oublient de mettre le bonnet bas devant quelqu'un des malfaiteurs, vos agents, qui les gardent, cas de punition, les fers, le cachot, le jeûne, la faim, ou bien on les lie, quinze jours durant, quatre heures chaque jour, par le cou, la poitrine, les bras et les jambes, avec de grosses cordes, à un billot. Par décret du sieur Bonnard se qualifiant gouverneur de la Guyane, en date du 29 août, permis aux gardiens de les tuer pour ce qu'on appelle « violation de consigne ». Climat terrible, ciel tropical, eaux pestilentielles, fièvre, typhus, nostalgie; ils meurent — trente-cinq sur deux cents, dans le seul îlot Saint-Joseph; — on jette les cadavres à la mer. Voilà, monsieur.

Ces rabâchages du sépulcre vous font sourire, je le sais; mais vous en souriez pour ceux qui en pleurent. J'en conviens, vos victimes, les orphelins et les veuves que vous faites, les tombeaux que vous ouvrez, tout cela est bien usé. Tous ces linceuls montrent la corde. Je n'ai rien de plus neuf à vous offrir; que voulez-vous? Vous tuez, on meurt. Prenons tous notre parti, nous de subir le fait, vous de subir le cri; nous, des crimes, vous, des spectres.

Du reste, on nous dit ici de nous taire, et l'on ajoute que, si nous élevons la voix en ce moment, nous, les exilés, c'est l'occasion qu'on choisira pour nous jeter dehors. On ferait bien. Sortir à l'instant où vous entrez. Ce serait juste.

Il y aurait là pour les chassés quelque chose qui ressemblerait à de la gloire

Et puis, comme politique, ce serait logique. La meilleure bienvenue au proscripteur, c'est la persécution des proscrits. On peut lire cela dans Machiavel, ou dans vos yeux.

La plus douce caresse au traître, c'est l'insulte au trahi. Le crachat sur Jésus est sourire à Judas.

Qu'on fasse donc ce qu'on voudra.

La persécution. Soit.

Quelle que soit cette persécution, quelque forme qu'elle prenne, sachez ceci, nous l'accueillerons avec orgueil et joie; et pendant qu'on vous saluera, nous la saluerons. Ce n'est pas nouveau; toutes les fois qu'on a crié : *Ave, Cæsar,* l'écho du genre humain a répondu : *Ave, dolor.*

Quelle qu'elle soit, cette persécution, elle n'ôtera pas de nos yeux, ni des yeux de l'histoire, l'ombre hideuse que vous avez faite. Elle ne nous fera pas perdre de vue votre gouvernement du lendemain du coup d'état, ce banquet catholique et soldatesque, ce festin de mitres et de shakos, cette mêlée du séminaire et de la caserne dans une orgie, ce tohu-bohu d'uniformes débraillés et de soutanes ivres, cette ripaille d'évêques et de caporaux où personne ne sait plus ce qu'il fait, où Sibour jure et où Magnan prie, où le prêtre coupe son pain avec le sabre et où le soldat boit dans le ciboire. Elle ne nous fera pas perdre de vue l'éternel fond de votre destinée, cette grande nation éteinte, cette mort de la lumière du monde, cette désolation, ce deuil, ce faux serment énorme, Montmartre qui est une montagne sur votre horizon sinistre, le nuage immobile des fusillades du Champ de Mars; là-bas, dressant leur triangle noir, les guillotines de 1852, et, là, à nos pieds, dans l'obscurité, cet océan qui charrie dans ses écumes vos cadavres de Cayenne.

Ah! la malédiction de l'avenir est une mer aussi, et votre mémoire, cadavre horrible, roulera à jamais dans ses vagues sombres!

Ah! malheureux! avez-vous quelque idée de la responsabilité des âmes? Quel est votre lendemain? votre lendemain sur la terre? votre lendemain dans le tombeau? qu'est-ce qui vous attend? croyez-vous en Dieu? qui êtes-vous?

Quelquefois, la nuit, ne dormant pas, le sommeil de la patrie est l'insomnie du proscrit, je regarde à l'horizon la France noire, je regarde l'éternel firmament, visage de la justice éternelle, je fais des questions à l'ombre sur vous, je demande aux ténèbres de Dieu ce qu'elles pensent des vôtres, et je vous plains, monsieur, en présence du silence formidable de l'infini.

VICTOR HUGO.

III

EXPULSION DE JERSEY

Cependant, souterrainement, Louis Bonaparte manœuvrait, ce qui lui avait attiré l'Avertissement qu'on a lu plus haut; il avait mis en mouvement dans la chambre des communes quelqu'un d'inconnu qui porte un nom connu, sir Robert Peel, lequel avait, dans le patois sérieux qu'admet la politique, particulièrement en Angleterre, dénoncé Victor Hugo, Mazzini et Kossuth, et dit de Victor Hugo ceci : « Cet individu a une sorte de querelle personnelle avec le distingué personnage que le peuple français s'est choisi pour souverain. » *Individu* est, à ce qu'il paraît, le mot qui convient; un M. de Ribaucourt l'a employé plus tard, en mai 1871, pour demander l'expulsion belge de Victor Hugo; et M. Louis Bonaparte l'avait employé pour qualifier les représentants du peuple proscrits par lui en janvier 1852. Ce M. Peel, dans cette séance du 13 décembre 1854, après avoir signalé les actes et les publications de Victor Hugo, avait déclaré qu'il demanderait aux ministres de la reine *s'il n'y aurait pas moyen d'y mettre un terme.* La persécution du proscrit était en germe dans ces paroles. Victor Hugo, indifférent à ces choses diverses, continua l'œuvre de son devoir, et fit passer par-dessus la tête du gouvernement anglais sa *Lettre à Louis Bonaparte*, qu'on vient de lire. La colère fut profonde. L'alliance anglo-française éclata; la police de Paris vint déchirer l'affiche du proscrit sur les murs de Londres. Cependant le gouvernement anglais trouva prudent d'attendre une autre occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Une lettre éloquente, ironique et spirituelle, adressée à la reine et signée *Félix Pyat*, fut publiée à Londres et reproduite à Jersey par le journal *l'Homme* (voir le livre *les Hommes de l'exil*). L'explosion eut lieu là-dessus. Trois

proscrits, Ribeyrolles, rédacteur de *l'Homme*, le colonel Pianciani, et Thomas, furent expulsés de Jersey par ordre du gouvernement anglais. Victor Hugo prit fait et cause pour eux. Il éleva la voix.

DÉCLARATION

Trois proscrits, Ribeyrolles, l'intrépide et éloquent écrivain; Pianciani, le généreux représentant du peuple romain; Thomas, le courageux prisonnier du Mont-Saint-Michel, viennent d'être expulsés de Jersey.

L'acte est sérieux. Qu'y a-t-il à la surface? Le gouvernement anglais. Qu'y a-t-il au fond? La police française. La main de Fouché peut mettre le gant de Castlereagh; ceci le prouve.

Le coup d'état vient de faire son entrée dans les libertés anglaises. L'Angleterre en est arrivée à ce point, proscrire des proscrits. Encore un pas, et l'Angleterre sera une annexe de l'empire français, et Jersey sera un canton de l'arrondissement de Coutances.

A l'heure qu'il est, nos amis sont partis; l'expulsion est consommée.

L'avenir qualifiera le fait; nous nous bornons à le constater. Nous en prenons acte; rien de plus. En mettant à part le droit outragé, les violences dont nos personnes sont l'objet nous font sourire.

La révolution française est en permanence; la république française, c'est le droit; l'avenir est inévitable. Qu'importe le reste? Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette expulsion? Une parure de plus à l'exil, un trou de plus au drapeau.

Seulement, pas d'équivoque.

Voici ce que nous disons, nous, proscrits de France, à vous gouvernement anglais :

M. Bonaparte, votre « allié puissant et cordial », n'a pas d'autre existence légale que celle-ci : prévenu du crime de haute trahison

M. Bonaparte, depuis quatre ans, est sous le coup d'un mandat d'amener, signé Hardouin, président de la

haute cour de justice; Delapalme, Pataille, Moreau (de la Seine), Cauchy, juges, et contre-signé Renouard, procureur général*.

M. Bonaparte a prêté serment, comme fonctionnaire, à la république, et s'est parjuré.

M. Bonaparte a juré fidélité à la constitution, et a brisé la constitution.

M. Bonaparte, dépositaire de toutes les lois, a violé toutes les lois.

M. Bonaparte a emprisonné les représentants du peuple inviolables, a chassé les juges.

M. Bonaparte, pour échapper au mandat d'amener de la haute cour, a fait ce que fait le malfaiteur pour se soustraire aux gendarmes, il a tué.

M. Bonaparte a sabré, mitraillé, exterminé, massacré le jour, fusillé la nuit.

M. Bonaparte a guillotiné Cuisinier, Cirasse, Charlet, coupables d'avoir prêté main-forte au mandat d'amener de la justice.

M. Bonaparte a suborné les soldats, suborné les fonctionnaires, suborné les magistrats.

M. Bonaparte a volé les biens de Louis-Philippe à qui il devait la vie.

M. Bonaparte a séquestré, pillé, confisqué, terrorisé les consciences, ruiné les familles.

M. Bonaparte a proscrit, banni, chassé, expulsé, déporté en Afrique, déporté à Cayenne, déporté en exil quarante mille citoyens, du nombre desquels sont les signataires de cette déclaration.

ARRÊT

En vertu de l'article 68 de la Constitution,

La haute cour de justice,

Déclare Louis-Napoléon Bonaparte prévenu du crime de haute trahison,

Convoque le *Jury national* pour procéder sans délai au jugement, et charge M. le conseiller Renouard des fonctions du ministère public près la haute cour.

Fait à Paris, le 2 décembre 1851.

Signé :

Hardouin, *président;* Delapalme, Pataille Moreau (de la Seine), Cauchy, *juges.*

Haute trahison, faux serment, parjure, subornation des fonctionnaires, séquestration des citoyens, spoliation, vol, meurtre, ce sont là des crimes prévus par tous les codes, chez tous les peuples; punis en Angleterre de l'échafaud, punis en France, où la république a aboli la peine de mort, du bagne.

La cour d'assises attend M. Bonaparte.

Dès à présent l'histoire lui dit : Accusé, levez-vous!

Le peuple français a pour bourreau et le gouvernement anglais a pour allié le crime-empereur.

Voilà ce que nous disons.

Voilà ce que nous disions hier, et la presse anglaise en masse le disait avec nous; voilà ce que nous dirons demain, et la postérité unanime le dira avec nous.

Voilà ce que nous dirons toujours, nous qui n'avons qu'une âme, la vérité, et qu'une parole, la justice.

Et maintenant expulsez-nous!

VICTOR HUGO.

Jersey, 17 octobre 1855.

A la signature de Victor Hugo vinrent se joindre trente-cinq signatures de proscrits. Les voici :

Le colonel SANDOR TÉLÉKI, E. BEAUVAIS, BONNET-DUVERDIER, HENNET DE KESLER, ARSÈNE HAYES, ALBERT BARBIEUX, ROUMILHAC, avocat; A.-C. WIESENER, ancien officier autrichien; le docteur GORNET, CHARLES HUGO, J.-B. AMIEL (de l'Ariège), FRANÇOIS-VICTOR HUGO, F. TAFÉRY, THÉOPHILE GUÉRIN, FRANÇOIS ZYCHON, BENJAMIN COLIN, ÉDOUARD COLET, KOZIELL, V. VINCENT, A. PIASECKI, GIUSEPPE RANCAN, LEFEBVRE, BARBIER, docteur-médecin; H. PRÉVERAUD, condamné à mort du Deux-Décembre (Allier); le docteur FRANCK, proscrit allemand; PAPOWSKI et ZENO SWIETOSLAWSKI, proscrits polonais; ÉDOUARD BIFFI, proscrit italien; FOMBERTAUX père, FOMBERTAUX fils, CHARDENAL, BOUILLARD, le docteur DEVILLE.

Ce qui suit est extrait du livre *les Hommes de l'exil*, par Charles Hugo :

Le samedi 27 octobre 1855, à dix heures du matin, trois personnes se présentèrent à Marine Terrace et demandèrent à parler à M. Victor Hugo et à ses deux fils.

« A qui ai-je l'honneur de parler? demanda M. Victor Hugo au premier des trois.

— Je suis le connétable de Saint-Clément, monsieur Victor Hugo. Je suis chargé par son excellence le gouverneur de Jersey de vous dire qu'en vertu d'une décision de la couronne, vous ne pouvez plus séjourner dans cette île, et que vous aurez à la quitter d'ici au 2 novembre prochain. Le motif de cette mesure prise à votre égard est votre signature au bas de la « Déclaration » affichée dans les rues de Saint-Hélier, et publiée dans le journal *l'Homme*.

— C'est bien, monsieur. »

Le connétable de Saint-Clément fit ensuite la même communication dans les mêmes termes à MM. Charles Hugo et François-Victor Hugo, qui lui firent la même réponse.

M. Victor Hugo demanda au connétable s'il pouvait lui laisser copie de l'ordre du gouvernement anglais. Sur la réponse négative de M. Lenepveu qui déclara que ce n'était pas l'usage, Victor Hugo lui dit :

« Je constate que, nous autres proscrits, nous signons et publions ce que nous écrivons et que le gouvernement anglais cache ce qu'il écrit. »

Après avoir rempli leur mandat, le connétable et ses deux officiers s'étaient assis.

« Il est nécessaire, reprit alors Victor Hugo, que vous sachiez, messieurs, toute la portée de l'acte que vous venez d'accomplir, avec beaucoup de convenance d'ailleurs et dans les formes dont je me plais à reconnaître la parfaite mesure. Ce n'est pas vous que je fais responsables de cet acte; je ne veux pas vous demander votre avis; je suis sûr que dans votre conscience vous êtes indignés et navrés de ce que l'autorité militaire vous fait faire aujourd'hui. »

Les trois magistrats gardèrent le silence et baissèrent la tête.

Victor Hugo continua.

« Je ne veux pas savoir votre sentiment. Votre silence m'en dit assez. Il y a entre les consciences des honnêtes gens un pont par lequel les pensées communiquent, sans avoir besoin de sortir de la bouche. Il est nécessaire néanmoins, je vous le répète, que vous vous rendiez bien compte de l'acte auquel vous vous croyez forcés de prêter votre assistance. Monsieur le connétable de Saint-Clément, vous êtes membre des états de cette île. Vous avez été élu par le libre suffrage de vos concitoyens. Vous êtes représen-

tant du peuple de Jersey. Que diriez-vous si le gouverneur militaire envoyait une nuit ses soldats vous arrêter dans votre lit, s'il vous faisait jeter en prison, s'il brisait en vos mains le mandat dont vous êtes investi, et si vous, représentant du peuple, il vous traitait comme le dernier des malfaiteurs? Que diriez-vous s'il en faisait autant à chacun de vos collègues? Ce n'est pas tout. Je suppose que, devant cette violation du droit, les juges de votre cour royale se rassemblassent et rendissent un arrêt qui déclarerait le gouverneur prévenu de crime de haute trahison, et qu'alors le gouverneur envoyât une escouade de soldats qui chassât les juges de leur siège, au milieu de leur délibération solennelle. Je suppose encore qu'en présence de ces attentats, les honnêtes citoyens de votre île se réunissent dans les rues, prissent les armes, fissent des barricades et se missent en mesure de résister à la force au nom du droit, et qu'alors le gouverneur les fît mitrailler par la garnison du fort; je dis plus, je suppose qu'il fît massacrer les femmes, les enfants, les vieillards, les passants inoffensifs et désarmés pendant toute une journée, qu'il brisât les portes des maisons à coups de canon, qu'il éventrât les magasins à coups de mitraille, et qu'il fît tuer les habitants sous leurs lits à coups de bayonnette. Si le gouverneur de Jersey faisait cela, que diriez-vous?

Le connétable de Saint-Clément avait écouté dans le plus profond silence et avec un embarras visible ces paroles. A l'interpellation qui lui était adressée, il continua de rester muet. Victor Hugo répéta sa question : « Que diriez-vous, monsieur? répondez.

— Je dirais, répondit M. Lenepveu, que le gouverneur *aurait tort*.

— Pardon, monsieur, entendons-nous sur les mots. Vous me rencontrez dans la rue, vous me saluez et je ne vous salue pas. Vous rentrez chez vous et vous dites : « M. Victor Hugo ne m'a pas rendu mon salut. Il a eu tort. » C'est bien. — Un enfant étrangle sa mère. Vous bornerez-vous à dire : il a eu tort Non, vous direz : c'est un criminel. Eh bien, je vous le demande, l'homme qui tue la liberté, l'homme qui égorge un peuple, n'est-il pas un parricide? Ne commet-il pas un crime? répondez.

— Oui, monsieur, il commet un crime, dit le connétable.

— Je prends acte de votre réponse, monsieur le connétable, et je poursuis. Violé dans votre exercice de représentant du peuple, chassé de votre siége, emprisonné, puis exilé, vous vous retirez dans un pays qui se croit libre et qui s'en vante. Là, votre premier acte est de publier le crime et d'afficher sur les murs l'arrêt de votre cour de justice qui déclare le gouverneur prévenu de haute trahison. Votre premier acte est de faire connaître à tous ceux qui vous entourent et, si vous le pouvez, au monde entier, le forfait monstrueux dont votre personne, votre famille, votre liberté, votre

droit, votre patrie, viennent d'être victimes. En faisant cela, monsieur le connétable, n'usez-vous pas de votre droit? je vais plus loin, ne remplissez-vous pas votre devoir? »

Le connétable essaya d'éviter de répondre à cette nouvelle question en murmurant qu'il n'était pas venu pour discuter la décision de l'autorité supérieure, mais seulement pour la signifier.

Victor Hugo insista :

« Nous faisons en ce moment une page d'histoire, monsieur. Nous sommes ici trois historiens, mes deux fils et moi, et un jour, cette conversation sera racontée. Répondez donc; en protestant contre le crime, n'useriez-vous pas de votre droit, n'accompliriez-vous pas votre devoir?

— Oui, monsieur.

— Et que penseriez-vous alors du gouvernement qui, pour avoir accompli ce devoir sacré, vous enverrait l'ordre de quitter le pays par un magistrat qui ferait vis-à-vis de vous ce que vous faites aujourd'hui vis-à-vis de moi? Que penseriez-vous du gouvernement qui vous chasserait, vous proscrit, qui vous expulserait, vous représentant du peuple, dans l'exercice même de votre devoir? Ne penseriez-vous pas que ce gouvernement est tombé au dernier degré de la honte? Mais sur ce point, monsieur, je me contente de votre silence. Vous êtes ici trois honnêtes gens et je sais, sans que vous me le disiez, ce que me répond maintenant votre conscience. »

Un des officiers du connétable hasarda une observation timide :

« Monsieur Victor Hugo, il y a autre chose dans votre Déclaration que les crimes de l'empereur.

— Vous vous trompez, monsieur, et pour mieux vous convaincre, je vais vous la lire :

Victor Hugo lut la déclaration, et à chaque paragraphe il s'arrêta, demandant aux magistrats qui l'écoutaient : « Avions-nous le droit de dire cela?

— Mais vous désapprouvez l'expulsion de vos amis, dit le connétable.

— Je la désapprouve hautement, reprit Victor Hugo. Mais n'avais-je pas le droit de le dire? Votre liberté de la presse ne s'étendait-elle pas à permettre la critique d'une mesure arbitraire de l'autorité?

— Certainement, certainement, dit le connétable.

— Et c'est pour cette Déclaration que vous venez me signifier l'ordre de mon expulsion? pour cette Déclaration, que vous reconnaissez qu'il était de mon devoir de faire, dont vous avouez qu'aucun des termes ne dépasse les limites de votre liberté locale, et que vous eussiez faite à ma place?

— C'est à cause de la lettre de Félix Pyat, dit un des officiers.

— Pardon, reprit Victor Hugo en s'adressant au connétable, ne

m'avez-vous pas dit que je devais quitter l'île à cause de ma signature au bas de cette Déclaration?

Le connétable tira de sa poche le pli du gouverneur, l'ouvrit, et dit :

« En effet, c'est uniquement pour la Déclaration et pas pour autre chose que vous êtes expulsés.

— Je le constate et j'en prends acte devant toutes les personnes qui sont ici. »

Le connétable dit à M. Victor Hugo : « Pourrais-je vous demander, monsieur, quel jour vous comptez quitter l'île? »

M. Victor Hugo fit un mouvement: « Pourquoi? Est-ce qu'il vous reste quelque formalité à remplir? Avez-vous besoin de certifier que le colis a été bien et dûment expédié à sa destination?

— Monsieur, répondit le connétable, si je désirais connaître le moment de votre départ, c'était pour venir ce jour-là vous présenter mes respects.

— Je ne sais pas encore quel jour je partirai, monsieur, reprit Victor Hugo. Mais qu'on soit tranquille, je n'attendrai pas l'expiration du délai. Si je pouvais partir dans un quart d'heure, ce serait fait. J'ai hâte de quitter Jersey. Une terre où il n'y a plus d'honneur me brûle les pieds. »

Et Victor Hugo ajouta :

« Maintenant, monsieur le connétable, vous pouvez vous retirer. Vous allez rendre compte de l'exécution de votre mandat à votre supérieur, le lieutenant gouverneur, qui en rendra compte à son supérieur le gouvernement anglais, qui en rendra compte à son supérieur, M. Bonaparte. »

Le 2 novembre 1855, Victor Hugo quitta Jersey. Il alla à Guernesey. Cependant le libre peuple anglais s'émut. Des meetings se firent dans toute la Grande Bretagne, et la nation, indignée de l'expulsion de Jersey, blâma hautement le gouvernement. L'Angleterre par Londres, l'Écosse par Gasclow, protestèrent. Victor Hugo remercia le peuple anglais.

Guernesey, Hauteville-House, 25 novembre 1855.

AUX ANGLAIS

Chers compatriotes de la grande patrie européenne.

J'ai reçu, des mains de notre courageux coreligionnaire Harney, la communication que vous avez bien voulu me faire au nom de votre comité et du meeting de Newcastle. Je vous en remercie, ainsi que vos amis, en mon nom et au nom de mes compagnons de lutte, d'exil et d'expulsion.

Il était impossible que l'expulsion de Jersey, que cette proscription des proscrits ne soulevât pas l'indignation publique en Angleterre. L'Angleterre est une grande et généreuse nation où palpitent toutes les forces vives du progrès, elle comprend que la liberté c'est la lumière. Or c'est un essai de nuit qui vient d'être fait à Jersey; c'est une invasion des ténèbres; c'est une attaque à main armée du despotisme contre la vieille constitution libre de la Grande-Bretagne; c'est un coup d'état qui vient d'être insolemment lancé par l'empire en pleine Angleterre. L'acte d'expulsion a été accompli le 2 novembre; c'est un anachronisme; il aurait dû avoir lieu le 2 décembre.

Dites, je vous prie, à mes amis du comité et à vos amis du meeting combien nous avons été sensibles à leur noble et énergique manifestation. De tels actes peuvent avertir et arrêter ceux de vos gouvernants qui, à cette heure, méditent peut-être de porter, par la honte de l'Alien-Bill, le dernier coup au vieil honneur anglais.

Des démonstrations comme la vôtre, comme celles qui viennent d'avoir lieu à Londres, comme celles qui se préparent à Glascow, consacrent, resserrent et cimentent, non l'alliance vaine, fausse, funeste, l'alliance pleine de cendre du présent cabinet anglais et de l'empire bonapartiste, mais l'alliance vraie, l'alliance nécessaire, l'alliance éternelle

du peuple libre d'Angleterre et du peuple libre de France.

Recevez, avec tous mes remerciements, l'expression de ma cordiale fraternité.

VICTOR HUGO.

1856

L'Italie. — La Grèce.

I

Le 25 mai 1856, comme il commençait à s'installer dans son nouvel exil de Guernesey, Victor Hugo reçut de Mazzini, alors à Londres, ces deux lignes :

« Je vous demande un mot pour l'Italie.
« Elle penche en ce moment du côté des rois. Avertissez-la et redressez-la. »

« G. Mazzini. »

Le 1er juin, les journaux anglais et belges publièrent ce qu'on va lire :

« Nous recevons de Joseph Mazzini cet appel à l'Italie, signé Victor Hugo :

A L'ITALIE

Italiens, c'est un frère obscur, mais dévoué qui vous parle. Défiez-vous de ce que les congrès, les cabinets et les diplomaties semblent préparer pour vous en ce moment. L'Italie s'agite, elle donne des signes de réveil; elle trouble et préoccupe les rois; il leur paraît urgent de la rendormir. Prenez garde; ce n'est pas votre apaisement qu'on veut; l'apaisement n'est que dans la satisfaction du droit; ce qu'on veut, c'est votre léthargie, c'est votre mort. De là un piège. Défiez-vous. Quelle que soit l'apparence, ne perdez pas de vue la réalité. Diplomatie, c'est nuit. Ce qui se fait pour vous, se trame contre vous.

Quoi! des réformes, des améliorations administratives,

des amnisties, le pardon à votre héroïsme, un peu de sécularisation, un peu de libéralisme, le code Napoléon, la démocratie bonapartiste, la vieille lettre à Edgar Ney, récrite en rouge avec le sang de Paris par la main qui a tué Rome! voilà ce que vous offrent les princes! et vous prêteriez l'oreille! et vous diriez : contentons-nous de cela! et vous accepteriez, et vous désarmeriez! Et cette sombre et splendide révolution latente qui couve dans vos cœurs, qui flamboie dans vos yeux, vous l'ajourneriez! Est-ce que c'est possible?

Mais vous n'auriez donc nulle foi dans l'avenir! Vous ne sentiriez donc pas que l'empire va tomber demain, que l'empire tombé, c'est la France debout, que la France debout, c'est l'Europe libre! Vous, italiens, élite humaine, nation mère, l'un des plus rayonnants groupes d'hommes que la terre ait portés, vous au-dessus desquels il n'y a rien, vous ne sentiriez pas que nous sommes vos frères, vos frères par l'idée, vos frères par l'épreuve ; que l'éclipse actuelle finira subitement pour tous à la fois; que si demain est à nous, il est à vous; et que, le jour où il y aura dans le monde la France, il y aura l'Italie.

Oui, le premier des deux peuples qui se lèvera fera lever l'autre. Disons mieux; nous sommes le même peuple, nous sommes la même humanité. Vous la république romaine; nous la république française, nous sommes pénétrés du même souffle de vie ; nous ne pouvons pas plus nous dérober, nous français, au rayonnement de l'Italie que vous ne pouvez vous soustraire, vous italiens, au rayonnement de la France. Il y a entre vous et nous cette profonde solidarité humaine d'où naîtra l'ensemble pendant la lutte et l'harmonie après la victoire. Italiens, la fédération des nations continentales sœurs et reines, et chacune couronnée de la liberté de toutes, la fraternité des patries dans la suprême unité républicaine, les Peuples-Unis d'Europe, voilà l'avenir.

Ne détournez pas un seul instant vos yeux de cet avenir magnifique. La grande solution est proche; ne souffrez pas qu'on vous fasse une solution à part. Dédaignez ces offres de marche en avant petit à petit, tenus aux lisières par les princes. Nous sommes dans le temps de ces en-

jambées formidables qu'on appelle révolutions. Les peuples perdent des siècles et les regagnent en une heure. Pour la liberté comme pour le Nil, la fécondation, c'est la submersion.

Ayons foi. Pas de moyens termes, pas de compromis, pas de demi-mesures, pas de demi-conquêtes. Quoi! accepter des concessions, quand on a le droit, et l'appui des princes, quand on a l'appui des peuples! il y a de l'abdication dans cette espèce de progrès-là. Non, visons haut, pensons vrai, marchons droit. Les à peu près ne suffisent plus. Tout se fera; et tout se fera en un pas, en un jour, en un seul éclair, en un seul coup de tonnerre. Ayons foi.

Quand l'heure de la chute sonnera, la révolution, brusquement, à pic, de son droit divin, sans préparation, sans transition, sans crépuscule, jettera sur l'Europe son prodigieux éblouissement de liberté, d'enthousiasme et de lumière, et ne laissera au vieux monde que le temps de tomber.

N'acceptez donc rien de lui. C'est un mort. La main des cadavres est froide, et n'a rien à donner.

Frères, quand on est la vieille race d'Italie, quand on a dans les veines tous les beaux siècles de l'histoire et le sang même de la civilisation, quand on n'est ni abâtardi ni dégénéré, quand on a su retrouver, le jour où on l'a voulu, tous les grands niveaux du passé, quand on a fait le mémorable effort de la constituante et du triumvirat, quand pas plus tard qu'hier, car 1849 c'est hier, on a prouvé qu'on était Rome quand on est ce que vous êtes, en un mot, on sent qu'on a tout en soi; on se dit qu'on porte sa délivrance dans sa main et sa destinée dans sa volonté; on méprise les avances et les offres des princes, et l'on ne se laisse rien donner par ceux à qui l'on a tout à reprendre.

Rappelez-vous d'ailleurs ce qu'il y a de taches de boue et de gouttes de sang sur les mains pontificales et royales.

Rappelez-vous les supplices, les meurtres, les crimes, toutes les formes du martyrologe, la bastonnade publique la bastonnade en prison, les tribunaux de caporaux, les tribunaux d'évêques, la sacrée consulte de Rome, les

grandes cours de Naples, les échafauds de Milan, d'Ancône, de Lugo, de Sinigaglia, d'Imola, de Faenza, de Ferrare, la guillotine, le garrot, le gibet; cent soixante-dix-huit fusillades en trois ans, au nom du pape, dans une seule ville, à Bologne; le fort Urbain, le château Saint-Ange, Ischia; Poerio n'ayant d'autre soulagement que de changer sur ses membres la place de ses chaînes; les proscripteurs ne sachant plus le nombre des proscrits; les bagnes, les cachots, les oubliettes, les in-pace, les tombes!

Et puis, rappelez-vous votre fier et grand programme romain. Soyez-lui fidèles. Là est l'affranchissement; là est le salut.

Ayez toujours présent à l'esprit ce mot hideux de la diplomatie : l'*Italie n'est pas une nation, c'est un terme de géographie.*

N'ayez qu'une pensée, vivre chez vous de votre vie à vous. Être l'Italie. — Et répétez-vous sans cesse au fond de l'âme cette chose terrible : Tant que l'Italie ne sera pas un peuple, l'italien ne sera pas un homme.

Italiens, l'heure vient; et, je le dis à votre gloire; elle vient par vous. Vous êtes aujourd'hui la grande inquiétude des trônes continentaux. Le point de la solfatare européenne d'où il se dégage en ce moment le plus de fumée, c'est l'Italie.

Oui, le règne des monstres et des despotes, grands et petits, n'a plus que quelques instants, nous sommes à la fin. Souvenez-vous-en, vous êtes les fils de cette terre prédestinée pour le bien, fatale pour le mal, sur laquelle jettent leur ombre ces deux géants de la pensée humaine, Michel-Ange et Dante; Michel-Ange, le jugement, Dante, le châtiment.

Gardez entière et vierge votre mission sublime.

Ne vous laissez ni amortir, ni amoindrir.

Pas de sommeil, pas d'engourdissement, pas de torpeur, pas d'opium, pas de trêve. Agitez-vous, agitez-vous, agitez-vous! Le devoir pour tous, pour vous comme pour nous, c'est l'agitation aujourd'hui, l'insurrection demain.

Votre mission est à la fois destructive et civilisatrice. Elle ne peut pas ne point s'accomplir. N'en doutez pas,

la providence fera sortir de toute cette ombre une Italie grande, forte, heureuse et libre. Vous portez en vous la révolution qui dévorera le passé, et la régénération qui fondera l'avenir. Il y a en même temps, sur le front auguste de cette Italie que nous entrevoyons dans les ténèbres, les premières rougeurs de l'incendie et les premières lueurs de l'aube.

Dédaignez donc ce qu'on semble prêt à vous offrir. Prenez garde et croyez. Défiez-vous des rois; fiez-vous à Dieu.

VICTOR HUGO.

Guernesey, 26 mai 1836.

II

LA GRÈCE

A M. ANDRÉ RIGOPOULOS

L'envoi de votre excellent journal me touche vivement. C'est du fond du cœur que je vous en remercie. Je le lis avec un profond intérêt.

Continuez l'œuvre sainte dont vous êtes un des vaillants ouvriers ; travaillez à l'unité des peuples. L'esprit de l'Europe doit planer aujourd'hui et remplacer dans les âmes l'antique esprit des nationalités. C'est aux nations les plus illustres, à la Grèce, à l'Italie, à la France, qu'il appartient de donner l'exemple. Mais d'abord et avant tout il faut qu'elles redeviennent elles-mêmes, il faut qu'elles s'appartiennent ; il faut que la Grèce achève de rejeter la Turquie, il faut que l'Italie secoue l'Autriche, il faut que la France déchire l'empire. Quand ces grands peuples seront hors de leurs linceuls, ils crieront : Unité ! Europe ! Humanité !

C'est là l'avenir. La voix de la Grèce sera une des plus écoutées. Les hommes comme vous sont dignes de la faire entendre. Un des premiers, il y a bien des années déjà, j'ai lutté pour l'affranchissement de la Grèce ; je vous remercie de vous en souvenir.

La Grèce, l'Italie, la France ont porté tour à tour le flambeau. Maintenant, dans le grand dix-neuvième siècle,

elles doivent le passer à l'Europe, tout en en gardant le rayonnement. Devenons, individus et peuples, de moins en moins égoïstes, et de plus en plus hommes. Criez : Vive la France! pendant que je crie : Vive la Grèce!

Je vous félicite, vous, compatriote d'Eschyle et de Périclès, qui luttez pour les principes de l'humanité. Il est beau d'être du pays de la lumière et d'y porter le drapeau de la liberté.

Je vous serre cordialement la main.

VICTOR HUGO.

Guernesey, 25 août 1856.

1859

L'amnistie ici et la potence là.
A côté du crime de l'Europe, le crime de l'Amérique.
John Brown.

I

L'AMNISTIE

Les années s'écoulaient. Au bout de huit ans, le criminel jugea à propos d'absoudre les innocents ; l'assassin offrit leur grâce aux assassinés, et le bourreau sentit le besoin de pardonner aux victimes. Il décréta la rentrée des proscrits en France. A « l'amnistie » Victor Hugo répliqua :

DÉCLARATION

Personne n'attendra de moi que j'accorde, en ce qui me concerne, un moment d'attention à la chose appelée amnistie.

Dans la situation où est la France, protestation absolue, inflexible, éternelle, voilà pour moi le devoir.

Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 18 août 1859.

II

JOHN BROWN

Cependant une démocratie allait commettre, elle aussi, un crime. La nouvelle de la condamnation de John Brown arriva en Europe. Victor Hugo s'émut. Le 2 décembre 1859, à l'heure même de cet anniversaire qui lui rappelait toutes les formes et toutes les nécessités du devoir, il adressa, par l'intermédiaire de tous les journaux libres d'Europe, la lettre qu'on va lire à l'Amérique :

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Quand on pense aux États-Unis d'Amérique, une figure majestueuse se lève dans l'esprit, Washington.

Or, dans cette patrie de Washington, voici ce qui a lieu en ce moment :

Il y a des esclaves dans les états du sud, ce qui indigne, comme le plus monstrueux des contre-sens, la conscience logique et pure des états du nord. Ces esclaves, ces nègres, un homme blanc, un homme libre, John Brown, a voulu les délivrer. John Brown a voulu commencer l'œuvre de salut par la délivrance des esclaves de la Virginie. Puritain, religieux, austère, plein de l'évangile, *Christus nos liberavit*, il a jeté à ces hommes, à ces frères, le cri d'affranchissement. Les esclaves, énervés par la servitude, n'ont pas répondu à l'appel. L'esclavage produit la surdité de l'âme. John Brown, abandonné, a combattu ; avec une poignée

d'hommes héroïques, il a lutté ; il a été criblé de balles, ses deux jeunes fils, saints martyrs, sont tombés morts à ses côtés, il a été pris. C'est ce qu'on nomme l'affaire de Harpers's Ferry.

John Brown, pris, vient d'être jugé, avec quatre des siens, Stephens, Copp, Green et Coplands.

Quel a été ce procès ? disons-le en deux mots,

John Brown, sur un lit de sangle, avec six blessures mal fermées, un coup de feu au bras, un aux reins, deux à la poitrine, deux à la tête, entendant à peine, saignant à travers son matelas, les ombres de ses deux fils morts près de lui ; ses quatre coaccusés, blessés, se traînant à ses côtés, Stephens avec quatre coups de sabre ; la « justice » pressée et passant outre : un attorney Hunter qui veut aller vite, un juge Parker qui y consent, les débats tronqués, presque tous délais refusés, production de pièces fausses ou mutilées, les témoins à décharge écartés, la défense entravée, deux canons chargés à mitraille dans la cour du tribunal, ordre aux geôliers de fusiller les accusés si l'on tente de les enlever, quarante minutes de délibération, trois condamnations à mort. J'affirme sur l'honneur que cela ne s'est point passé en Turquie, mais en Amérique.

On ne fait point de ces choses-là impunément en face du monde civilisé. La conscience universelle est un œil ouvert. Que les juges de Charlestown, que Hunter et Parker, que les jurés possesseurs d'esclaves, et toute la population virginienne y songent, on les voit. Il y a quelqu'un.

Le regard de l'Europe est fixé en ce moment sur l'Amérique.

John Brown, condamné, devait être pendu le 2 décembre (aujourd'hui même).

Une nouvelle arrive à l'instant. Un sursis lui est accordé. Il mourra le 16.

L'intervalle est court. D'ici là, un cri de miséricorde a-t-il le temps de se faire entendre?

N'importe! le devoir est d'élever la voix.

Un second sursis suivra peut-être le premier. L'Amérique est une noble terre. Le sentiment humain se réveille vite dans un pays libre. Nous espérons que Brown sera sauvé.

S'il en était autrement, si John Brown mourait le 16 décembre sur l'échafaud, quelle chose terrible!

Le bourreau de Brown, déclarons-le hautement (car les rois s'en vont et les peuples arrivent, on doit la vérité aux peuples), le bourreau de Brown, ce ne serait ni l'attorney Hunter, ni le juge Parker, ni le gouverneur Wyse, ni le petit état de Virginie; ce serait, on frissonne de le penser et de le dire, la grande république américaine tout entière.

Devant une telle catastrophe, plus on aime cette république, plus on la vénère, plus on l'admire, plus on se sent le cœur serré. Un seul état ne saurait avoir la faculté de déshonorer tous les autres, et ici l'intervention fédérale est évidemment de droit. Sinon, en présence d'un forfait à commettre et qu'on peut empêcher, l'union devient complicité, Quelle que soit l'indignation des généreux états du nord, les états du sud les associent à l'opprobre d'un tel meurtre; nous tous, qui que nous soyons, qui avons pour patrie commune le symbole démocratique, nous nous sentons atteints et en quelque sorte compromis; si l'échafaud se dressait le 16 décembre, désormais, devant l'histoire incorruptible, l'auguste fédération du nouveau monde ajouterait à toutes ses solidarités saintes une solidarité sanglante; et le faisceau radieux de cette république splendide aurait pour lien le nœud coulant du gibet de John Brown.

Ce lien-là tue.

Lorsqu'on réfléchit à ce que Brown, ce libérateur, ce combattant du Christ, a tenté, et quand on pense qu'il va mourir, et qu'il va mourir égorgé par la république américaine, l'attentat prend les proportions de la nation qui le commet; et quand on se dit que cette nation est une gloire du genre humain, que, comme la France, comme l'Angleterre, comme l'Allemagne, elle est un des organes de la civilisation, que souvent même elle dépasse l'Europe dans de certaines audaces sublimes du progrès, qu'elle est le sommet de tout un monde, qu'elle porte sur son front l'immense lumière libre, on affirme que John Brown ne mourra pas, car on recule épouvanté devant l'idée d'un si grand crime commis par un si grand peuple!

Au point de vue politique, le meurtre de Brown serait

une faute irréparable. Il ferait à l'Union une fissure latente qui finirait par la disloquer. Il serait possible que le supplice de Brown consolidât l'esclavage en Virginie, mais il est certain qu'il ébranlerait toute la démocratie américaine. Vous sauvez votre honte, mais vous tuez votre gloire.

Au point de vue moral, il semble qu'une partie de la lumière humaine s'éclipserait, que la notion même du juste et de l'injuste s'obscurcirait, le jour où l'on verrait se consommer l'assassinat de la Délivrance par la Liberté.

Quant à moi, qui ne suis qu'un atome, mais qui, comme tous les hommes, ai en moi toute la conscience humaine, je m'agenouille avec larmes devant le grand drapeau étoilé du nouveau monde, et je supplie à mains jointes, avec un respect profond et filial, cette illustre république américaine d'aviser au salut de la loi morale universelle, de sauver John Brown, de jeter bas le menaçant échafaud du 16 décembre, et de ne pas permettre que, sous ses yeux, et, j'ajoute en frémissant, presque par sa faute, le premier fratricide soit dépassé.

Oui, que l'Amérique le sache et y songe, il y a quelque chose de plus effrayant que Caïn tuant Abel, c'est Washington tuant Spartacus.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 2 décembre 1859.

John Brown fut pendu. Victor Hugo lui fit cette épitaphe : *Pro Christo sicut Christus.* John Brown mort, la prophétie de Victor Hugo se réalisa. Deux ans après la prédiction qu'on vient de lire, l'Union américaine « se disloqua ». L'atroce guerre des Sudistes et des Nordistes éclata.

1860

Rentrée à Jersey. — Garibaldi.

I

RENTRÉE A JERSEY

Le 18 juin 1860, on vit à Jersey une chose singulière. Toutes les murailles étaient couvertes d'une affiche où on lisait : *Victor Hugo is arrived.* Jersey, cinq ans auparavant, avait expulsé Victor Hugo, et maintenant toute la population de Jersey, en habit de fête, saluait Victor Hugo dans les rues de Saint-Hélier.

Voici ce qui s'était passé.

C'était le moment de cette merveilleuse expédition des Mille qui a ébloui l'Europe. L'histoire n'a pas d'entr'actes. Les libérateurs se suivent et se ressemblent, mais leurs destinées diffèrent. Après John Brown, Garibaldi. Il s'agissait d'aider Garibaldi dans son entreprise superbe. Une vaste souscription s'organisa en Angleterre. Jersey songea à Victor Hugo. On pensa que sa parole pouvait donner l'élan à cette souscription. Toute l'île avait maintenant honte de l'expulsion de 1855. Une députation, conduite par MM. Philippe Asplet et Derbyshire, apporta à Victor Hugo une adresse signée de cinq cents notables habitants de Jersey et le priant de rentrer dans l'île et de parler pour Garibaldi. Victor Hugo, le 18 juin 1860, rentra à Jersey, et, au milieu d'une foule immense et émue, prononça les paroles qu'on va lire.

Messieurs,

Je me rends à votre appel. Partout où une tribune se dresse pour la liberté et me réclame, j'arrive, c'est mon instinct, et je dis la vérité, c'est mon devoir. (*Écoutez! écoutez!*)

La vérité, la voici : c'est qu'à cette heure il n'est permis à personne d'être indifférent aux grandes choses qui s'accomplissent. c'est qu'il faut à l'œuvre auguste de la délivrance universelle commencée aujourd'hui l'effort de tous, le concours de tous, le coup de main de tous; c'est que pas une oreille ne doit se fermer, c'est que pas un cœur ne doit se taire; c'est que là où s'élève le cri de tous les peuples il doit y avoir un écho dans les entrailles de tous les hommes; c'est que celui qui n'a qu'un sou doit le donner aux libérateurs, c'est que celui qui n'a qu'une pierre doit la jeter aux tyrans. (*Applaudissements.*)

Que les uns agissent, que les autres parlent, que tous travaillent! oui, à la manœuvre tous! Le vent souffle. Que l'encouragement public aux héros soit la joie des âmes! que les multitudes s'empourprent d'enthousiasme comme une fournaise? Que ceux qui ne combattent pas par l'épée, combattent par l'idée! Que pas une intelligence ne reste neutre, que pas un esprit ne reste oisif! Que ceux qui luttent se sentent regardés, aimés et appuyés! Qu'autour de cet homme vaillant qui est debout là-bas dans Palerme il y ait un feu sur toutes les montagnes de la Sicile et une lumière sur tous les sommets de l'Europe! (*Bravo!*)

Je viens de prononcer ce mot, les tyrans, ai-je exagéré? Ai-je calomnié le gouvernement napolitain? Pas de paroles. Voici des faits.

Faites attention. Ceci est de l'histoire vivante; on pourrait dire, de l'histoire saignante. (*Écoutez!*)

Le royaume de Naples, — celui dont nous nous occupons en ce moment, — n'a qu'une institution, la police. Chaque district a sa « commission de bastonnade ». Deux sbires, Ajossa et Maniscalco, règnent sous le roi; Ajossa bâtonne Naples, Maniscalco bâtonne la Sicile. Mais le bâton n'est que le moyen turc; ce gouvernement a de plus le procédé de l'inquisition, la torture. Oui, la torture. Écoutez. Un sbire, Bruno, attache les accusés la tête entre les jambes jusqu'à ce qu'ils avouent. Un autre sbire, Pontillo, les assied sur un gril et allume du feu dessous; cela s'appelle « le fauteuil ardent ». Un autre sbire, Luigi Maniscalco, parent du chef, a inventé un instrument; on y introduit le bras ou la jambe du patient, on tourne un écrou, et le

membre est broyé; cela se nomme « la machine angélique ». Un autre suspend un homme à deux anneaux par les bras à un mur, par les pieds au mur de face; cela fait, il saute sur l'homme et le disloque. Il y a les poucettes qui écrasent les doigts de la main; il y a le tourniquet serre-tête, cercle de fer comprimé par une vis, qui fait sortir et presque jaillir les yeux. Quelquefois on échappe; un homme, Casimiro Arsimano, s'est enfui; sa femme, ses fils et ses filles ont été pris et assis à sa place sur le fauteuil ardent. Le cap Zafferana confine à une plage déserte; sur cette plage des sbires apportent des sacs; dans ces sacs il y a des hommes; on plonge le sac sous l'eau et on l'y maintient jusqu'à ce qu'il ne remue plus; alors on retire le sac et l'on dit à l'être qui est dedans : avoue! S'il refuse, on le replonge. Giovanni Vienna, de Messine, a expiré de cette façon. A Monreale, un vieillard et sa fille étaient soupçonnés de patriotisme; le vieillard est mort sous le fouet; sa fille, qui était une femme grosse, a été mise nue et est morte sous le fouet. Messieurs, il y a un jeune homme de vingt ans qui fait ces choses-là. Ce jeune homme s'appelle François II. Cela se passe au pays de Tibère. (*Acclamations.*)

Est-ce possible? c'est authentique. La date? 1860. L'année où nous sommes. Ajoutez à cela le fait d'hier, Palerme écrasée d'obus, noyée dans le sang, massacrée; — ajoutez cette tradition épouvantable de l'extermination des villes qui semble la rage maniaque d'une famille, et qui dans l'histoire débaptisera hideusement cette dynastie et changera Bourbon en Bomba. (*Hourras.*)

Oui, un jeune homme de vingt ans commet toutes ces actions sinistres. Messieurs, je le déclare, je me sens pris d'une pitié profonde en songeant à ce misérable petit roi. Quelles ténèbres! C'est à l'âge où l'on aime, où l'on croit, où l'on espère, que cet infortuné torture et tue. Voilà ce que le droit divin fait d'une malheureuse âme. Le droit divin remplace toutes les générosités de l'adolescence et du commencement par les décrépitudes et les terreurs de la fin; il met la tradition sanguinaire comme une chaîne sur le prince et sur le peuple; il accumule sur le nouveau venu du trône les influences de famille, choses terribles! Otez Agrippine de Néron, défalquez Catherine de Médicis

de Charles IX, vous n'aurez plus peut-être ni Charles IX ni Néron. A la minute même où l'héritier du droit divin saisit le sceptre, il voit venir à lui ces deux vampires, Ajossa et Maniscalco, que l'histoire connaît, qui s'appellent ailleurs Narcisse et Pallas, ou Villeroy et Bachelier; ces spectres s'emparent du triste enfant couronné; la torture lui affirme qu'elle est le gouvernement, la bastonnade lui déclare qu'elle est l'autorité, la police lui dit : je viens d'en haut; on lui montre d'où il sort; on lui rappelle son bisaïeul Ferdinand Ier, celui qui disait : le monde est régi par trois F, *Festa, Farina, Forca**, son aïeul François Ier, l'homme des guets-apens, son père Ferdinand II, l'homme des mitraillades; voudra-t-il renier ses pères? On lui prouve qu'il doit être féroce par piété filiale; il obéit; l'abrutissement du pouvoir absolu le stupéfie: et c'est ainsi qu'il y a des enfants monstrueux; et c'est ainsi que fatalement, hélas! les jeunes rois continuent les vieilles tyrannies. (*Mouvement prolongé.*)

Il fallait délivrer ce peuple; je dirais presque, il fallait délivrer ce roi. Garibaldi s'en est chargé. (*Bravos.*)

Garibaldi. Qu'est-ce que c'est que Garibaldi? C'est un homme, rien de plus. Mais un homme dans toute l'acceptation sublime du mot. Un homme de la liberté; un homme de l'humanité. *Vir*, dirait son compatriote Virgile.

A-t-il une armée? Non. Une poignée de volontaires, Des munitions de guerre? Point. De la poudre? Quelques barils à peine. Des canons? Ceux de l'ennemi. Quelle est donc sa force? qu'est-ce qui le fait vaincre? qu'a-t-il avec lui? L'âme des peuples. Il va, il court, sa marche est une traînée de flamme, sa poignée d'hommes méduse les régiments, ses faibles armes sont enchantées, les balles de ses carabines tiennent tête aux boulets de canon; il a avec lui la Révolution, et, de temps en temps, dans le chaos de la bataille, dans la fumée, dans l'éclair, comme si c'était un héros d'Homère, on voit derrière lui la déesse. (*Acclamation.*)

Quelque opiniâtre que soit la résistance, cette guerre est surprenante par sa simplicité. C'est l'assaut donné par un

* Fête, farine, fourche (potence.)

homme à une royauté; son essaim vole autour de lui; les femmes lui jettent des fleurs, les hommes se battent en chantant, l'armée royale fuit; toute cette aventure est épique; c'est lumineux, formidable et charmant, comme une attaque d'abeilles.

Admirez ces étapes radieuses. Et, je vous le prédis, pas une ne fera défaut dans les échéances infaillibles de l'avenir. Après Marsala, Palerme; après Palerme, Messine; après Messine, Naples; après Naples, Rome; après Rome, Venise; après Venise, tout. (*Applaudissements enthousiastes.*)

Messieurs, il vient de Dieu le tremblement de cette Sicile au-dessus de laquelle on voit flamboyer aujourd'hui le patriotisme, la foi, la liberté, l'honneur, l'héroïsme, et une révolution à éclipser l'Etna!

Oui, cela devait être, et il est magnifique que l'exemple soit donné au monde par la terre des éruptions. (*Bravos.*)

Oh! quand l'heure est venue, que c'est beau un peuple! Quelle admirable chose que cette rumeur, que ce soulèvement, que cet oubli des intérêts vils et des bas côtés de l'homme, que ces femmes poussant leurs maris et combattant elles-mêmes, que ces mères criant à leur fils : va! que cette joie de courir aux armes, de respirer et d'être, que ce cri de tous, que cette immense lueur à l'horizon! On ne pense plus à l'enrichissement, à l'or, au ventre, aux plaisirs, à l'hébétement de l'orgie; on a honte et orgueil; on se redresse; le pli fier des têtes provoque les tyrans; les barbaries s'en vont, les despotismes croulent, les consciences rejettent les esclavages, les parthénons secouent les croissants, la Minerve austère se dresse dans le soleil sa lance à la main. Les fosses s'ouvrent; on s'appelle de tombeau en tombeau. Ressuscitez! c'est plus que la vie, c'est l'apothéose. Oh! c'est un divin battement de cœur, et les anciens vaincus héroïques se consolent, et l'œil des philosophes proscrits s'emplit de larmes, quand ce qui était déchu s'indigne, quand ce qui était tombé se relève, quand les splendeurs éclipsées reparaissent charmantes et redoutables; quand Stamboul redevient Byzance, quand Sétiniah redevient Athènes, quand Rome redevient Rome! (*Acclamations redoublées.*)

Tous, qui que nous soyons, battons des mains à l'Italie. Glorifions-la, cette terre aux grands enfantements. *Alma parens.* C'est dans de telles nations que de certains dogmes abstraits apparaissent réels et visibles; elles sont vierges par l'honneur et mères par le progrès.

Vous qui m'écoutez, vous la représentez-vous, cette vision splendide, l'Italie libre? libre! libre du golfe de Tarente aux lagunes de Saint Marc, car je te l'affirme dans ta tombe, ô Manin, Venise sera de la fête! Dites, vous la figurez-vous, cette vision qui sera une réalité demain? C'est fini, tout ce qui était mensonge, fiction, cendre et nuit, s'est dissipé. L'Italie existe. L'Italie est l'Italie. Où il y avait un terme géographique, il y a une nation; où il y avait un cadavre, il y a une âme; où il y avait un spectre, il y a un archange, l'immense archange des peuples, la Liberté, debout, les ailes déployées. L'Italie, la grande morte, s'est réveillée; voyez-la, elle se lève et sourit au genre humain. Elle dit à la Grèce : Je suis ta fille; elle dit à la France : je suis ta mère Elle a autour d'elle ses poëtes, ses orateurs, ses artistes, ses philosophes, tous ces conseillers de l'humanité, tous ces pères conscrits de l'intelligence universelle, tous ces membres du sénat des siècles, et à sa droite et à sa gauche, ces deux effrayants grands hommes, Dante et Michel-Ange. Oh! puisque la politique aime ces mots-là, ce sera bien là le plus majestueux des faits accomplis! Quel triomphe! quel avènement! quel merveilleux phénomène que l'unité traversant d'un seul éclair cette variété magnifique de villes sœurs, Milan, Turin, Gênes, Florence, Bologne, Pise, Sienne, Vérone, Parme, Palerme, Messine, Naples, Venise, Rome! L'Italie se dresse, l'Italie marche, *patuit dea;* elle éclate; elle communique au progrès du monde entier la grande fièvre joyeuse propre à son génie, et l'Europe s'électrisera à ce resplendissement prodigieux; et il n'y aura pas moins d'extase dans l'œil des peuples, pas moins de réverbération sublime dans les fronts, pas moins d'admiration, pas moins d'allégresse, pas moins d'éblouissement pour cette nouvelle clarté sur la terre que pour une nouvelle étoile dans le ciel. (*Bravo! Bravo!*)

Messieurs, si nous voulons nous rendre compte de ce

qui se prépare en même temps que de ce qui se fait, n'oublions point ceci que Garibaldi, l'homme d'aujourd'hui, l'homme de demain, est aussi l'homme d'hier; avant d'être le soldat de l'unité italienne il a été le combattant de la république romaine; et à nos yeux, et aux yeux de quiconque sait comprendre les méandres nécessaires du progrès serpentant vers son but et les avatars de l'idée se transformant pour reparaître, 1860 continue 1849. (*Sensation.*)

Les libérateurs sont grands. Que l'acclamation reconnaissante des peuples les suive dans leurs fortunes! Hier c'étaient les larmes, aujourd'hui c'est l'hosanna. La providence a de ces rétablissements d'équilibre; John Brown succombe en Amérique, mais Garibaldi triomphe en Europe. L'humanité, consternée devant l'infâme gibet de Charlestown, se rassure devant la flamboyante épée de Catalafimi. (*Bravo!*)

O mes frères en humanité, c'est l'heure de la joie et de l'embrassement. Mettons de côté toute nuance exclusive, tout dissentiment politique, petit en ce moment; à cette minute sainte où nous sommes, fixons uniquement nos yeux sur cette œuvre sacrée, sur ce but solennel, sur cette vaste aurore, les nations affranchies, et confondons toutes nos âmes dans ce cri formidable digne du genre humain et du ciel : vive la liberté! Oui, puisque l'Amérique, hélas! lugubrement conservatrice de la servitude, penche vers la nuit, que l'Europe se rallume! Oui, que cette civilisation de l'ancien continent, qui a aboli la superstition par Voltaire, l'esclavage par Wilberforce, l'échafaud par Beccaria, que cette civilisation aînée reparaisse dans son rayonnement désormais inextinguible, et qu'elle élève au-dessus des hommes son vieux phare composé de ces trois grandes flammes, la France, l'Angleterre et l'Italie! (*Acclamations.*)

Messieurs, encore un mot. Ne quittons pas cette Sicile sans lui jeter un dernier regard. Concluons.

Quelle est la résultante de cette épopée splendide? Que se dégage-t-il de tout ceci? Une loi morale, une loi auguste; et cette loi, la voici :

La force n'existe pas.

Non, la force n'est pas. Il n'y a que le droit.

Il n'y a que les principes; il n'y a que la justice et la vérité; il n'y a que les peuples; il n'y a que les âmes, ces forces de l'idéal; il n'y a que la conscience ici-bas et la providence là-haut. (*Sensation.*)

Qu'est-ce que la force? qu'est-ce que le glaive? Qui donc parmi ceux qui pensent a peur du glaive? Ce n'est pas nous, les hommes libres de France; ce n'est pas vous, les hommes libres d'Angleterre. Le droit senti fait la tête haute. La force et le glaive, c'est du néant. Le glaive n'est qu'une lueur hideuse dans les ténèbres, un rapide et tragique évanouissement; le droit, lui, c'est l'éternel rayon; le droit, c'est la permanence du vrai dans les âmes; le droit, c'est Dieu vivant dans l'homme. De là vient que là où est le droit, là est la certitude du triomphe. Un seul homme qui a avec lui le droit s'appelle Légion; une seule épée qui a avec elle le droit s'appelle la foudre. Qui dit le droit dit la victoire. Des obstacles? il n'y en a pas. Non, il n'y en a pas. Il n'y a pas de veto contre la volonté de l'avenir. Voyez où en est la résistance en Europe; la paralysie gagne l'Autriche et la résignation gagne la Russie. Voyez Naples; la lutte est vaine. Le passé agonisant perd sa peine. Le glaive s'en va en fumée. Ces êtres appelés Lanza, Landi, Aquila, sont des fantômes. A l'heure qu'il est, François II croit peut-être encore exister; il se trompe: je lui déclare ceci, c'est qu'il est une ombre. Il aurait beau refuser toute capitulation, assassiner Messine comme il a assassiné Palerme, se cramponner à l'atrocité; c'est fini. Il a régné. Les sombres chevaux de l'exil frappent du pied à la porte de son palais. Messieurs, il n'y a que le le droit, vous dis-je. Voulez-vous comparer le droit à la force? Jugez-en par un chiffre. Le 11 mai, à Marsala, huit cents hommes débarquent. Vingt-sept jours après, le 7 juin, à Palerme, dix-huit mille hommes, terrifiés, — s'embarquent. Les huit cents hommes, c'est le droit; les dix-huit mille hommes, c'est la force.

Oh! que partout les souffrants se consolent, que les enchaînés se rassurent. Tout ce qui se passe en ce moment, c'est de la logique.

Oui, aux quatre vents de l'horizon, l'espérance! Que le

mougick, que le fellah, que le prolétaire, que le paria, que le nègre vendu, que le blanc opprimé, que tous espèrent; les chaînes sont un réseau; elles se tiennent toutes; une rompue, la maille se défait. De là la solidarité des despotismes; le pape est plus frère du sultan qu'il ne croit. Mais, je le répète, c'est fini. Oh! la belle chose que la force des choses! il y a du surhumain dans la délivrance. La liberté est un abîme divin qui attire; l'irrésistible est au fond des révolutions. Le progrès n'est autre chose qu'un phénomène de gravitation; qui donc l'entraverait? Une fois l'impulsion donnée, l'indomptable commence. O despotes, je vous en défie, arrêtez la pierre qui tombe, arrêtez le torrent, arrêtez l'avalanche, arrêtez l'Italie, arrêtez 89, arrêtez le monde précipité par Dieu dans la lumière! (*Applaudissements frénétiques.*)

Victor Hugo avait, à propos de John Brown, prédit la guerre civile à l'Amérique, et, à propos de Garibaldi, prédit l'unité à l'Italie. Ces deux prédictions se réalisèrent.

Après le meeting, un banquet eut lieu; ce banquet se termina par un toast à Victor Hugo.

Victor Hugo répondit :

Messieurs,

Puisque je suis debout, permettez-moi de ne point me rasseoir. Je sens le besoin de remercier immédiatement l'homme inspiré et cordial * que nous venons d'entendre. Je dirai peu de mots. Les sentiments profonds abrégent volontiers, et les cœurs pénétrés ont pour éloquence leur émotion même. Eh bien, je suis très ému.

La meilleure manière de vous remercier, c'est de vous

* Le pasteur N. Martin.

dire que j'aime Jersey. Je vous l'ai dit hier, vous l'avez entendu au meeting et lu dans les journaux, je vous le répète aujourd'hui ; mais c'est à l'oreille un peuple, c'est au cœur d'un peuple que je parle, et les nations sont comme les femmes, elles ne se lassent pas de s'entendre dire : Je vous aime. J'ai quitté Jersey avec regret, je la retrouve avec bonheur. Les libérateurs ont cela de merveilleux et de charmant qu'ils délivrent quelquefois au delà de leur effort. Sans s'en douter, Garibaldi a fait d'une pierre deux coups ; il a fait sortir les Bourbons de la Sicile, et il m'a fait rentrer à Jersey.

Vos applaudissements et vos interruptions cordiales en ce moment me touchent au point que les mots me manquent pour vous le dire. Je ne sais comment répondre à une bienvenue si universelle et si gracieusement souriante de toutes parts, et à tant d'acclamations et à tant de sympathies. Je vous dirais presque : Épargnez-moi. Vous êtes tous contre un. Il y a un certain monstre fabuleux qui me paraît à cette heure fort doué. J'envie ce monstre. Il s'appelait Briarée. Je voudrais avoir comme lui cent bras pour vous donner cent poignées de main.

Ce que j'aime dans Jersey, je vais vous le dire ; j'en aime tout. J'aime ce climat où l'hiver et l'été s'amortissent, ces fleurs qui ont toujours l'air d'être en avril, ces arbres qui sont normands, ces roches qui sont bretonnes, ce ciel qui me rappelle la France, cette mer qui me rappelle Paris. J'aime cette population qui travaille et qui lutte, tous ces braves hommes qu'on rencontre à chaque instant dans vos rues et dans vos champs, et dont la physionomie se compose de la liberté anglaise et de la grâce française, qui est aussi une liberté.

Quand je suis arrivé ici, il y a huit ans, au sortir des plus prodigieuses luttes politiques du siècle, moi, naufragé encore tout ruisselant de la catastrophe de décembre, tout effaré de cette tempête, tout échevelé de cet ouragan, savez-vous ce que j'ai trouvé à Jersey ? Une chose sainte, sublime, inattendue, la paix. Oui, le plus grand crime politique des temps modernes, la liberté étouffée dans le pays même de la lumière, en pleine France, hélas ! ce monstrueux attentat venait d'être accompli ; j'avais lutté contre

cet asservissement d'un peuple par un homme, tout ce combat convulsif tremblait encore en moi de la tête aux pieds; j'étais indigné, éperdu et haletant. Eh bien, Jersey m'a calmé. J'ai trouvé, je le répète, la paix, le repos, un apaisement sévère et profond dans cette douce nature de vos campagnes, dans ce salut affectueux de vos laboureurs, dans ces vallées, dans ces solitudes, dans ces nuits qui sur la mer semblent plus largement étoilées, dans cet océan éternellement ému qui semble palpiter directement sous l'haleine de Dieu. Et c'est ainsi que, tout en gardant la colère sacrée contre le crime, j'ai senti l'immensité mêler à cette colère son élargissement serein, et ce qui grondait en moi s'est pacifié. Oui, je rends grâces à Jersey. Je vous rends grâces. Je sentais sous vos toits et dans vos villes la bonté humaine, et dans vos champs et sur vos mers je sentais la bonté divine. Oh! je ne l'oublierai jamais, ce majestueux apaisement des premiers jours de l'exil par la nature! Nous pouvons le dire aujourd'hui, la fierté ne nous défend plus cet aveu, et aucun de mes compagnons de proscription ne me démentira, nous avons tous souffert en quittant Jersey. Nous y avions tous des racines. Des fibres de notre cœur étaient entrées dans votre sol et y tenaient. L'arrachement a été douloureux. Nous aimions tous Jersey. Les uns l'aimaient pour y avoir été heureux, les autres pour y avoir été malheureux. La souffrance n'est pas une attache moins profonde que la joie. Hélas! on peut éprouver de telles douleurs dans une terre de refuge, qu'il devient impossible de s'en séparer, quand même la patrie s'offrirait. Tenez, une chose que j'ai vue hier traverse en ce moment mon esprit, cette réunion est à la fois solennelle et intime, et ce que je vais vous dire convient à ce double caractère. Écoutez. Hier, j'étais allé, avec quelques amis chers, visiter cette île, revoir les lieux aimés, les promenades préférées jadis, et tous ces rayonnants paysages qui étaient restés dans notre mémoire comme des visions. En revenant, une pensée pieuse nous restait à satisfaire, et nous avons voulu finir notre visite par ce qui est la fin, par le cimetière.

Nous avons fait arrêter la voiture qui nous menait devant ce champ de Saint-Jean où sont plusieurs des nôtres. Au

moment où nous arrivions, savez-vous ce qui nous a fait tressaillir, savez-vous ce que nous avons vu? Une femme, ou, pour mieux dire, une forme humaine sous un linceul noir, était là, à terre, plus qu'agenouillée, plus que prosternée, étendue, et en quelque sorte abîmée sur une tombe. Nous sommes restés immobiles, silencieux, mettant le doigt sur nos bouches devant cette majestueuse douleur. Cette femme, après avoir prié, s'est relevée, a cueilli une fleur dans l'herbe du sépulcre, et l'a cachée dans son cœur. Nous l'avons reconnue alors. Nous avons reconnu cette face pâle, ces yeux inconsolables et ces cheveux blancs. C'était une mère! c'était la mère d'un proscrit! du jeune et généreux Philippe Faure, mort il y a quatre ans sur la brèche sainte de l'exil. Depuis quatre ans, tous les jours, quelque temps qu'il fasse, cette mère vient là; depuis quatre ans, cette mère s'agenouille sur cette pierre et la baise. Essayez donc de l'en arracher. Montrez-lui la France, oui, la France elle-même! Que lui importe à cette mère! Dites-lui : « Ce n'est pas ici votre pays »; elle ne vous croira pas. Dites-lui : « Ce n'est pas ici que vous êtes née »; elle vous répondra : « C'est ici que mon fils est mort. » Et vous vous tairez devant cette réponse, car la patrie d'une mère, c'est le tombeau de son enfant.

Messieurs, voilà comment il se fait qu'on aime une terre avec sa chair, avec son sang, avec son âme. Notre âme à nous est mêlée à celle-ci. Nous y avons nos amis morts. Sachez-le, il n'y a pas de terre étrangère; partout la terre est la mère de l'homme, sa mère tendre, sévère et profonde. Dans tous les lieux où il a aimé, où il a pleuré, où il a souffert, c'est-à-dire partout, l'homme est chez lui.

Messieurs je réponds au toast, qui m'est porté par un toast à Jersey. Je bois à Jersey, à sa prospérité, à son enrichissement, à son amélioration, à son agrandissement industriel et commercial, et aussi et plus encore à son agrandissement intellectuel et moral.

Il y a deux choses qui font les peuples grands et charmants, ces deux choses sont la liberté et l'hospitalité, l'hospitalité était la gloire des nations antiques, la liberté est la splendeur des nations modernes. Jersey a ces deux couronnes, qu'elle les garde!

Qu'elle les garde à jamais! C'est de la liberté qu'il convient de parler d'abord. Veillez, oui, veillez jalousement sur votre liberté. Ne souffrez plus que qui que ce soit ose y toucher. Cette île est une terre de beauté, de bonheur et d'indépendance. Vous n'y êtes pas seulement pour y vivre et pour en jouir, vous y êtes pour y faire votre devoir. Dieu se chargera de la maintenir belle; vos femmes se chargeront de la maintenir heureuse; vous, les hommes, chargez-vous de la conserver libre.

Et quant à votre hospitalité, conservez-la, elle aussi, religieusement. Les nations hospitalières ont, entre toutes, une sorte de grâce auguste et vénérable. Elles donnent l'exemple; dans le vaste et tumultueux mouvement des peuples, elles ne font pas seulement de l'hospitalité, elles font de l'éducation; l'hospitalité des nations est le commencement de la fraternité des hommes. Or, la fraternité humaine, c'est là le but. Soyez à jamais hospitaliers. Que cette fonction sacrée, l'hospitalité, honore éternellement cette île; et, permettez-moi de lui associer Guernesey, sa sœur, et tout l'archipel de la Manche. C'est là une grande terre d'asile; grande, non par l'étendue, mais par le nombre de réfugiés de tous les partis et de toutes les patries que depuis trois siècles elle a abrités et consolés. Oh! rien au monde n'est plus beau que cela, être l'asile! Soyez l'asile. Continuez d'accueillir tout ce qui vient à vous. Soyez l'archipel béni et sauveur. Dieu vous a mis ici pour ouvrir vos ports à toutes les voiles battues par la tempête, et vos cœurs à tous les hommes battus par la destinée.

Et pas de limites à cette hospitalité sainte; ne discutez pas celui qui vient à vous; recevez-le sans l'examiner. L'hospitalité a cela de grand, que quiconque souffre est digne d'elle. Nous qui sommes ici, tous les proscrits de France, nous n'avons fait de mal à personne, nous avons défendu les droits et les lois de notre pays, nous avons rempli nos mandats et écouté nos consciences, nous souffrons pour ce qui est juste et pour ce qui est vrai; vous nous accueillez, et c'est bien; mais il faut prévoir d'autres naufragés que nous. Si les bons ont leurs désastres, les coupables ont leurs écueils; parce qu'on fait le mal, ce

n'est pas une raison pour triompher toujours. Écoutez ceci : s'il vous arrive jamais des vaincus de la cause injuste, recevez-les comme vous nous recevez. Le malheur est une des formes saintes du droit; et, entendez-le bien, de ces vaincus possibles, je n'excepte personne. Il se peut qu'un jour, — car les événements sont dans la main divine, et la main divine, c'est la main inépuisable, — il se peut que, parmi ceux que les grandes tempêtes ou les grandes marées de l'avenir jetteront sur vos bords, il y ait notre propre proscripteur à nous qui sommes ici, chassé à son tour et malheureux. Eh bien! soyez-lui cléments comme vous nous êtes justes; — s'il frappe à votre porte, ouvrez-la-lui, et dites-lui : « Ce sont ceux que vous avez proscrits qui nous ont demandé pour vous cet asile que nous vous donnons. »

II

Le *Progrès*, de Port-au-Prince, publia la lettre suivante, écrite par Victor Hugo à M. Heurtelou, rédacteur en chef de ce journal, en réponse aux remercîments que M. Heurtelou lui avait adressés pour la défense de John Brown :

Hauteville-House, 31 mars 1860.

Vous êtes, monsieur, un noble échantillon de cette humanité noire si longtemps opprimée et méconnue.

D'un bout à l'autre de la terre, la même flamme est dans l'homme ; et les noirs comme vous le prouvent. Y a-t-il eu plusieurs Adam? Les naturalistes peuvent discuter la question ; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a qu'un Dieu.

Puisqu'il n'y a qu'un père, nous sommes frères.

C'est pour cette vérité que John Brown est mort ; c'est pour cette vérité que je lutte. Vous m'en remerciez, et je ne saurais vous dire combien vos belles paroles me touchent.

Il n'y a sur la terre ni blancs ni noirs, il y a des esprits ; vous en êtes un. Devant Dieu, toutes les âmes sont blanches.

J'aime votre pays, votre race, votre liberté, votre révolution, votre république. Votre île magnifique et douce plaît à cette heure aux âmes libres ; elle vient de donner un grand exemple ; elle a brisé le despotisme.

Elle nous aidera à briser l'esclavage.

Car la servitude, sous toutes ses formes, disparaîtra. Ce

que les états du sud viennent de tuer, ce n'est pas John Brown, c'est l'esclavage.

Dès aujourd'hui, l'Union américaine peut, quoi qu'en dise le honteux message du président Buchanan, être considérée comme rompue. Je le regrette profondément, mais cela est désormais fatal; entre le Sud et le Nord, il y a le gibet de Brown. La solidarité n'est pas possible. Un tel crime ne se porte pas à deux.

Ce crime, continuez de le flétrir, et continuez de consolider votre généreuse révolution. Poursuivez votre œuvre, vous et vos dignes concitoyens. Haïti est maintenant une lumière. Il est beau que parmi les flambeaux du progrès, éclairant la route des hommes, on en voie un tenu par la main d'un nègre.

Votre frère,

Victor Hugo.

1861

L'Expédition de Chine

AU CAPITAINE BUTLER

Hauteville-House, 25 novembre 1861.

Vous me demandez mon avis, monsieur, sur l'expédition de Chine. Vous trouvez cette expédition honorable et belle, et vous êtes assez bon pour attacher quelque prix à mon sentiment; selon vous, l'expédition de Chine, faite sous le double pavillon de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon, est une gloire à partager entre la France et l'Angleterre, et vous désirez savoir quelle est la quantité d'approbation que je crois pouvoir donner à cette victoire anglaise et française.

Puisque vous voulez connaître mon avis, le voici :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde; cette merveille s'appelait le Palais d'été. L'art a deux principes, l'Idée, qui produit l'art européen, et la Chimère, qui produit l'art oriental. Le Palais d'été était à l'art chimérique ce que le Parthénon est à l'art idéal. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. Ce n'était pas, comme le Parthénon, une œuvre rare et unique; c'était une sorte d'énorme modèle de la chimère, si la chimère peut avoir un modèle. Imaginez on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le Palais d'été. Bâtissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze, de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, faites-le ici sanctuaire, là harem, là citadelle, mettez-y des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le,

faites construire par des architectes qui soient des poëtes les mille et un rêves des mille et une nuits, ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, supposez en un mot une sorte d'éblouissante caverne de la fantaisie humaine ayant une figure de temple et de palais, c'était là ce monument. Il avait fallu, pour le créer, le long travail de deux générations. Cet édifice, qui avait l'énormité d'une ville, avait été bâti par les siècles, pour qui? pour les peuples. Car ce que fait le temps appartient à l'homme. Les artistes, les poëtes, les philosophe, connaissaient le Palais d'été ; Voltaire en parle. On disait : le Parthénon en Grèce, les Pyramides en Égypte, le Colisée à Rome, Notre-Dame à Paris, le Palais d'été en Orient. Si on ne le voyait pas, on le rêvait. C'était une sorte d'effrayant chef-d'œuvre inconnu, entrevu au loin dans on ne sait quel crépuscule comme une silhouette de la civilisation d'Asie sur l'horizon de la civilisation d'Europe.

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît. Une dévastation en grand du Palais d'été s'est faite de compte à demi entre les deux vainqueurs. On voit mêlé à tout cela le nom d'Elgin, qui a la propriété fatale de rappeler le Parthénon. Ce qu'on avait fait au Parthénon, on l'a fait au Palais d'été, plus complètement et mieux, de manière à ne rien laisser. Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n'égaleraient pas ce formidable et splendide musée de l'orient. Il n'y avait pas seulement là des chefs-d'œuvre d'art, il y avait un entassement d'orfévreries. Grand exploit, bonne aubaine. L'un des deux vainqueurs a empli ses poches, ce que voyant, l'autre a empli ses coffres ; et l'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire des deux bandits.

Nous européens, nous sommes les civilisés, et pour nous les chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. Mais je proteste,

et je vous remercie de m'en donner l'occasion ; les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés ; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

L'empire français a empoché la moitié de cette victoire, et il étale aujourd'hui, avec une sorte de naïveté de propriétaire, le splendide bric-à-brac du Palais d'été. J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

En attendant, il y a un un vol et deux voleurs, je le constate.

Telle est, monsieur, la quantité d'approbation que je donne à l'expédition de Chine.

VICTOR HUGO.

NOTES

DU TOME PREMIER

1853

CALOMNIES IMPÉRIALES

LETTRE DE CHARLES HUGO

La lettre qui suit, adressée aux journaux honnêtes hors de France, donne une idée des calomnies de la presse bonapartiste contre les proscrits :

« Jersey, 2 juin 1853.

« Monsieur le rédacteur,

« Le journal la *Patrie* a publié l'article suivant, reproduit par les journaux officiels des départements et que je lis dans *l'Union de la Sarthe*, du 11 mai.

« Il vient de se passer à Jersey un fait qui mérite d'être rapporté « à titre d'enseignement. Un français, interné dans l'île, étant mort, « M. Victor Hugo a prononcé sur sa tombe un discours qui a été « imprimé dans le journal du pays, et dans lequel il a représenté la « France comme étant en ce moment couverte d'échafauds poli- « tiques. On nous écrit que ce mensonge grossier, d'après lequel il « n'y a plus à réclamer pour son auteur que le séjour d'une maison « d'aliénés, a produit une si grande indignation parmi les habitants « de Jersey, toujours si calmes, qu'une pétition a été rédigée et « couverte de signatures pour demander qu'on interdise les mani- « festations de ce genre que font sans cesse les réfugiés français, et « qui inspirent à la population entière le plus profond dégoût.

« Ch. Schiller. »

« Cet article contient deux allégations, l'une concernant le discours de M. Victor Hugo, l'autre concernant l'effet qu'il aurait produit à Jersey.

« Pour ce qui est du discours, la réponse est simple. Puisque ce discours, — dans lequel M. Victor Hugo, au nom des proscrits de

Jersey, qui lui en avaient donné la misson, et avec l'adhésion de la proscription républicaine toute entière, a déclaré que les proscrits républicains, fidèles au grand précédent de Février, abjuraient à jamais, quel que fût l'avenir, toute idée d'échafauds politiques et de représailles sanglantes, — puisque ce discours a causé, au dire de la *Patrie*, une si *grande indignation* à Jersey, il n'exci tera certainement pas moins d'indignation en France, et la *Patrie* ne saurait mieux faire que de le reproduire. Nous l'en défions.

« Je mets à la poste aujourd'hui même, à l'adresse du rédacteur de la *Patrie*, un exemplaire du discours.

« Quant à l'effet produit à Jersey, pour toute réponse, je me borne aux faits. Il y a quatre journaux à Jersey écrits en français. Ces journaux sont : la *Chronique de Jersey*, l'*Impartial de Jersey*, le *Constitutionnel* (de Jersey), la *Patrie* (de Jersey). Ces quatre journaux ont tous publié textuellement le discours de mon père et ont constaté le jour même l'effet produit par ce discours. Je les cite :

« La *Chronique* dit :

« Un puissant intérêt s'attachait à la cérémonie. On savait que « M. Victor Hugo devait prendre la parole en cette occasion, et « chacun voulait entendre cette grande et puissante voix. Aussi, « longtemps avant l'arrivée du convoi funèbre, un grand concours « de personnes, venues de la ville à pied et en voitures, se pres- « sait déjà autour de la tombe. La procession, en entrant dans le « cimetière, a fait le tour de la fosse creusée pour recevoir la dé- « pouille du défunt, et le corps ayant été déposé dans sa dernière « demeure, tout le monde s'est découvert, et c'est au milieu du « silence le plus solennel que M. Hugo a prononcé, d'une voix « fortement accentuée ,l'admirable discours que nous reproduisons « ici :

(Suit le discours.)

« Tous les proscrits ont répété ce cri; puis chacun d'eux est « venu, morne et silencieux, déposer une poignée de terre sur la « bière de leur défunt frère. Le discours prononcé dans cette « occasion fera époque dans les annales du petit cimetière des In- « dépendants de la paroisse de Saint-Jean. Le jour viendra où l'on « montrera aux étrangers l'endroit où Victor Hugo, le grand orateur, « le grand poète, adressa à ses frères exilés les nobles et touchantes « paroles qui vont avoir un retentissement universel et seront soi- « gneusement recueillies par l'histoire. »

« Le *Constitutionnel* (de Jersey), après avoir reproduit le discours, dit :

« Un grand nombre de jersiais, venus au cimetière de Saint-Jean, « ont été heureux d'entendre un pareil langage dans la bouche de « notre hôte illustre. »

« La *Patrie* (de Jersey) fait précéder le discours des lignes que voici :

« Le convoi s'est acheminé vers Saint-Jean, dans le plus grand « ordre et dans un silence religieux.

« Là, en présence d'nne foule nombreuse venue pour entendre sa « parole, M. Victor Hugo a prononcé le beau discours que nous « reproduisons. »

« Enfin l'*Impartial :*

« Le cadavre, retiré du corbillard, fut porté à bras sur le bord de « la fosse, et quand il y eut été descendu et avant qu'on le couvrît « de terre, Victor Hugo, que chacun était si impatient d'entendre, « prononça, au milieu du plus religieux silence et de plus de « quatre cents auditeurs, de cette voix mâle avec laquelle il défen- « dait la république, avec cet accent irrésistible qui est le résultat « de la conviction, de la foi dans ses opinions, Victor Hugo, disons- « nous, prononça le discours suivant, dont la gravité s'augmentait « encore du lieu où il était prononcé et des circonstances. Aussi fut- « il écouté avec une avidité que nous ne saurions dépeindre et qui « ne peut être comparée qu'à la vive impression qu'il produisit. »

« Ce dernier journal, l'*Impartial de Jersey*, se faisait du reste une idée assez juste de la bonne foi d'une certaine espèce de journaux en France ; seulement, dans cette occasion, il attribuait à tort au *Constitutionnel* une idée qui ne devait venir qu'à la *Patrie* Voici ce que disait, en publiant le discours de mon père et en rendant compte de l'effet produit, l'*Impartial* :

« Le véridique *Constitutionnel* de Paris nous dira sans doute, « dans quelques jours, combien il aura fallu employer de sergents « de ville et de gendarmes pour maintenir le bon ordre, durant les « funérailles de Jean Bousquet, le second proscrit du 2 décembre « qui meurt depuis dix jours ; il nous racontera, bien certainement, « avec sa franchise et sa loyauté habituelles, combien les autorités « auront été obligées d'appeler de bataillons pour réprimer l'émeute « excitée par les chaleureuses paroles du grand orateur, par cette « voix si puissante et si émouvante. »

« Je pourrais, monsieur le rédacteur, borner là cette réponse ; permettez-moi pourtant d'ajouter encore, non une réflexion, mais un fait. Le journal la *Patrie*, qui insulte aujourd'hui mon père proscrit, publia, il y a deux ans, au mois de juillet 1851, un article injurieux contre l'*Événement*. Nous fîmes demander à la *Patrie* ou une rétractation ou une réparation par les armes ; la *Patrie* préféra une rétractation. Elle s'exécuta en ces termes :

« En présence des explications échangées entre les témoins de « M. Charles Hugo et ceux de M. Mayer, M. Mayer déclare retirer « purement et simplement son article. »

« On remarquera que le rédacteur de la *Patrie*, auteur de l'offense

et endosseur de la rétractation, se nomme M. Mayer; il a fait plus tard un acte de courage; il a publié, à Paris, en décembre 1851, l'ouvrage intitulé : HISTOIRE DU 2 DÉCEMBRE.

« En 1851, la *Patrie* insultait, puis se rétractait; nous étions présents. Aujourd'hui, la *Patrie* recommence ses insultes; nous sommes absents.

« Vous voudrez sans doute, monsieur le rédacteur, aider la proscription à repousser la calomnie et prêter votre publicité à cette lettre.

« Recevez, je vous prie, avec tous mes remercîments, l'assurance de ma vive et fraternelle cordialité.

« CHARLES HUGO. »

1854

AFFAIRE TAPNER

Nous extrayons de la *Nation* du 8 février ce qui suit :

« Nous revenons une dernière fois, pour le mouvement mémorable « qui l'a précédée, sur l'exécution de Tapner.

« Le 10 janvier, Victor Hugo adresse à la population de Guernesey « l'appel de la démocratie. La parole chrétienne du proscrit répu- « blicain est entendue ; elle retentit dans toutes les âmes. Sept cents « citoyens anglais adressent à la reine une demande en grâce en « faveur du condamné.

« Le 21, la *Chronique de Jersey* annonce que le jeudi, 19, la péti- « tion, prise en considération par la cour, a été renvoyée au secré- « taire d'état. Lord Palmerston avait accordé un sursis de huit « jours. Commencement de triomphe pour la démocratie et espé- « rance d'un triomphe complet sur le bourreau, dans cette circon- « stance solennelle.

« Dans leur demande en grâce, en réponse à l'appel de Victor « Hugo, les sept cents citoyens anglais proclamaient le principe de « *l'inviolabilité de la vie humaine. La peine de mort,* disaient-ils, « *doit être abolie.*

« Le 28, le *Star* de Guernesey nous apportait la sentence de « Tapner, disant que l'exécution aurait lieu le 3 février. Et le 3 fé- « vrier Tapner était pendu (*le 10 février, après nouveau sursis*).

« La démocratie avait compté sans l'ambassadeur de M. Bonaparte « à Londres.

« Cette lutte autour d'un gibet ne saurait être oubliée dans les « annales du temps.

. . . . . .

« Avec Tapner à Guernesey, c'est le monde païen qui nous « semble monter au gibet. La révolution prochaine a, par l'organe « de Victor Hugo, fait entendre à la société nouvelle la voix de

« l'avenir et porté la sentence de l'humanité contre les lois de sang « de la société monarchique.

« Le bourreau anglais a eu une nouvelle tête d'homme, mais la « démocratie a, du haut des rochers de l'exil, flétri le bourreau et « remporté sur lui une de ces victoires morales que ne balance pas « la tête d'un assassin.

« L'ambassadeur de l'empire a gagné la cause du gibet auprès de « lord Palmerston; mais le représentant de la république a gagné « devant l'Europe la cause de l'avenir.

« A qui l'honneur de la journée?

« A qui la responsabilité d'une nouvelle strangulation d'homme?

« Et qui des deux, devant le cadavre de Tapner, aura eu droit de « regarder l'autre en face, de Victor Hugo ou de M. Waleski, de la « démocratie proscrite ou de l'empire debout, et assez puissant pour « attacher un cadavre humain en trophée au gibet de Guernesey? »

On lit dans l'*Homme*, du 15 février :

« C'est assez l'habitude des gouvernements et des puissances de « la terre de repousser la prière des idées, ces grandes suppliantes. « Tout ce qui est autorité, pouvoir, état, est en général fort avare « soit de libertés à fonder, soit de grâces à répandre : la force est « jalouse; et quand elle n'égorge pas comme à Paris, de haute lutte, « ou par guet-apens, elle a, comme à Londres, ses petites fins de « non-recevoir, ses nécessités politiques, ses justices légales.

« Il arrive parfois, pourtant, que cela coûte cher, et que l'auto- « rité qui ne sait pas le pardon est cruellement châtiée, c'est lors- « qu'un grand esprit profondément humain veille derrière les « échafauds, derrière les gouvernements.

« Ainsi, l'homme qu'on vient de pendre à Guernesey, Victor Hugo « l'avait défendu vivant; il l'avait abrité, quand il était déjà dans le « froid de la mort, sous la pitié sainte; il avait jeté, sur cette misère « souillée de crimes, la riche hermine de l'espérance et la grande « charte de l'inviolabilité qui permet l'expiation et le repentir. Mais « à Londres la puissance est restée sourde à cette voix, comme aux « sept cents échos qu'elle avait éveillés dans la petite île émue, et « l'on a pendu Tapner, après trois sursis qui, pour cet homme de la « mort, avaient été trois renaissances, trois aurores! Eh bien, voilà « maintenant qu'aussi tenace que la loi, l'esprit vengeur de la phi- « losophie revient, se penche sur le cadavre encore tout chaud, « sonde les plaies, raconte les luttes terribles de cette agonie « désespérée, ses bonds, ses gestes, ses convulsions suprêmes, ses « regards presque éteints à travers le sang, et les pitiés indignées « de la foule et ses anathèmes!

« Qu'aura gagné la loi, qu'aura gagné le gouvernement, dites-le-

« nous, qu'aura gagné *l'exemple* à cette exécution qui n'a pas osé « affronter la grande place, publique et libre, qui par ses détails « hideux rappelle à tous les tragédies de l'abattoir, et qu'un formi- « dable réquisitoire vient de dénoncer au monde?

« Ces pages éloquentes, nous le savons, n'emporteront point la « peine de mort et ne rendront pas à la vie le condamné que la « justice vient d'abattre; mais le gibet de Guernesey sera vu de « tous les points de la terre; mais la conscience humaine, qu'avaient « peut-être endormie les succès du crime, sera de nouveau remuée « dans toutes ses profondeurs, et tôt ou tard, la corde de Tapner « cassera, comme au siècle dernier se brisa la roue sous Calas.

« Quant à nous, gens de la religion nouvelle, quels que puissent « être l'avenir et les destinées, nous sommes heureux et fiers que de « tels actes et de si grandes paroles sortent de nos rangs; c'est une « espérance, c'est une joie, c'est pour nous une consolation suprême, « puisque la patrie nous est fermée, de voir l'idée française rayonner « ainsi sur nos tentes de l'exil, l'idée de France n'est-ce pas encore « le soleil de France?

« Et voyez; pour que l'enseignement, sans doute, soit entier et « décisif, comme les rôles s'éclairent! Liée par les textes, il faut le « reconnaître, la justice condamne; souveraine et libre, la politique « maintient, elle assure son cours à la loi de sang; apôtres de cha- « rité, missionnaires de miséricorde, les prêtres de toutes les religions « se dérobent, ils n'arrivent que pour l'agonie; — et qui vient à la « grâce? L'opinion publique; — et qui la demande? Un proscrit. « Honneur à lui!

« Ainsi, d'une part, les religions et les gouvernements; de l'autre, « les peuples et les idées; avec nous la vie, avec eux la mort... Les « destins s'accompliront!

« Ch. Ribeyrolles. »

On lit dans la *Nation*, du 12 avril 1854 :

« L'affaire Tapner, dont le retentissement a été si grand, vient d'avoir en Amérique une conséquence des plus frappantes et des plus inattendues. Nous livrons le fait à la méditation des esprits sérieux.

« Dans les premiers jours de février dernier, un nommé Julien fut condamné à mort à Québec (Canada), pour assassinat sur la personne d'un nommé Pierre Dion, son beau-père. C'est en ce moment-là précisément que les journaux d'Europe apportèrent au Canada la lettre adressée au peuple de Guernesey, par Victor Hugo, pour demander la grâce de Tapner.

« Le *Moniteur canadien* du 16 février, que nous avons sous les

yeux, publia l'adresse de Victor Hugo aux Guernesiais, et la fit suivre de la réflexion qu'on va lire. Nous citons :

« Cette sublime réfutation de la peine de mort ne vient-elle pas « à propos pour enseigner la conduite qu'on devrait tenir envers le « malheureux assassin de Pierre Dion? »

« Voici maintenant ce que, à quelques jours de distance, nous lisons dans le *Pays*, de Montréal :

« La sentence de mort prononcée contre Julien, pour le meurtre « de son beau-père, à Québec, a été commuée en une détention « perpétuelle dans le pénitentiaire provincial.

« Et le journal canadien ajoute :

« Victor Hugo avait élevé sa voix éloquente, juste au moment où « la vie et la mort de Julien étaient dans la balance.

« Tous ceux qui aiment et respectent l'humanité; tous ceux qui « voient l'expiation du crime, non dans un meurtre de sang-froid, « mais dans de longues heures de repentir accordées au coupable, « ont appris avec bonheur la nouvelle d'un événement qui règle « implicitement une haute question de philosophie sociale.

« On peut dire qu'au Canada la peine de mort est, de fait, abolie. »

« Sainte puissance de la pensée! elle va s'élargissant comme les fleuves; filet d'eau à sa source, océan à son embouchure; souffle à deux pas, ouragan à deux mille lieues. La même parole qui, partie de Jersey, semble n'avoir pu ébranler le gibet de Guernesey, passe l'Atlantique et déracine la peine de mort au Canada. Victor Hugo ne peut rien en Europe pour Tapner qui agonise sous ses yeux, et il sauve en Amérique Julien qu'il ne connaît pas. La lettre écrite pour Guernesey arrive à son adresse à Québec.

« Disons à l'honneur des magistrats du Canada que le procureur général, qui avait condamné à mort Julien, s'est chaudement entremis pour que la condamnation ne fût pas exécutée; et glorifions le digne gouverneur du bas Canada, le général Rowan, qui a compris et consacré le progrès. Avec quel sentiment de devoir accompli et de responsabilité évitée il doit lire en ce moment même la lettre à lord Palmerston par laquelle Victor Hugo a clos sa lutte au pied du gibet de Guernesey.

« Une chose plus grande encore que le fait lui-même résulte pour nous de ce que nous venons de raconter. A l'heure qu'il est, ce que l'autorité et le despotisme étouffent sur un continent renaît à l'instant même sur l'autre; et cette même pulsation du grand cœur de l'humanité qu'on comprimait à Guernesey, a son contre-coup au Canada. Grâce à la démocratie, grâce à la pensée, grâce à la presse, le moment approche où le genre humain n'aura plus qu'une âme. »

SAUVAGERIES DE LA GUERRE DE CRIMÉE

Extrait d'une lettre du 16 septembre 1854 :

« Un événement très extraordinaire qui mérite une sévère censure a eu lieu hier vendredi. Signal fut fait du vaisseau *l'Empereur* à tous les navires d'envoyer leurs malades à bord du *Kanguroo*. Dans le cours de la journée, ce dernier fut entouré par des centaines de bateaux chargés d'hommes malades et promptement rempli jusqu'à suffocation (*speedily crowded to suffocation*). Avant la soirée il contenait environ quinze cents invalides de tout rang souffrant à bord. Le spectacle qui s'offrait était épouvantable (*appalling*) et les détails en sont trop effrayants pour que j'y insiste. Quand l'heure d'appareiller fut venue, *le Kanguroo*, en réplique à l'ordre de partir, hissa le signal : « C'est une tentative dangereuse. » (*It is a dangerous experiment.*) *L'Empereur* répondit par signal : « Que voulez-vous dire? » *Le Kanguroo* riposta : « Le navire ne peut peut pas manœuvrer. » (*The ship is unmanageable.*) Toute la journée, *le Kanguroo* resta à l'ancre avec ce signal : « Envoyez des bateaux au secours. » A la fin, des ordres furent donnés pour transporter une partie de ce triste chargement sur d'autres navires partant aussi pour Constantinople.

« Beaucoup de morts ont eu lieu à bord; il y a eu bien des scènes déchirantes, mais, hélas! il ne sert à rien de les décrire. Il est évident, toutefois, que ni à bord ni à terre le service médical n'est suffisant. J'ai vu, *de mes yeux*, des hommes mourir sur le rivage, sur la ligne de marche et au bivouac, sans aucun secours médical ; et cela à la portée d'une flotte de cinq cents voiles, en vue des quartiers généraux! Nous avons besoin d'un plus grand nombre de chirurgiens, et sur la flotte et dans l'armée; souvent, trop souvent, le secours médical fait entièrement défaut, et il arrive fréquemment trop tard. »

(*Times* du samedi 30 septembre 1854.)

Extrait d'une lettre de Constantinople, du 28 septembre 1854 :

« Il est impossible pour personne d'assister aux tristes scènes de ces derniers jours, sans être surpris et indigné de l'insuffisance de notre service médical. La manière dont nos blessés et nos malades sont traités n'est digne que des sauvages du Dahomey. Les souffrances à bord du *Vulcain* ont été cruelles. Il y avait là

trois cents blessés et cent soixante-dix cholériques, et tout ce monde était assisté par quatre chirurgiens! C'était un spectacle effrayant. Les blessés prenaient les chirurgiens par le pan de leur habit quand ceux-ci se frayaient leur chemin à travers des monceaux de morts et de mourants; mais les chirurgiens leur faisaient lâcher prise! On devait s'attendre, avec raison peut-être, à ce que les officiers recevraient les premiers soins et absorberaient sans doute à eux seuls l'assistance des quatre hommes de l'art; c'était donc nécessairement se mettre en défaut que d'embarquer des masses de blessés sans avoir personne pour leur donner les secours de la chirurgie et pour suffire même à leurs besoins les plus pressants. Un grand nombre sont arrivés à Scutari sans avoir été touchés par le chirurgien, depuis qu'ils étaient tombés, frappés des balles russes, sur les hauteurs de l'Alma. Leurs blessures étaient tendues (*stiff*) et leurs forces épuisées quand on les a hissés des bateaux pour les transporter à l'hôpital, où heureusement ils ont pu obtenir les secours de l'art.

« Mais toutes ces horreurs s'effacent, comparées à l'état des malheureux passagers du *Colombo*. Ce navire partit de la Crimée le 24 septembre. Les blessés avaient été embarqués deux jours avant de mettre à la voile; et, quand on leva l'ancre, le bateau emportait vingt-sept officiers blessés, quatre cent vingt-deux soldats blessés et cent quatre prisonniers russes; en tout, cinq cent cinquante-trois personnes. La moitié environ des blessés avaient été pansés avant d'être mis à bord. Pour subvenir aux besoins de cette masse de douleurs, il y avait *quatre* médecins dont le chirurgien du bâtiment, déjà suffisamment occupé à veiller sur un équipage qui donne presque toujours des malades dans cette saison et dans ces parages. Le navire était littéralement couvert de *formes* couchées à terre. Il était impossible de manœuvrer. Les officiers ne pouvaient se baisser pour trouver leurs sextants et le navire marchait à l'aventure. On est resté douze heures de plus en mer à cause de cet empêchement. Les plus malades étaient mis sur la dunette et, au bout d'un jour ou de deux, ils n'étaient plus qu'un tas de pourritures! Les coups de feu négligés rendaient des vers qui couraient dans toutes les directions et empoisonnaient la nourriture des malheureux passagers. La matière animale pourrie exhalait une odeur si nauséabonde que les officiers et l'équipage manquaient de se trouver mal, et que le capitaine est aujourd'hui malade de ces cinq jours de misères. Tous les draps de lit, au nombre de quinze cents, avaient été jetés à la mer. Trente hommes sont morts pendant la traversée. Les chirurgiens travaillaient aussi fort que possible, mais ils pouvaient bien peu parmi tant de malades; aussi beaucoup de ces malheureux ont passé pour la première fois entre les mains du médecin à Scutari, six jours après la bataille!

« C'est une pénible tâche que de signaler les fautes et de parler de l'insuffisance d'hommes qui font de leur mieux, mais une déplorable négligence a eu lieu depuis l'arrivée du staemer. Quarante-six hommes ont été laissés à bord deux jours de plus, quand, avec quelque surcroît d'efforts, on aurait pu les mettre en lieu sûr à l'hôpital. Le navire est tout à fait infecté; un grand nombre d'hommes vont être immédiatement employés à le nettoyer et à le fumiger, pour éviter le danger du typhus qui se déclare généralement dans de pareilles conditions. Deux transports étaient remorqués par *le Colombo,* et leur état était presque aussi désastreux. »

(*Times*, nº du vendredi 13 octobre 1854.)

« ... Les turcs ont rendu de bons services dans les retranchements. Les pauvres diables souffrent de la dyssenterie, des fièvres, du typhus. Leur service médical est nul, et nos chirurgiens n'ont pas le loisir de s'occuper d'eux. »

(*Times*, correspondance datée du 29 octobre 1854.)

Ce qui suit est extrait d'une correspondance adressée au *Morning Hérald* et datée de Balaklava, 8 novembre 1854 :

. . . . . .

« Mais il est inutile d'insister sur ces détails déchirants; qu'il suffise de dire que parmi les carcasses d'environ deux cents chevaux tués ou blessés, sont couchés les cadavres de nos braves artilleurs anglais et français, tous plus ou moins horriblement mutilés. Quelques-uns ont la tête détachée du cou, comme par une hache; d'autres ont la jambe séparée de la hanche, d'autres les bras emportés; d'autres encore, frappés à la poitrine ou dans l'estomac, ont été littéralement broyés comme s'ils avaient été écrasés par une machine. Mais ce ne sont pas les alliés seulement qui sont étendus là; au contraire, il y a dix cadavres russes pour un des nôtres, avec cette différence que les russes ont tous été tués par la mousqueterie avant que l'artillerie ait donné. Sur cette place l'ennemi a maintenu constamment une pluie de bombes pendant toute la nuit, mais les bombes n'éclataient que sur des morts.

« En traversant la route qui mène à Sébastopol, entre des monceaux de morts russes, on arrive à la place où les gardes ont été obligés d'abandonner la défense du retranchement qui domine la vallée d'Inkermann. Là nos morts sont aussi nombreux que ceux de l'ennemi. En travers du sentier, côte à côte, sont étendus cinq gardes qui ont été tués par le même boulet en chargeant l'ennemi. Ils sont couchés dans la même attitude, serrant leur mousquet de leurs mains crispées, ayant tous sur le visage le même froncement douloureux

et terrible. Au delà de ce groupe, les fantassins de la ligne et de la garde russe sont couchés épais comme des feuilles au milieu des cadavres.

« Sur la droite du retranchement est la route qui mène à la batterie des Deux-Canons. Le sentier passe à travers un fourré épais, mais le sentier est glissant de sang, et le fourré est couché contre terre et encombré de morts. La scène vue de la batterie est terrible, terrible au delà de toute description. Je me suis tenu sur le parapet vers neuf heures du soir, et j'ai senti mon cœur s'enfoncer comme si j'assistais à la scène même du carnage. La lune était à son plein et éclairait toute chose presque comme de jour. En face de moi était la vallée d'Inkermann avec la Tchernaya serpentant gracieusement, entre les hauteurs, comme une bande d'argent. C'était une vue splendide qui, pour la variété et le pittoresque, pouvait lutter avec les plus belles du monde. Pourtant je ne me rappellerai jamais la vallée d'Inkermann qu'avec un sentiment de répulsion et d'horreur; car autour de la place où je regardais étaient couchés plus de cinq mille cadavres. Beaucoup de blessés aussi étaient là; et les lents et pénibles gémissements de leur agonie frappaient mon oreille avec une précision sinistre, et, ce qui est plus douloureux encore, j'entendais les cris enroués et le râle désespéré de ceux qui se débattaient avant d'expirer.

« Les ambulances aussi vite qu'elles pouvaient venir, recevaient leur charge de souffrants, et on employait jusqu'à des couvertures pour transporter les blessés.

« En dehors de la batterie, les russes sont couchés par deux ou trois les uns sur les autres. En dedans, la place est littéralement encombrée des gardes russes, du 55e et du 20e régiment. Les belles et hautes formes de nos pauvres compatriotes pouvaient être distinguées d'un coup d'œil, quoique les grands habits gris tachés de leur sang fussent devenus semblables à l'extérieur. Les hommes sont couchés comme ils sont tombés, en tas; ici un des nôtres sur trois ou quatre russes, là un russe sur trois ou quatre des nôtres. Quelques-uns s'en sont allés avec le sourire aux lèvres et semblent comme endormis; d'autres sont horriblement contractés; leurs yeux hors de tête et leurs traits enflés annoncent qu'ils sont morts agonisants, mais menaçants jusqu'au bout. Quelques-uns reposent comme s'ils étaient préparés pour l'ensevelissement et comme si la main d'un parent avait arrangé leurs membres mutilés, tandis que d'autres sont encore dans des positions de combat, à moitié debout ou à demi agenouillés, serrant leur arme ou déchirant une cartouche. Beaucoup sont étendus, les mains levées vers le ciel, comme pour détourner un coup ou pour proférer une prière, tandis que d'autres ont le froncement hostile de la crainte ou de la haine, comme si vraiment ils étaient morts désespérés. La clarté de la

lune répandait sur ces formes une pâleur surnaturelle, et le vent froid et humide qui balayait les collines agitait les branches d'arbres au-dessus de ces faces retournées, si bien que l'ombre leur donnait une apparence horrible de vitalité; et il semblait que les morts riaient et allaient parler. Ce n'était pas seulement une place qui semblait ainsi animée, c'était tout le champ de bataille.

« Le long de la colline, de petits groupes avec des brancards cherchaient ceux qui vivaient encore; d'autres avec des lanternes retournaient les morts pour découvrir les officiers qu'on savait tués, mais qu'on n'avait pas retrouvés. Là aussi il y avait des femmes anglaises dont les maris ou les parents n'étaient pas revenus; elles couraient partout avec des cris lamentables, tournant avidement le visage de nos morts vers la clarté de la lune, désespérées, et bien plus à plaindre que ceux qui étaient gisants. »

(*Morning Herald* du vendredi 24 novembre 1854.)

—

« ... On entendait le choc des verres et le bruit des bouteilles brisées. Çà et là, dans l'ombre, une bougie de cire jaune ou une lanterne à la main, des femmes rôdaient parmi les cadavres, regardant l'une après l'autre ces faces pâles et cherchant celle-ci son fils, celle-là son mari. »

(*Napoléon le Petit*, p. 196.)

1860

ADRESSE DE L'ILE DE JERSEY A VICTOR HUGO

Monsieur,

Le comité des amis de la Sicile, devant convoquer une réunion publique des habitants de Jersey le 13 juin 1860, à l'effet d'exprimer leur sympathie pour le peuple sicilien, luttant les armes à la main pour la liberté contre un despotisme exécrable et exécré, les soussignés sollicitent respectueusement la faveur de votre présence et de votre précieuse assistance à la manifestation projetée.

La cause de la Sicile se recommande à tous ceux qui méritent véritablement le nom d'hommes, à tout homme estimant les institutions libres, à tout ami de la liberté et du genre humain, et nous sommes persuadés qu'une cause si sainte a votre plus ardente sympathie. Vous avez consacré votre génie à la liberté, à la justice, à l'humanité; votre éloquente voix élevée à Jersey en faveur des siciliens honorera notre petite île et contribuera à exciter encore les sympathies de l'Angleterre, de la France et de l'Europe entière en faveur de ce vaillant peuple luttant contre des forces grandement supérieures pour le bien le plus précieux de cette vie. Ce n'est pas aller trop loin que d'affirmer que votre éloquence infusera une nouvelle force dans le cœur des combattants de la liberté, victorieux mais fatigués, et portera la terreur dans l'âme de leurs ennemis.

Oui, monsieur, vos fervents plaidoyers en faveur de la liberté et de l'humanité, vos protestations contre la tyrannie et les cruautés, feront écho dans le camp de Garibaldi et sonneront le glas du désespoir aux oreilles de l'infâme roi de Naples.

Nous sollicitons de nouveau votre coopération, et, en vous exprimant notre sincère respect et admiration, nous avons l'honneur d'être, etc.

(*Suivent les signatures.*)

TABLE

DU TOME PREMIER

TABLE

DU TOME PREMIER

Pages.

CE QUE C'EST QUE L'EXIL 1

PENDANT L'EXIL

1852

I. En quittant la Belgique 37
II. En arrivant à Jersey 43
III. Déclaration à propos de l'empire 47
IV. Banquet polonais 51

1853

I. Sur la tombe de Jean Bousquet 59
II. Sur la tombe de Louis Julien 67
III. Anniversaire de la révolution polonaise 73

1854

		Pages.
I.	Affaire Tapner. — Aux habitants de Guernesey. . . .	81
II.	— A lord Palmerston.	93
III.	Cinquième anniversaire de 1848.	105
IV.	Appel aux concitoyens.	111
V.	Sur la tombe de Félix Bony.	113
VI.	La guerre d'Orient.	123
VII.	Avertissement à Bonaparte.	133

1855

I.	Sixième anniversaire de 1848.	137
II.	Lettre à Louis Bonaparte.	151
III.	Expulsion de Jersey.	159
	Déclaration.	160
	Le connétable de Saint-Clément.	163
	Aux anglais.	167

1856

I.	A l'Italie.	171
II.	La Grèce.	177

1859

I.	L'amnistie. — Déclaration.	181
II.	John Brown.	183

1860

I.	Rentrée à Jersey.	189
II.	Les noirs et John Brown	203

1861

L'Expédition de Chine. — Au capitaine Butler. 207

NOTES

Pages.
1853. Calomnies impériales. Lettre de Charles Hugo. 213
1854. Affaire Tapner. Extraits des journaux de Guernesey. . 217
Sauvageries de la guerre de Crimée. 221
1860. Adresse de l'île de Jersey à Victor Hugo. 226

Paris. — May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

DC
280
.5
H8
18--
t.3

Hugo, Victor Marie
Actes et paroles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY